

Copie par le frère
Claude Gilliot, cop. sur l'exemplaire original
de l'IDEO du Caire en janvier 20th
- puis scanné sur la copie,
à Aix-en-Provence, en sa demeure,
le 23 juin 2015 (3)
(IDEO cote: 9-812/2-2u)

**LES ARABES CHRÉTIENS NOMADES
AU TEMPS DE MOHAMMED**

(frère) Alfred HAVENITH (1927-25/01/2004) †
S.A.M. (Sociëteit van de Missionaire Medewerkers)
↓ 30 octobre
= Anvers

154 p.



Père Alfred Havenrith (né 30 octobre 1921, à Anvers, ordination sacerdotale 29 juin 1956, rappelé à Dieu 25 janvier 2004) *requiescat in pace!*

In de vrede van de Heer werd opgenomen PATER Alfred HAVENIT



Priester van de Sociëteit van de Missionaire Medewerkers (S.A.M.) Ten dienste van de Oosterse kerken in het Nabije Oosten van 1956 tot 1963 Ten dienste van de maronietische kerk van Beyrouth (Libanon) van 1963 tot 1986 Medeverantwoordelijke van de franstalige pastoraal in Sint-Alenis te Sint-Gillis en Sint-Marcus te Ukkel

Geboren te Antwerpen op 30 oktober 1921, priestergewijd op 29 juni 1956 en overleden op 25 januari 2004 in de kliniek Hoge Beuken te Hoboken. De plechtige eucharistieviering zal plaatshebben op zaterdag 31 januari 2004 te 11 uur in de kerk van de H. Geest. Samenkomst aan de kerk Mechelsesteenweg Antwerpen. De bijzetting in de familiegrond zal geschieden op de begraafplaats te Berchem. Dit bericht geldt als enige kennisgeving. Dit melden U met diepe droefheid: Monseigneur Aloys JOUSTEN, Bisschop van Luik en generaal overste van de S.A.M. Madame Eliane Havenith, zijn zuster Zijn collega's van de S.A.M. De familie en al diegenen die hem nabij ware.n. 2018 Antwerpen, Albertstraat 29

PRÉFACE

Vers 610 ap. J.-C., âgé de quarante ans, Mohammed commence sa prédication. A ses compatriotes de La Mekke il parle du Dieu unique. Quelques fidèles ajoutent foi à ce message mais l'opposition est vive chez les grands marchands caravaniers. En 622, le Prophète s'expatrie. Avec une poignée d'hommes, il gagne Yathrib qui bientôt sera Médine, "la Ville", dans laquelle prend vraiment naissance l'Islam à la fois religion et communauté. C'est la période difficile et douloureuse des origines historiques de ce troisième grand monothéisme, inséparable de l'Etat musulman.

A la mort du Prophète en 632, l'année 11 de l'hégire, la plus grande partie de la Péninsule est conquise à la foi nouvelle. L'ère de l'expansion mondiale commence. Abou Bakr (632-634), le beau-père de Mohammed, devient son successeur (calife). Après une campagne victorieuse en Arabie, il se dirige vers la Perse, prend Hira en 633 et la Syrie en 634. Byzance et la Perse ne parviennent pas à se relever de ce choc. Omar (634-644) succède à Abou Bakr. La progression militaire continue. Jérusalem tombe en 637, puis la Mésopotamie est occupée et, en 642, l'Egypte est prise. Omar organise son Etat : primauté de l'Islam et, moyennant paiement de contributions, tolérance des religions chrétiennes et juives. En 644, Omar meurt poignardé et c'est Othmân (644-656) qui devient calife. Il crée la féodalité omeyyade, fait l'édition officielle du Coran et, grâce à ses armées, il touche aux frontières de l'Espagne et de la Chine. Après l'assassinat d'Othmân, Ali, le gendre de Mohammed, l'époux de Fâtima fille très chère du Prophète, et directeur officiel de la prière occupe la place de quatrième calife (644-656). Ses fidèles vont prendre le nom de sh'rites, "partisans". Ils se considèrent comme les vrais musulmans. En face d'eux, les sunnites vont prétendre à la fidélité à la Tradition des Anciens, au Prophète et aux trois premiers califes. Un clan mekkois mène les sunnites : c'est la dynastie

des Omeyyades qui se maintient au pouvoir de 661 à 750, date à laquelle le clan médinois, installé à Koufa, inaugure le règne des Abbassides avec Bagdad comme capitale.

Mohammed prêchait un Dieu unique et miséricordieux, qui n'a pas engendré et n'a pas été engendré. Il s'opposait aux "associateurs", des adorateurs d'autres dieux en même temps que de l'Unique. Dans le Coran, une cinquantaine de versets concernent Jésus et Marie, une autre cinquantaine s'intéressent aux chrétiens. A ces derniers, le Prophète reproche d'exagérer dans la façon de parler de Jésus qui n'est qu'un messenger de Dieu "sa Parole qu'Il jeta en Marie" (*Coran* 4,169/171). Aux chrétiens, le Coran reproche aussi de ne pas croire en la révélation faite par Mohammed, de croire en une Trinité divine (*Coran* 5,77/73) et de mentir quand ils affirment la crucifixion de Jésus (*Coran* 4,156/158). Ces échos semblent venir des controverses christologiques des siècles antérieurs et de communautés de chrétiens influencés par les évangiles gnostiques. La découverte récente du *Codex Mani* nous montre que les judéo-chrétiens étaient fort répandus dans ces régions. Certains auteurs modernes prétendent même que le judéo-christianisme se serait conservé dans le Coran. Dès lors se pose la question : qui sont ces chrétiens dont parle le Prophète ? L'ouvrage que la Collection Cerfaux-Lefort présente aujourd'hui est une réponse à cette question.

Né à Anvers en 1921, Alfred Havenith a fait ses études en Belgique, à Arras et au Maroc. Durant trente ans il a vécu au Proche-Orient, spécialement au Liban et il a voyagé dans les pays musulmans d'Asie et d'Afrique. La connaissance parfaite de l'arabe lui a permis d'entretenir un dialogue permanent avec les chrétiens et les musulmans. Durant douze années de guerre au Liban il a maintenu ce dialogue. Au cours de trois décennies passées au Proche-Orient, A.Havenith s'est orienté vers l'étude des origines de l'Islam. Il a cherché à mieux pénétrer dans la mémoire de ces populations et à comprendre la façon dont les idées religieuses circulaient à l'époque de Mohammed. Il est

remonté aux sources. Il a pu consulter de nombreux textes orientaux et plus particulièrement des documents écrits en arabe. Comme le montre la bibliographie sélective présentée à la fin de l'ouvrage, les sources qui ont permis de rédiger ce livre proviennent et du monde musulman et du monde chrétien.

L'Auteur a bien vu l'importance des documents chrétiens. Les études patristiques de ces dernières décennies nous ont fourni une copieuse documentation constituée d'éditions princeps ou de rééditions critiques d'oeuvres des Pères de l'Eglise. En ce domaine la Collection *Sources Chrétiennes* est précieuse. Par ailleurs l'étude de l'environnement chrétien de l'Islam naissant a fait de très grands progrès. Nous connaissons mieux les écoles gnostiques, le mouvement missionnaire manichéen, les sectes judéo-chrétiennes, l'encratisme et les évangiles gnostiques. Une patiente recherche sur les chrétiens mentionnés dans le Coran et sur leur devenir a abouti à la rédaction de cet ouvrage, *Les Arabes chrétiens nomades au temps de Mohammed*, appelé à rendre de précieux services.

J. RIES

Directeur du

Centre d'histoire des religions
de Louvain-la-Neuve

INTRODUCTION

Ce travail ne concerne pas directement Jésus et Marie dans le Coran. Le Professeur Arnaldez a écrit un livre à ce sujet (1). A travers les traditions musulmanes, les commentaires du Coran et les Haddiths ou dires de Mohammed, il retrouve l'écho des versets du Coran et l'impact de Jésus et Marie vécus et interprétés dans l'Islam.

Le but de notre ouvrage est différent et sa dimension est autre. Il veut être une recherche historique sur les chrétiens arabes du temps de Mohammed, sur le Christianisme qu'ils pratiquaient, sur les Eglises et les courants de pensée qui les orientaient. Ce livre est aussi une enquête sur l'origine des divers versets du Coran relatifs aux chrétiens, pour y déceler les sources de Mohammed et les sectes chrétiennes qui ont pu l'influencer.

Le portrait que le Coran trace de Jésus et des chrétiens est étrange et ne correspond pas à celui des Evangiles. Or, pour les Musulmans, le Coran est le Livre sacré, la Parole même de Dieu. Tout y est vérité éternelle et immuable. Il existe donc entre chrétiens et musulmans un malentendu fondamental qui ne peut être dissipé par l'amitié et la charité.

Les recherches de cet ouvrage se limitent aux questions religieuses. Les géographies physique, politique et sociale de l'Arabie ont été abondamment traitées dans de nombreux livres. Cependant il faut insister sur l'aspect très particulier de la société arabe au temps de Mohammed. Elle était composée en grande partie de nomades. Rappeler que ceux-ci sont des errants - tâyyâyâ en araméen - est un truisme. Ainsi tout bouge continuellement à travers cette immense Arabie et bien au-delà. Les tribus y colportent non seulement les marchandises mais aussi les idées, les dieux et les religions. Nous retrouvons les mêmes dieux et les mêmes cultes du nord au sud de l'Arabie sous différentes formes. Et le Christianisme s'y est répandu de la même façon.

En admiration profonde et en toute reconnaissance au Professeur Julien Ries qui m'a donné la joie de partager un peu de sa connaissance magnifique de l'histoire des hommes et de faire vivre à mon tour quelques aspects peu connus du peuple arabe des premiers siècles.

Alfred Havenith

Malgré le climat pénible et les difficultés de communication à travers les déserts, l'Arabie n'était pas le pays isolé du monde que nous supposons. Le roi de Babylone, Nabonide, suite à des difficultés dans son royaume, séjourna de 556 à 539 dans la région de Teyman et de Dédan, non loin de Yatrîb et de Khaïbar. Le roi Antiochus III soumit la côte de Bahrein et des colonies grecques étaient établies au Sud-Yémen (2).

De tout temps, des relations commerciales ont existé entre l'Arabie, la Syrie, la Mésopotamie, l'Egypte, l'Ethiopie et même l'Inde. Et l'émigration des Arabes vers les territoires fertiles avoisinants était constante, tout en gardant vivants les liens avec leurs tribus d'origine (cf Gn.24).

Contrairement à ce qu'on imagine volontiers, l'Islam n'est pas né chez les bédouins. Il n'a pas été conçu pour les nomades. Loin d'être la religion du désert, l'Islam est une religion de sédentaires habitant des villes et des villages. Les ablutions avant la prière en sont un signe parmi d'autres.

Bien que commerçant, Mohammed était un homme de la cité et n'avait que dédain et mépris pour les nomades appelés A'rab : *"Les Bédouins sont les plus marqués par l'impiété et par l'hypocrisie et les plus à même de ne pas savoir les lois (hudûd= limites) (contenues dans) ce qu'Allah a fait descendre sur Son Apôtre. Allah est omniscient et sage"*. (Coran 9,97 et aussi 9,101; 48,1; 49,14; etc).

Au point de vue technique, une des grandes difficultés pour un travail de ce genre est la transcription en français des mots arabes. Celle-ci a beaucoup varié dans le temps et l'espace. Les documents utilisés sont d'époques et de langues différentes et chaque orientaliste utilise sa propre transcription. Pour autant qu'il m'ait été possible, je me suis efforcé d'unifier l'orthographe selon les critères modernes, tout en respectant ceux des textes cités. Ma connaissance de l'arabe m'a permis de remonter parfois aux sources, de consulter des textes arabes et de vérifier des références. Ma longue fréquentation des musulmans et des chrétiens arabes du Proche-Orient, m'a

facilité la compréhension de leur mentalité.

La traduction du Coran employée dans cet ouvrage est celle de Régis Blachère (3). J'ai laissé tomber la numérotation des versets de l'édition Flügel, autrefois utilisée par les orientalistes, pour ne retenir que celle, plus courante, de l'édition de la "vulgate" du Caire faite en 1923.

La documentation concernant les chrétientés d'Arabie au temps de Mohammed est extrêmement réduite et tout en conjectures. Il a fallu rassembler une somme énorme de documents anciens et parallèles pour entrevoir quelques hypothèses. Les fouilles sont interdites en Arabie Saoudite et la documentation arabe sur le début de l'Islam est tardive et peu fiable. De l'avis de Lammens, "la tradition musulmane peut être considérée comme une des plus grandes supercheries historiques" (4). Actuellement, notre jugement est plus nuancé et l'utilisation des documents musulmans peut être d'un grand secours quand ils sont remis dans leur contexte et interprétés selon leur genre littéraire.

* * *

*

CHAPITRE I

LES CHRÉTIENS SELON LE CORAN

I. LE LIVRE UNIQUE

En plus de la cinquantaine de versets du Coran dédiés à Jésus et à Marie, une cinquantaine d'autres concernent directement les chrétiens. Comment Mohammed a-t-il connu les chrétiens ? Les sourates de La Mecque parlent peu d'eux. Et pourtant Mohammed avait dû certainement en rencontrer dans la ville même, lors des foires annuelles de la région et dans ses voyages commerciaux pour le compte de Khadija. Dans le désert, l'arrêt obligatoire se faisait à l'oasis et à la source. Les monastères du désert étaient nécessairement bâtis près des sources.

Si les sourates de La Mecque ne mentionnent jamais les chrétiens, elles parlent par contre "des gens du Livre" qui peuvent être des chrétiens, des juifs ou les deux à la fois, pris indifféremment.

D'après la plupart des orientalistes, Mohammed, à cette époque, n'aurait pas bien distingué entre les juifs et les chrétiens, ou, peut-être, cela ne l'intéressait-il pas. Ce n'est que dans les sourates de Médine que la différence est nettement marquée.

Pourtant, le Coran continue à attribuer le même Livre aux juifs et aux chrétiens. Et ce même Livre serait descendu sur Mohammed.

"(Les Détenteurs de l'écriture) ne sont pas à égalité. Parmi les Détenteurs de l'écriture, il est une communauté droite (dont les membres), durant la nuit, récitent (talâ) les aya d'Allah, se prosternent, croient en Allah et au Dernier Jour, ordonnent le Convenable et interdisent le Blâmable, (qui) se hâtent dans les bonnes oeuvres. Ceux-là sont parmi les saints" (Coran 3,113-114).

Mais, justement ici, est-ce un éloge des chrétiens, des moines, comme on pourrait le penser à première vue, ou "les détenteurs de l'Écriture" sont-ils ici les musulmans ? Pour Mohammed, un seul et même Livre a été révélé successivement à chacun des prophètes anciens et à lui-même.

"Nous leur (aux Prophètes) avons donné comme successeur Jésus, fils de Marie, déclarant véridique ce qui, de la Thora, était antérieur à lui et Nous lui avons donné l'Évangile contenant Direction et Lumière, déclarant véridique ce qui, de la Thora, était antérieur à lui et (était) direction et admonition pour les Pieux" (Coran 5,46). "(Prophète), Nous avons fait descendre vers toi l'Écriture (chargée) de Vérité, déclarant véridique ce qui, de l'Écriture, est antérieur à elle et en proclamant l'authenticité. Arbitre donc entre tous ces gens au moyen de ce qu'Allah a fait descendre. Ne suis point leurs doctrines pernicieuses (l'écartant) de la vérité venue à toi. A tous, Nous avons donné une règle et une voie" (Coran 5,48). "Nous t'avons envoyé révélation, comme Nous avons envoyé révélation à Noé et aux Prophètes (venus) après lui, (comme) Nous avons envoyé révélation à Abraham, Ismaël, Isaac, Jacob, aux (Douze) Tribus, à Jésus, Job, Jonas, Aaron, Salomon et David à qui nous avons donné des psaumes" (Coran 4,163 et aussi 2,136; 3,83; 33,7; 42,13; etc).

Ainsi, selon le Coran, la révélation de Dieu se répète continuellement, sans qu'il y ait évolution. Le même Livre a été révélé à Adam, Noé, Abraham, Moïse, David, aux prophètes... à Jésus et à Mohammed. Il est ce que les musulmans appellent "la Planche bien gardée", "Al Laoukh al Mahfouz", qui est au ciel, créée par Dieu avant les mondes, selon certains, et même incréée, selon d'autres.

Dès lors, non seulement tous les prophètes sont acceptés sur pied d'égalité, mais leurs messages et leurs livres sont fondamentalement les mêmes et enseignent les mêmes lois et les

mêmes principes.

Dans le Coran, l'histoire est réduite à une multitude de points interchangeables. Ce qui arrive à Abraham, à Noé, à Moïse, à Jésus ou à d'autres "prophètes" sont les déboires mêmes dont Mohammed a eu à souffrir. Les faux dieux sont les mêmes tout au long de l'histoire, les païens des temps anciens sont semblables aux Qoraïchites et les non-croyants aux juifs de Médine (Coran 7,59-63). Mais les conséquences de cette révélation "en pointillé" sont terribles. Mohammed s'étonne de ce que l'Évangile ne soit pas semblable à la Thora et surtout accuse les juifs et les chrétiens d'avoir falsifié ou tronqué leurs Livres, car ils ne sont pas semblables à la révélation du Coran (Coran 5,14-15).

Peut-être une caractéristique de l'esprit sémitique est-elle de vivre dans le présent immédiat, sans passé ni avenir, et de considérer le vécu ou l'histoire comme autant de points qui à tout moment peuvent être présents. Ainsi agissent-ils dans le présent selon ce qui se présente à leur esprit, sans tenir compte de l'expérience passée ni des conséquences futures de leur acte. Non pas que le passé soit oublié ou estompé. Bien au contraire, il est toujours en réserve, intact et peut resurgir à tout instant comme présent. Le devoir de vengeance d'une offense passée ne s'estompe pas avec les années, mais il reste présent comme au premier jour. Aussi Arabes et Juifs ne tiennent-ils pas compte des conséquences de leurs actes terroristes et sont-ils incapables d'imaginer les souffrances infligées à leurs adversaires. Le passé n'est pas vécu comme tel, non que l'histoire soit gommée, mais elle est vécue au présent. Ainsi la Palestine d'aujourd'hui est-elle l'Israël de Salomon et les Frères Musulmans autant que les Khomeynistes vivent-ils, au XXe siècle, l'âge d'or de l'Islam à Médine du VIe siècle.

II. L'ÉVANGILE ET MOHAMMED

Dieu a fait descendre sur chaque prophète cette même révélation qui est Sa Parole éternelle. Mais comme Mohammed et les musulmans après lui, ont constaté des différences entre l'Évangile et le Coran, ils ont accusé les chrétiens d'avoir falsifié le message. Ainsi Tabari accuse les chrétiens d'avoir reconnu une partie de l'Évangile et d'en avoir nié une autre, d'avoir changé la place de l'Évangile dans la révélation et d'en avoir caché une partie (5). Il reproche aussi aux chrétiens d'avoir changé l'Évangile et ses préceptes (6), de lui donner une fausse interprétation (7) et d'avoir composé de faux évangiles (8). Évidemment toutes les accusations tournent autour d'un point central et se concentrent en lui : les chrétiens ont négligé d'expliquer aux hommes ce que dit leur Écriture au sujet de Mohammed et de le suivre, alors qu'ils le trouvent écrit chez eux, dans la Thora et dans l'Évangile. Ils ont nié qu'il soit prophète et l'ont traité de menteur. Ils ont rompu le pacte contracté avec Dieu dans leur Écriture et qui les engageait à suivre Mohammed, à croire en lui et à reconnaître qu'il est prophète. Ils ont altéré ce que l'Évangile leur ordonnait à son sujet (9).

Comme le Coran est extrêmement concis, les traductions peuvent être multiples et peu satisfaisantes. Blachère traduit le verset 6 de la sourate 61 de deux manières différentes :

A. *"Et (rappelle) quand Jésus, fils de Marie, dit 'O fils d'Israël! Je suis l'Apôtre d'Allah (envoyé) vers vous, déclarant véridique ce qui, de la Thora est antérieur et annonçant un Apôtre qui viendra après Moi, dont le nom sera Ahmad'. Or lorsque (Jésus) vint avec des Preuves, (les Fils d'Israël) dirent : 'Ceci est sorcellerie évidente!'"*

B. *"Et (rappelle ceci) Quand Jésus, fils de Marie, dit : 'O fils d'Israël! Je suis l'Apôtre d'Allah (envoyé) vers vous et je vous annonce un prophète dont la communauté sera la dernière communauté et par lequel Allah mettra le sceau*

aux Prophètes et aux Apôtres' (quand Jésus dit cela) les Fils d'Israël dirent : 'Ceci est sorcellerie évidente' " (Coran 61,6).

Ahmed, tout comme Mohammed vient de la racine H M D qui veut dire "louer", "glorifier" et il est donc évident, pour les musulmans, que Jésus a annoncé Mohammed. Mais comme ils ne trouvent pas une telle notification dans les Écritures, ils accusent les chrétiens d'avoir falsifié l'Évangile par pure perversion.

Dans une note, Blachère spécifie que la version B n'existe que chez Ubayy, alors que la version A est celle de la Vulgate. Elles diffèrent entre elles. Alors que la première donne le nom du prophète à venir, Ahmad, la seconde le désigne comme le sceau des prophètes. Dans sa traduction du Coran, Hamidullah ajoute à ce verset une longue note qui reflète la pensée orientée des divers commentateurs du Coran : "Mohammed disait : 'Je m'appelle Mohammed sur terre mais Ahmad dans le ciel'"... La prédiction que le Coran met dans la bouche de Jésus rejoint celle que saint Jean rapporte (Jn 14,16) : "Je prierai le Père et Il vous donnera un autre Directeur". Le mot "Parakletos", que les chrétiens traduisent par "Consolateur", signifie également "Directeur" (Imām) et plus proprement dans le contexte de Jean (16,13) : "Quand le 'Directeur' sera venu, l'Esprit de vérité, il vous dirigera... car il ne parlera pas de lui-même". La tradition musulmane entend donc là, de la bouche de Jésus, l'annonce de Mohammad. Ainsi la tradition chrétienne a-t-elle recueilli de la bouche d'Isaïe, et avec même raison, maintes annonces de Jésus : Is.8,23, repris par Mt.4, 15-16; Is.42, 1-4, repris par Mt.12, 17-21; Is.53, 4, repris par Mt.7, 17, etc. Signalons qu'un auteur du VIII^e siècle, Ibn Ishâc, cite le passage de Jean 14,16 pour dire que "Biriklutus" en langue des Roums signifie "Muhammad". Qui sait si dans les Évangiles de son époque il ne lisait pas Periklytos au lieu de Paraklétos (10).

III. LES MOTS CHRÉTIENS DANS LE CORAN

Les mots chrétiens dans le Coran prennent un sens tout différent de ceux des Ecritures. Et les mots mêmes de l'Evangile prennent une signification étrange dans les commentaires du Coran, comme dans la bouche des musulmans. On parle souvent de l'Evangile dans le Coran, mais les auteurs musulmans y cherchent des étymologies étranges et compliquées. Or le mot "Evangile" qui signifie "Bonne Nouvelle" en grec, existe en arabe, "Bushra" et se trouve dans le Coran dans les sourates de "la Vache" et de "La Famille de 'Imrân" :

"Dis-leur : 'Celui qui est ennemi de Gabriel (est infidèle) car celui-ci, avec la permission d'Allah, a fait descendre (la Révélation) sur ton coeur (Prophète) pour déclarer véridiques les messages antérieurs, comme Direction et Annonce pour les Croyants'" (Coran 2,97). "(Rappelle) quand les Anges dirent : 'O Marie, Allah t'annonce un Verbe (émanant) de Lui, dont le nom est le Messie, Jésus fils de Marie...'" (Coran 3,45).

En arabe, "annoncer" est la traduction de "bashshara" qui a la même racine que "bushra" : "bonne nouvelle", "evangilion" en grec. Pourtant les plus grands commentateurs musulmans, Zamakhsharî, Râzi, Qurtubî croient que le mot "Ingil", "Evangile", vient du syriaque ou de l'éthiopien et en ignorent le sens ou ils cherchent la racine arabe NJL : "najl" qui veut dire "engendrement, postérité" et donc l'Evangile engendre la religion et la loi. "Najl" veut aussi dire l'eau qui sort du puits et l'Evangile serait la source de la vérité de Dieu. "Tanâjul" veut dire "se quereller", et l'Evangile est ainsi surnommé parce qu'il est source de querelles et de controverses, etc.

Quant au titre de "Messie" attribué à Jésus, "Son nom : le Messie, Jésus, fils de Marie" (Coran 3,45), il reste une énigme pour beaucoup. Tabarî se demande si "Masiḥ" ne vient pas de "Mamsûḥ", "essuyé". Ainsi Jésus aurait "essuyé" les péchés et les impuretés des hommes. En fait il est curieux que les

commentateurs n'aient pas rattaché "Masiḥ" (Messie) à la racine M S H (oindre) mais à la racine S Y H qui signifie "faire de longs voyages". Dans la tradition musulmane le Messie devient un pèlerin, un proscrit, un girovague, fuyant ses ennemis de village en village. Tabarî, dans sa *Chronique*, dit de Jésus : "Il avait coutume de voyager et il ne restait jamais deux nuits au même endroit, personne ne lui connut ni maison, ni hutte, ni cheval, ni âne... il alla de ville en ville dans la Syrie, l'Egypte, le Yémen, jusqu'au Maghreb..." (11).

A propos de la vie de pauvreté errante de Jésus, Louis Massignon rapporte un sermon étrange de Ghazâlî sur l'imparfaite pauvreté de Jésus : "Les anges se réunirent lors de l'ascension de Jésus, il s'assit et sa "muraqqa'a" (robe de laine rapiécée à souhait) se déchira en trois cents pièces. Ils dirent : 'Seigneur, ne feras-tu pas à Jésus une robe sans coutures?' - 'Non, le monde - où il va descendre - ne mérite pas qu'il en ait une'. Alors ils fouillèrent dans sa robe de dessous et y trouvèrent une aiguille. Dieu dit alors : 'Par ma gloire! s'il n'y avait eu cette aiguille, j'aurais ravi Jésus jusqu'à l'intime de Ma Sainteté et ne Me serais pas contenté pour lui du septième ciel; mais voici : une aiguille a mis un voile entre lui et Moi'" (12). Plus prosaïquement, certains disent que Jésus est appelé Masiḥ (Messie) parce qu'il portait une longue robe qui essuyait (massaha) la poussière le long du chemin.

Quant aux Apôtres, le Coran leur donne un nom curieux : al-Ḥawâriyyûn qui est probablement d'origine éthiopienne. Mais la difficulté constante des commentateurs vient de leur conviction que tout mot du Coran doit nécessairement être arabe :

"... Et il est certes une révélation (anzîl) du Seigneur des Mondes descendue par l'Esprit fidèle, sur ton coeur, pour que tu sois parmi les Avertisseurs. (C'est une Révélation) en langue arabe pure et cela se trouve certes dans les écritures (zûbur) des Anciens" (Coran 26,192-196).

Donc tous les mots du Coran seraient en pure langue

arabe. C'est pourquoi les musulmans ont cherché dans "al-ḥawārī", comme dans tous les autres termes, une origine arabe et ils ont trouvé que ce mot signifie ce qu'il y a de plus pur. Ainsi, appeler al-Ḥawāriyyūn les Apôtres de Jésus signifierait qu'ils sont purs de coeur et confessent la vérité.

Mais la racine H W R désigne la blancheur intense qui met en relief le noir. Les "Ḥouris" du paradis (Coran 44,54; 52,20; 56,22; etc) sont appelées ainsi à cause de leurs grands yeux dont la pupille noire se détache sur le blanc (ḥūr al-'ayn). Alors pourquoi appeler les Apôtres de ce nom ? Parce que, disent certains, ils portaient ce vêtement blanc ou qu'ils étaient purs d'hypocrisie ou qu'ils exerçaient le métier de "fouleur" : ils blanchissaient les étoffes et les habits. Mais peu importe, l'essentiel finalement c'est qu'ils sont eux... musulmans.

"Quand Jésus sentit l'incrédulité (chez les Fils d'Israël) il s'écria : 'Qui sont mes auxiliaires (ansâr) dans la voie d'Allah ?' Les Apôtres (Ḥawāriyyūna) répondirent : 'Nous sommes les auxiliaires d'Allah. Nous croyons en Allah. Atteste que nous Lui sommes soumis (muslim)'" (Coran 3,52).

Quant aux chrétiens, ils sont appelés dans le Coran : Naṣāra" (Coran 2,62,111,113, etc). Dans son commentaire du Coran, Tabarī écrit que les chrétiens "ont été appelés 'naṣāra' parce qu'ils se portaient secours (naṣara) mutuellement les uns aux autres... ou qu'ils ont été appelés 'naṣārâ' parce qu'ils habitaient un pays qu'on appelle Nāṣira (Nazareth) ou parce que le village de Jésus, fils de Marie, s'appelait Nāṣira (Nazareth) et que ses compagnons s'appelaient les Nazaréens (Nāṣiriyyūn). C'est l'opinion attribuée à Ibn'Abbas et à Qatāda par deux chaînes de 'transmetteurs'" (13).

IV. JÉSUS FILS DE DIEU SELON LE CORAN

Dans le Coran, l'accusation massive contre les chrétiens est d'avoir associé Jésus à Dieu dans la divinité. Comme partout

ailleurs, il n'est pas question de polythéisme mais plutôt d'hénothéisme, c'est-à-dire, qu'un ou plusieurs autres dieux sont associés au Dieu créateur. Evidemment, nous sommes en présence d'une confusion, inévitable, entre la Trinité et les triades païennes. Il faut avouer que certains Jacobites extrémistes comme Jean Asquonage d'Apamée, condamné au Concile de Constantinople en 557, proclamait une sorte de trithéisme, en prétendant que dans la Trinité il y avait autant de natures, de substances et de déités différentes que de Personnes (14).

Selon le schème traditionnel païen, les idoles associées à Dieu, plus proches des hommes, matériellement et psychologiquement, servent d'intermédiaires et d'intercesseurs auprès de Dieu. Aussi le Coran exprime-t-il l'indignation de Mohammed face aux chrétiens qui prennent le Messie comme co-Dieu, comme si Dieu ne leur suffisait pas :

"Allah n'est qu'une divinité unique. A Lui ne plaise d'avoir un enfant. A Lui ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre. Combien Allah suffit comme protecteur (Wakîl)" (Coran 4,171).

Et le Coran reproche continuellement aux chrétiens de vouloir donner un fils à Dieu :

"Les Juifs ont dit : 'Ozaïr est fils d'Allah'. Les Chrétiens ont dit : 'Le Messie est fils d'Allah'. Tel est ce qu'ils disent de leur bouche. Ils imitent le dire de ceux qui furent infidèles antérieurement. Qu'Allah les tue. Combien ils s'écartent (de la Vérité)" (Coran 9,30).

On comprend que l'accusation portée contre les chrétiens : "Le Messie est fils de Dieu" soit un malentendu, car Mohammed ne pouvait concevoir cette expression que dans le sens païen des polythéistes mecquois : "ils imitent le dire de ceux qui furent infidèles antérieurement". Mais il est tout de même curieux d'accuser les juifs d'adorer 'Ozaïr comme fils de Dieu. Qui est cet 'Ozaïr dont la Bible ne parle pas ? Dans sa traduction du Coran, Hamidullah note, qu'à l'avis des exégètes

musulmans de l'époque classique, il s'agit d'un prophète israélite qui eut un sommeil de cent ans (?) ou qui restaura la mémoire de la Bible dont les exemplaires avaient été détruits par Nabuchodonosor (15). Il pourrait donc s'agir d'Esdras, mais jamais celui-ci ne fut associé à Dieu.

Dans sa traduction du Coran, Blachère note à propos de 'Ozaïr une hypothèse très séduisante sur l'origine de ce nom, proposée par Casanova. Dans la littérature rabbinique "les Fils d'Eloïm, mentionnés dans la Genèse 6,2, sont nommés 'Azazel ou 'Azaël ou 'Uzaël (Puissance de Dieu). On peut donc admettre un passage : 'Uzaël - 'Uzaër - 'Uzayr (ou 'Ozaïr). Il s'agit évidemment d'un Ange déchu et le Coran n'y contredit pas" (16).

L'accusation du Coran contre les chrétiens : "*Le Messie est fils de Dieu*" est littéralement exacte. Mais la suite : "*Ils imitent le dire de ceux qui furent infidèles antérieurement*" montre à l'évidence la confusion entre le Messie et les idoles païennes arabes. Fils a un tout autre sens dans la révélation chrétienne. Et ce qui est grave, c'est l'injonction donnée indirectement aux musulmans : "*Qu'Allah les tue*". Si Allah souhaite - le Coran est parole de Dieu pour les musulmans - tuer les juifs et les chrétiens, combien plus les musulmans ont-ils le devoir de le faire. Ce verset peut devenir la justification du terrorisme.

Donc le reproche fondamental que le Coran et à sa suite les musulmans adressent aux chrétiens c'est d'avoir "associé" Jésus à Dieu. En un certain sens, on peut le comprendre. Mohammed sortait d'un milieu polythéiste ou hénothéiste. Il a été choqué d'entendre les chrétiens dire que Jésus est Dieu ou Fils de Dieu ou fait partie d'une Trinité en Dieu.

"Dis : *O Détenteurs de l'Écriture, ne soyez pas extravagants en votre religion (professant) une autre (doctrine) que la Vérité. Ne suivez point les opinions pernicieuses des gens qui, antérieurement, ont été égarés, (qui) en ont égaré beaucoup et (qui) se sont égarés loin du Chemin uni*" (Coran 5,77).

"*Quand le Fils de Marie est proposé en exemple, voici que ton peuple s'écarte de lui. 'Nos divinités', demandent-ils, 'sont-elles meilleures ou bien lui ?'*" (Coran 43,57-58).

Et il est vrai qu'à La Mecque al-Lât, Manât et al-Uzzâ étaient considérées comme les filles d'Allah :

"*Ils donnent des filles à Allah - gloire à Lui - alors qu'ils ont des fils qu'ils désirent et que, lorsqu'on annonce à l'un d'eux (la venue) d'une femelle son visage s'assombrit. Suffoqué, il se dérobe aux siens par honte de ce qui lui est annoncé (se demandant) s'il conservera cette enfant ou s'il l'enfouira dans la poussière. O combien détestable est ce qu'ils jugent*" (Coran 16,57-59; cf 17,40; 43,16-19; 37,149-157).

V. LA TRINITÉ SELON LE CORAN

Trois versets du Coran reprochent explicitement aux chrétiens leur croyance en la Trinité :

"*O détenteurs de l'Écriture, ne soyez pas extravagants en votre religion. Ne dites, sur Allah, que la Vérité. Le Messie, Jésus fils de Marie, est seulement l'Apôtre d'Allah, Son Verbe jeté par Lui en Marie et un Esprit émanant de Lui. Croyez en Allah et en ses Apôtres et ne dites point : 'Trois'. Cessez. (Cela sera) un bien pour vous. Allah n'est qu'une divinité unique. A Lui ne plaise d'avoir un enfant. A Lui ce qui est dans les cieux et sur la terre. Combien Allah suffit comme protecteur (wakîl)*" (Coran 4,171).

Pour les commentateurs, "*Son Verbe jeté par Lui en Marie*" est, soit le message qu'Il lui communique, soit la parole créatrice d'Allah : "*Sois*". "*Jésus, auprès d'Allah, est à l'image d'Adam : Il l'a créé de poussière, puis Il a dit à son propos : 'Sois' et il fut*" (Coran 3,59).

Quant à "l'esprit" il désigne soit Gabriel soit son souffle qu'il émit dans la fente de la tunique de Marie soit la vie ou la

miséricorde venant de Dieu. Les versets, Coran 2,87,253 et Coran 5,110 parlent de "l'esprit de sainteté" qui conforte Jésus. Il s'agit, toujours selon les commentateurs du Coran, de Gabriel, de l'Évangile ou du nom par lequel Jésus ressuscitait les morts. Ou, selon Rázî (1149-1209) "l'esprit de sainteté" serait Mohammed lui-même annoncé par Jésus dans les chapitres 14,15 et 16 de l'Évangile de St Jean sous le nom de Paraclet (17).

"Impies ont été ceux qui ont dit : 'Allah est le troisième d'une triade'. Il n'est de divinité qu'une Divinité unique. S'ils ne cessent point leur dit, ceux qui parmi eux sont impies seront touchés par un tourment cruel" (Coran 5,73).

Au sujet de la Trinité, le commentaire de Tabari est succinct : "Ceci est la formule sur laquelle étaient d'accord l'ensemble des chrétiens avant leur division en sectes jacobite, melkite et nestorienne. Ils disaient, selon ce qui nous est parvenu : 'Le Dieu éternel est une substance (jawhâr) unique qui est commune à trois substances (aqânim) : un Père engendrant et non-engendré, un Fils engendré et non-engendrant et une "épouse" (zawj) qui procède des deux premiers'" (18).

Il est vrai qu'en syriaque et en hébreu - mais non en arabe - esprit (rûh) est féminin et donc l'"épouse" serait l'esprit. Mais il peut y avoir une autre explication, qui est sans doute meilleure. Les consonnes arabes, sans points diacritiques, peuvent se lire de multiples façons. Le R peut être un Z, le W semi-consonne est un U semi-voyelle et le H peut être lu J. Et donc, sans points diacritiques, "Zawj" peut être lu "rûh", ou "épouse" devient "esprit". C'est sans doute la bonne lecture. Remarquons que, suivant Tabari, l'Esprit procède du Père et du Fils (le Filioque). Mais il faut reconnaître pourtant que Tabari parle plus loin de Marie comme personne de la Trinité (19), selon le verset :

"(Rappelez-vous) quand Allah demanda : 'O Jésus, fils de

Marie, est-ce toi qui a dit aux Hommes : 'Prenez-nous, moi et ma mère, comme divinités en-dessous d'Allah'. (Jésus) répondit : 'Gloire à Toi. Il n'est point de moi de dire ce qui n'est pas pour moi une vérité. Si j'ai dit cela, Tu le sais, (car) Tu sais ce qui est en mon âme, alors que je ne sais point ce qui est en Ton âme, ô Toi qui a toute connaissance des Inconnaissables'" (Coran 5,116).

Tabari ne cherche pas à expliquer ce verset mais il se demande quand Dieu a-t-il pu le révéler à Jésus : est-ce lorsqu'il l'a élevé vers Lui ou... à la fin du monde, lors de la Résurrection finale ? (20). Abdelmajid Charfi a écrit de belles pages à ce sujet (21).

Dans son "Moghni", 'Abd al-Jabbâr (937-1025) fait apparaître d'une façon beaucoup plus scientifique - du moins en apparence - les divergences des chrétiens au sujet de la Trinité (22). Nous pouvons ainsi nous faire une idée de l'insupportable complexité du problème de la Trinité pour un observateur non chrétien de l'an mille... et d'aujourd'hui.

VI. UNE PARABOLE

Dans sa "chronique", Tabari raconte une parabole cruelle et mordante, mais symptomatique de la mentalité des musulmans face aux chrétiens : "Quand la religion de Jésus fut très répandue, Iblis (le diable) fit son apparition et un jour de fête, lorsqu'un grand nombre d'hommes sectateurs de Jésus étaient réunis dans le temple de Jérusalem, il s'y présenta accompagné de deux Divs (démons). Ils prirent la forme de trois vieillards, ils s'assirent au milieu du peuple et entrèrent en conversation avec les hommes en disant : 'Nous sommes venus tous les trois de l'Occident. Ayant entendu parler de votre religion, nous l'avons trouvée bonne et nous avons cru; mais nous avons voulu entendre ce que vous dites de Jésus'. Les hommes répondirent : 'Jésus est le Prophète, l'esprit de Dieu et le fils de Marie, il n'a pas été engendré par un père'. Iblis dit : 'Il

n'est pas possible qu'un enfant naisse sans avoir été engendré par un père. Je pense que Dieu est le père de Jésus'. L'un des Divs dit : 'Cette parole est un non-sens, car Dieu n'a pas d'enfant et n'a pas de commerce avec une femme; mais Jésus c'est Dieu-même, qui est descendu du ciel et qui est entré dans le sein de Marie; Il en est sorti pour se montrer aux hommes sous forme d'un homme, puis Il est retourné au ciel, car Dieu a le pouvoir d'être où Il veut'. L'autre Div dit : 'Vos paroles sont insensées. Moi je prétends que Dieu a pris en affection Marie, et a fait naître d'elle Jésus, sans père, et l'a établi au milieu des hommes comme signe; puis il s'est associé Jésus et Marie, afin qu'ils fussent honorés à l'égal de Dieu'. Ce jour-là donc Iblis se montra aux hommes puis il disparut. Ces paroles tombèrent dans le coeur des hommes qui dirent : 'Il faut nécessairement que Jésus soit dans l'une des trois conditions'... Alors les chrétiens se divisèrent en trois sectes dont chacune accepta l'une des trois doctrines qui, dès lors, sont restées dans le christianisme. Tous les chrétiens sont devenus infidèles à l'égard de Dieu au sujet de Jésus; ils ne connaissent ni Dieu ni Jésus" (23).

Cette légende ne manque pas d'humour mais finalement elle est désolante parce que le Christ y est présenté comme si les premiers chrétiens le décrivaient sous la forme exacte qu'il a dans le Coran : Jésus est le Prophète, l'Esprit de Dieu et le fils de Marie; il n'a pas été engendré par un père (Coran 4,171).

D'autre part, chacun des trois démons qui seraient à l'origine des trois sectes chrétiennes dit exactement et dans les mêmes termes ce que le Coran reproche aux chrétiens : Jésus est l'enfant de Dieu (Coran 9,30), Jésus est Dieu (Coran 5,72), Jésus et Marie forment avec Dieu une triade (Coran 5,116). Et il est désolant de voir que du temps de Tabari, trois siècles après Mohammed, et jusqu'à nos jours, les musulmans ne jugent les chrétiens qu'en se référant au Coran, faisant abstraction de toute la réalité historique qu'ils vivent et des expériences

concrètes différentes qu'ils font au contact de leurs amis chrétiens... Car ils pensent que le Coran est la Parole de Dieu faite Livre et que Dieu sait mieux que nous. Que sommes-nous pour avoir une opinion différente de celle de Dieu ?

VII. LA THÉOLOGIE DES MOTS

Les commentateurs musulmans du Coran ne semblent pas mieux comprendre le mystère de l'Incarnation que Mohammed bien qu'ils puissent être beaucoup mieux renseignés que lui. Même aujourd'hui la position n'a pas changé et probablement ne peut pas changer tant que le Coran est reçu comme parole littérale et éternelle de Dieu et que les sciences de l'histoire et de l'exégèse avec les genres littéraires en sont bannis. Prenant le Coran à la lettre, Tabari accuse les chrétiens de faire du Messie : Dieu, ou le fils de Dieu, ou l'enfant de Dieu, ou un Seigneur à adorer à côté de Dieu (24).

Mais sa façon de réfuter les "allégations" chrétiennes est étrange et montre qu'il n'a pas saisi la réalité de la foi chrétienne en l'Incarnation. Il écrit par exemple : "Si (Jésus) était Dieu, il n'aurait pu être contenu dans le sein de sa mère, car le Créateur de ce qui est dans les "seins" ne peut être contenu par eux. Ils ne peuvent contenir que les créatures (25). "Jésus était sujet à certains phénomènes : être enfanté, devenir petit enfant, puis adulte, être sujet à des événements, changer à l'épreuve des ans et des jours, de l'enfance à la vieillesse, d'état en état. S'il était ce qu'en disent les hétérodoxes, cela ne lui serait pas possible" (26). Il est caractéristique de voir ici Tabari refuser à Jésus la divinité parce qu'elle entraînerait le changement... et le changement est interdit à Dieu : "cela ne lui serait pas possible".

Donc Dieu est coincé dans des interdits philosophiques ou dans des préjugés. "Il ne convient pas à Dieu d'être engendreur ni engendré" (27). "Le Messie n'est qu'un mortel comme tous les fils d'Adam... il ne peut éviter ni à lui ni à sa

mère, de subir le mal ou de bénéficier du bien, si ce n'est avec la permission de Dieu" (28). Ainsi, après avoir interdit à Dieu le changement, Tabari lui interdit la souffrance et la joie.

Mais ces interdits ne cachent-ils pas la peur, peur du changement en Dieu, peur de l'approche du Dieu vivant ? Un Dieu immobile, sclérosé ou immuable est rassurant. S'Il est incapable de changer, Il est aussi incapable d'aimer. Au fond, c'est la vieille peur païenne de la divinité.

D'autre part, Tabari s'efforce de trouver des excuses aux chrétiens pour leurs expressions excessives et de banaliser ainsi le message chrétien : "Parmi les chrétiens, un groupe dit du Messie qu'il est fils de Dieu. Or les Arabes, lorsque l'un d'eux devient célèbre par une action d'éclat, en font l'action de tout le groupe. Si, au contraire, il n'y a pas lieu de se glorifier de cette action, ils en font l'acte d'un seul d'entre eux. Ainsi Dieu - que Son nom soit exalté - nous informe que les chrétiens disent cela (qu'ils sont enfants de Dieu et que Jésus est enfant de Dieu) selon cette façon de parler" (29).

Par contre Tabari n'est pas tendre pour le christianisme qu'il place sur le même pied que le judaïsme, le mazdéisme, les "Ḥurūriyya", les "Sab'iyya", les "Qadariyya" et les "Jahmiyya", des religions dont chacune est une hérésie ("bid'a" : innovation blâmable) et de l'infidélité (kufr) (30).

Tabari examine les manifestations d'infidélité, de perversion et d'associationnisme des chrétiens. Elles sont innombrables à ses yeux. Mais en aucun cas, il ne sort de la littéralité du texte coranique et il ne prend pas en considération la réalité historique qu'il a sous les yeux. Comme tous les autres commentateurs du Coran, il ne juge des croyances chrétiennes que par le Coran et il ne cherche nullement à s'informer lui-même sur le Christianisme.

Aussi vaut-il mieux reprendre les sourates mêmes du Coran contre les chrétiens :

"Il n'était pas séant à Allah de prendre quelque enfant. Gloire à Lui. Quand Il décide quelque chose, Il dit

seulement : 'Sois' et elle est" (Coran 19,35). "Jésus, auprès d'Allah, est à l'image d'Adam : Il l'a créé de poussière, puis Il a dit à son propos : 'Sois' et il fut" (Coran 3,59). "Ceux qui sont impies ont certes dit : 'Allah est le Messie, fils de Marie'. Or le Messie a dit : 'O fils d'Israël, adorez Allah, mon Seigneur et le vôtre. A quiconque donne des associés à Allah, Allah interdit le Jardin. Celui-là aura le feu comme refuge. Aux Injustes, point d'auxiliaires!" (Coran 5,72). "Le Messie, fils de Marie, n'est qu'un Apôtre avant lequel les Apôtres (antérieurs) ont passé. Sa mère était une sainte (ṣiddīqa). Ils prenaient de la nourriture. Considère comment Nous expliquons les aya (aux Chrétiens), et considère comment ensuite ils s' (en) détournent. Dis : 'Adorez-vous, en dehors d'Allah ce qui ne détient pour vous ni dommage ni profit, alors qu'Allah est l'Audient, l'Omniscient ?' Dis : 'O Détenteurs de l'Ecriture, ne soyez pas extravagants en votre religion (professant) une autre (doctrine) que la Vérité. Ne suivez point les opinions pernicieuses de gens qui, antérieurement, ont été égarés, (qui) en ont égaré beaucoup et (qui) se sont égarés loin du Chemin Uni" (Coran 5,75-77). "Infidèles ont été certes ceux qui ont dit: 'Allah est le Messie, fils de Marie'. Réponds(-leur) : 'Qui donc peut en rien répondre d'Allah, s'Il veut faire périr le Messie, fils de Marie, ainsi que sa mère et tous ceux qui sont sur la terre ?' A Allah la royauté des cieux et de la terre et de ce qui est entre eux. Il crée ce qu'Il veut, et sur toute chose, Il est omnipotent" (Coran 5,17).

Tabari en conclut que les chrétiens ont osé dire des stupidités et des calomnies contre Dieu : ils ont prétendu qu'Il a un enfant, qu'une de Ses créatures est leur dieu, que Dieu est le Messie, fils de Marie, qu'Il est le troisième de trois. Ainsi ils ont rompu l'Alliance avec Dieu et altéré le pacte qu'Il avait conclu avec eux : n'adorer que Lui, ne pas reconnaître d'autre Seigneur que Lui, Le proclamer unique et donc Lui

obéir. Et ils ont adoré en plus de Dieu, ce qui ne peut leur procurer ni mal ni bien (31).

Tabari ajoute que les chrétiens ont dévié de la religion d'Abraham. Ils ont dit qu'il était chrétien, alors qu'il était musulman. Ils sont allés à l'encontre de la religion de Jésus, qui est l'Islam et ont mis en doute la religion que Dieu a léguée à Noé et révélée à Mohammed (32). Ainsi, il semble que Mohammed et les musulmans n'aient pas compris ou voulu comprendre la signification de Jésus homme et Dieu.

Mais quelle présentation les chrétiens en faisaient-ils au temps de Mohammed, au temps des commentateurs du Coran... et même en notre temps présent ?

Il est vrai que la question est extrêmement complexe et que les innombrables hérésies qui fourmillaient en Arabie et aux environs ne simplifiaient pas la chose. Celle-ci se compliquait encore du fait de la "traduction" obligatoire de mots qui n'ont pas la même valeur dans différentes langues ou n'existent pas dans certaines d'entre elles. Ainsi le mot "substance", "ousia" en grec, est ce qui existe par soi. L'arabe rend ce mot par "jawhâr", la "substance" dans le sens de "matière", de "nature". On ne peut pas dire en arabe que Dieu possède une "substance" (jawhâr). Le mot "nature", "physis" en grec, est pour les melkites "l'essence" comme principe d'opération alors que pour les monophysites et les nestoriens "physis" est la substance individuelle concrète. En arabe "tabi'a" veut dire "nature" dans le sens de création de Dieu avec les limites que cela impose. On ne peut donc pas parler de la "nature" (tabi'a) de Dieu. "Hypostase", "hypostasis" en grec, signifie pour les melkites "personne" dont le sens premier est l'objet de relation divine interne. Pour les monophysites et peut-être aussi pour les nestoriens, c'est la substance réelle concrète.

Mais, en arabe, on traduit "hypostase" par "oqnûm" qui ne veut rien dire dans cette langue. En fait, c'est le décalque d'un mot grec qui voudrait dire "substance". Et "aqanîm", pluriel de "oqnûm" est parfois compris par les auteurs musulmans comme

de simples aspects de l'essence divine (33). Quant au mot "personne", "prosôpon", en grec, il signifie, pour les melkites et dans une certaine mesure pour les nestoriens, le terme ou l'objet de la relation divine interne alors que pour les monophysites, "prosôpon" représente la nature individuelle, concrète et subsistante. On a traduit "prosôpon" en arabe par "shakhs" qui veut dire "individu" dans sa corporalité et même en parlant d'une statue on dit "shakhs"; par exemple en parlant de la statue de Marie on dit "shakhs Mariam" (34). D'autres auteurs chrétiens parlent des Personnes divines en employant le terme "çifat" qui veut dire attributs. Et à juste titre, les musulmans s'étonnent que les chrétiens ne trouvent que trois attributs en Dieu.

Evidemment, dans ces conditions, tout dialogue avec les musulmans au sujet de l'Incarnation ou de la Trinité ne peut aboutir qu'à des malentendus et à des quiproquos désolants.

VIII. LA CROIX

Une autre accusation que le Coran, et les musulmans à sa suite, portent contre les juifs et les chrétiens, est, non pas d'avoir crucifié Jésus, mais au contraire, d'affirmer qu'il a été crucifié. Apparemment, c'est fort curieux, car comment un fait historique peut-il être nié et quel intérêt le Coran et un musulman ont-ils de refuser cette réalité ? Mais derrière cette négation se trouve un verset du Coran, né probablement de discussions avec les juifs de Médine :

"(Nous avons maudit les Juifs) à cause de leur incrédulité, pour avoir dit, contre Marie, une immense infamie (buhtân), pour avoir dit : 'Nous avons tué le Messie, Jésus fils de Marie, l'Apôtre d'Allah', alors qu'ils ne l'ont ni tué ni crucifié, mais que son sosie a été substitué à leurs yeux. En vérité, ceux qui s'opposent, à l'égard de (Jésus), sont certes dans un doute à son endroit. Ils n'ont nulle connaissance de (Jésus); ils ne suivent que

conjecture et n'ont pas tué (Jésus) en certitude. Tout au contraire, Allah l'a élevé vers Lui. Allah est puissant et sage. Il n'est (personne), parmi les Détenteurs de l'Écriture, qui ne croie, certes en lui, avant sa mort (sic) et, au Jour de la Résurrection, (Jésus) sera témoin à leur (sic) rencontre" (Coran 4,156-157).

Dans une note, Hamidullah écrit qu'on ne peut traduire par "on lui a substitué son sosie" parce que le texte consistant en un verbe, n'est pas si précis. Mais la traduction qu'il donne: "On leur a apporté quelque chose de ressemblant" semble aussi trop lourde pour les deux mots arabes, qu'il vaudrait mieux traduire par : "il leur a semblé". On peut concevoir une vive discussion entre Mohammed et les juifs de Médine qui menacent de le tuer comme ils ont tué un autre "faux prophète" Jésus en le crucifiant.

D'où la réponse du Coran : "ils ne l'ont pas tué ni crucifié, mais il leur a semblé... Dieu l'a élevé vers Lui". Ce verset confus peut être compris non comme une négation de la crucifixion de Jésus mais comme la négation du fait que les juifs aient eu le pouvoir de crucifier et de tuer d'eux-mêmes un prophète en dehors de la volonté de Dieu. Ou encore, il peut être interprété de façon docétiste ou gnostique : "Ils n'ont pas tué le Verbe de Dieu même si son enveloppe pend à la croix".

Mais peu importe, puisque toute la tradition musulmane s'est emparée de ce verset pour accuser les chrétiens d'ignorance, de mensonge, de faux et... d'adoration de la croix. Tabari en parle longuement dans sa chronique et raconte que Jésus et ses disciples s'étaient cachés dans une maison parce que les juifs et le roi de Jérusalem, Hérode, l'accusaient de magie et voulaient le tuer. Jésus demande à ses disciples de prier. Mais ils tombent de sommeil. "Le lendemain, un des disciples, nommé Siméon, sortit. Les juifs le saisirent, en disant: 'C'est un compagnon de Jésus. Montre-nous où est Jésus'. - Siméon dit : 'J'ai abandonné Jésus et je ne suis pas de ses amis'. Il renia donc et devint infidèle. Les juifs saisirent aussi

un autre disciple qui était sorti et lui dirent : 'Montre-nous où est Jésus ou nous te mettrons à mort'. - Le disciple dit : 'Si vous me donnez une récompense je vous dirai où il se trouve'. Ils consentirent. Ce disciple vendit Jésus pour trente dirhems, et les amena à la maison où Jésus se trouvait. Les juifs le saisirent et le lièrent des pieds à la tête et les disciples s'enfuirent...".

IX. L'ÉLEVATION

Tabari continue son histoire en ces termes : "Au moment où les juifs veulent crucifier Jésus, Dieu l'enlève à leurs regards et donne à leur chef Isou'a (Josué ?) l'aspect de Jésus. Il fut crucifié à sa place et resta sept jours en croix. Chaque nuit, Marie, la mère de Jésus, vint et pleura au pied de la croix jusqu'au matin. Le huitième jour, Dieu fit descendre Jésus du ciel vers Marie. Cette nuit, Marie le vit et sut qu'il n'était pas mort, et son cœur fut consolé. Jésus fut cette nuit dans la maison de Marie et fit appeler Jean, fils de Zacharie, (sic). Les apôtres avaient été à l'origine au nombre de douze. L'un d'eux, Siméon, avait renié Jésus et un autre l'avait vendu pour trente dirhems et l'avait livré aux juifs. Jésus, cette nuit, les fit chercher, mais n'en trouva que sept". (Peut-être les trois apôtres manquants sont-ils mis en réserve pour fonder les trois sectes chrétiennes hérétiques aux yeux des musulmans : les melkites, les jacobites et les nestoriens ? ou peut-être est-ce une confusion avec l'ordination des sept diacres à Jérusalem ? (Ac6,1-6)). Ensuite Jésus recommanda à Jean et aux sept disciples de garder sa foi et d'appeler les hommes à Dieu. Il les envoya chacun dans une partie du monde pour y appeler les hommes à Dieu, à la croyance de sa mission, de sa religion et de l'Évangile. Il envoya deux disciples à Rome et en Grèce, l'un appelé Pierre et l'autre Paul, et leur confia tout l'Occident. Il en envoya un autre, nommé Thomas, à Babylone et dans l'Iraq, et lui confia tout l'Orient; un autre, nommé Philippe, à Qäïroû-

conjecture et n'ont pas tué (Jésus) en certitude. Tout au contraire, Allah l'a élevé vers Lui. Allah est puissant et sage. Il n'est (personne), parmi les Détenteurs de l'Écriture, qui ne croie, certes en lui, avant sa mort (sic) et, au Jour de la Résurrection, (Jésus) sera témoin à leur (sic) rencontre" (Coran 4, 156-157).

Dans une note, Hamidullah écrit qu'on ne peut traduire par "on lui a substitué son sosie" parce que le texte consistant en un verbe, n'est pas si précis. Mais la traduction qu'il donne : "On leur a apporté quelque chose de ressemblant" semble aussi trop lourde pour les deux mots arabes, qu'il vaudrait mieux traduire par : "il leur a semblé". On peut concevoir une vive discussion entre Mohammed et les juifs de Médine qui menacent de le tuer comme ils ont tué un autre "faux prophète" Jésus en le crucifiant.

D'où la réponse du Coran : "Ils ne l'ont pas tué ni crucifié, mais il leur a semblé... Dieu l'a élevé vers Lui". Ce verset confus peut être compris non comme une négation de la crucifixion de Jésus mais comme la négation du fait que les juifs aient eu le pouvoir de crucifier et de tuer d'eux-mêmes un prophète en dehors de la volonté de Dieu. Ou encore, il peut être interprété de façon docétiste ou gnostique : "Ils n'ont pas tué le Verbe de Dieu même si son enveloppe pend à la croix".

Mais peu importe, puisque toute la tradition musulmane s'est emparée de ce verset pour accuser les chrétiens d'ignorance, de mensonge, de faux et... d'adoration de la croix. Tabari en parle longuement dans sa chronique et raconte que Jésus et ses disciples s'étaient cachés dans une maison parce que les juifs et le roi de Jérusalem, Hérode, l'accusaient de magie et voulaient le tuer. Jésus demande à ses disciples de prier. Mais ils tombent de sommeil. "Le lendemain, un des disciples, nommé Siméon, sortit. Les juifs le saisirent, en disant : 'C'est un compagnon de Jésus. Montre-nous où est Jésus'. - Siméon dit : 'J'ai abandonné Jésus et je ne suis pas de ses amis'. Il renia donc et devint infidèle. Les juifs saisirent aussi

un autre disciple qui était sorti et lui dirent : 'Montre-nous où est Jésus ou nous te mettrons à mort'. - Le disciple dit : 'Si vous me donnez une récompense je vous dirai où il se trouve'. Ils consentirent. Ce disciple vendit Jésus pour trente dirhems, et les amena à la maison où Jésus se trouvait. Les juifs le saisirent et le lièrent des pieds à la tête et les disciples s'enfuirent...".

IX. L'ÉLÉVATION

Tabari continue son histoire en ces termes : "Au moment où les juifs veulent crucifier Jésus, Dieu l'enlève à leurs regards et donne à leur chef Isou'a (Josué ?) l'aspect de Jésus. Il fut crucifié à sa place et resta sept jours en croix. Chaque nuit, Marie, la mère de Jésus, vint et pleura au pied de la croix jusqu'au matin. Le huitième jour, Dieu fit descendre Jésus du ciel vers Marie. Cette nuit, Marie le vit et sut qu'il n'était pas mort, et son coeur fut consolé. Jésus fut cette nuit dans la maison de Marie et fit appeler Jean, fils de Zacharie, (sic). Les apôtres avaient été à l'origine au nombre de douze. L'un d'eux, Siméon, avait renié Jésus et un autre l'avait vendu pour trente dirhems et l'avait livré aux juifs. Jésus, cette nuit, les fit chercher, mais n'en trouva que sept". (Peut-être les trois apôtres manquants sont-ils mis en réserve pour fonder les trois sectes chrétiennes hérétiques aux yeux des musulmans : les melkites, les jacobites et les nestoriens ? ou peut-être est-ce une confusion avec l'ordination des sept diacres à Jérusalem ? (Ac6,1-6)). Ensuite Jésus recommanda à Jean et aux sept disciples de garder sa foi et d'appeler les hommes à Dieu. Il les envoya chacun dans une partie du monde pour y appeler les hommes à Dieu, à la croyance de sa mission, de sa religion et de l'Evangile. Il envoya deux disciples à Rome et en Grèce, l'un appelé Pierre et l'autre Paul, et leur confia tout l'Occident. Il en envoya un autre, nommé Thomas, à Babylone et dans l'Iraq, et lui confia tout l'Orient; un autre, nommé Philippe, à Qairoû-

an (?); un autre, nommé Jean, à Ephèse, d'où étaient les gens de la caverne. Il ordonna à un autre de rester à Jérusalem avec Jean, fils de Zacharie, son nom était Jacques. Il en envoya un autre dans le "Hadjâz, vers le Maghreb (?), son nom était Bartholomée. Quand Jésus eut institué ces sept disciples et Jean, ses successeurs, et qu'il leur eut communiqué ses ordres, il bénit Marie et, vers l'aurore, il pria Dieu de l'enlever au ciel. Les chrétiens d'aujourd'hui célèbrent comme une fête la nuit dans laquelle Jésus est descendu et remonté au ciel. Dans la nuit, ils brûlent des parfums et de l'encens en grande quantité dans leurs maisons et dans les églises"... Tabari a concentré en un même temps les persécutions juives contre les chrétiens, la conversion de l'Empire romain, la prise de Jérusalem et la découverte (invention ?) de la Sainte Croix. "Le roi de Rome prit le bois sur lequel on disait que Jésus fut crucifié et en fit une chapelle (?) (plutôt "direction") (qibla). C'est un crucifix que les chrétiens, quand ils prient, placent devant eux, prétendant que c'est le bois sur lequel Jésus a été crucifié, et que c'est de là que Dieu l'a enlevé au ciel. C'est pour cette raison qu'ils montrent de la vénération pour ce bois. Mais leur prétention est inexacte; car ce n'est pas Jésus qui a été crucifié sur ce bois, mais quelqu'un qui lui ressemblait; et Dieu a enlevé Jésus au ciel avant qu'il ne fût sur le bois, comme il est rapporté dans le Coran" (35).

X. MARIE

Les commentaires du Coran parlent peu de Marie et semblent plutôt embarrassés. Ils se rendent bien compte que jamais les chrétiens n'ont adoré Marie comme une déesse. Bien que le titre qu'on lui donne "Mère de Dieu" soit ambigu. Mais il ne correspond pas au verset du Coran : "*Quand Allah demanda : 'O Jésus, fils de Marie, est-ce toi qui a dit aux hommes : 'Prenez-nous, moi et ma mère, comme divinités en dessous d'Allah''*" (Coran 3,116). A quoi le Coran peut-il bien faire

allusion ? Dans son *Panarion*, "boîte à drogues", Epiphane nous donne peut-être une piste. Il parle d'un culte réservé exclusivement aux femmes. Elles promenaient en procession une statue de la Vierge Marie assise sur un trône monté sur roues et lui offraient des petits gâteaux nommés collyrides au milieu d'encens, de parfums et de libations. Dans une sorte de liturgie, elles mangeaient ensuite ces collyrides au cours d'un repas sacré en vue de s'unir à la Vierge Marie (36).

Sans doute est-ce une transposition ou une christianisation du culte rendu par les femmes à Ishtar, la déesse du ciel, vénérée par les Arabes et dont on a retrouvé des statues au Haurân, à Palmyre et à Byblos, sous le nom de "Baalat-Geba", la Dame de Jbeil. Plus tard, Aphrodite et Vénus lui ont été assimilées. Jérémie, le prophète, condamne ce culte répandu jusqu'à Jérusalem : "Les gamins ramassent du bois, les pères allument le feu, les femmes pétrissent la pâte pour faire des gâteaux à la reine du ciel" (Jér. 7,18 et aussi 44,17,19 et 25).

Mais dans ce même texte, Epiphane déclare ignorer si Marie est vraiment morte, sans oser affirmer qu'elle est immortelle. Peut-être reflète-t-il ici une opinion qui peut mener à la divinisation de Marie ?

Par contre, il est certain que Mohammed et les musulmans montrent en général une grande vénération pour Marie. La preuve en est les nombreux "Haddiths" ou dires de Mohammed concernant la Vierge Marie conservés dans les "Traditions" de el-Bokhari :

"D'après Saïd-ben-el-Mossayah, Abou-Horaïra a dit : 'J'ai entendu l'Envoyé de Dieu s'exprimer ainsi : Il ne naît pas un seul fils d'Adam sans qu'un démon ne le touche au moment de sa naissance. Celui que le démon touche ainsi pousse un cri. Il n'y a eu d'exception que pour Marie et son fils'.

Abou-Horaïra ajouta : 'Et je te demande de la protéger, elle et sa postérité, contre Satan le lapidable'.

'Abdallah-ben-Djàfar a entendu 'Ali s'exprimer ainsi : 'J'ai entendu le Prophète dire : 'La meilleure des femmes (de cette

époque-là) a été Marie, fille de 'Imran, et la meilleure des femmes de cette époque-ci c'est Khadīja" (37).

Dans son commentaire, Tabarī rapporte quatre haddiths ou direx du Prophète : "Les meilleures femmes du Paradis sont Marie, fille de 'Imran, et Khadīja, fille de Khuwaylid". "Les meilleures femmes du Paradis sont au nombre de quatre : Marie, fille de 'Imran, Asiya, fille de Muzâhim et épouse de Pharaon, Khadīja, fille de Khuwaylid et Fâtima, fille de Mohammed". "Khadīja a reçu la prépondérance sur les femmes de son peuple et Marie l'a reçue sur les femmes du monde". Et cette confiance du Prophète à sa fille Fâtima : "Tu est la maîtresse des femmes du Paradis, à l'exception de la Vierge Marie" (38).

XI. LES MOINES

Plusieurs versets du Coran sont consacrés aux moines chrétiens. L'attitude de Mohammed vis-à-vis d'eux a évolué entre l'admiration et l'exécration. Mais il est certain qu'ils ont été aux yeux du Coran les représentants privilégiés du christianisme arabe. Ils étaient nombreux, si pas en Arabie même, du moins dans tout son pourtour et Mohammed lui-même en a certainement rencontré beaucoup lors de ses voyages commerciaux pour le compte de Khadīja.

Dans sa Chronique, Tabarī raconte le récit merveilleux du petit Mohammed, âgé de neuf ans, qui, pour la première fois, va à Bassorah avec son oncle Abou-Thâleb. Grâce à des prodiges, un moine Ba'hîra reconnaît en Mohammed le Prophète annoncé par les Livres Saints. Mais les chrétiens ont repris cette légende pour dire que Ba'hîra était un moine hérétique qui, pour se venger, a appris le Coran à Mohammed. En fait, "Ba'hîra" veut simplement dire "moine" en syriaque. D'ailleurs Tabarī reprend une seconde fois cette légende en mettant en scène Mohammed adulte peu avant son mariage avec Khadīja (39).

La sourate la plus caractéristique du Coran à ce sujet est

aussi l'une de celles qui peut se lire selon deux modes différents et qui reste donc ambiguë quant au sens.

"Ensuite, Nous leur avons donné comme successeurs Nos autres Apôtres ainsi que Jésus, fils de Marie; Nous lui avons donné l'Evangile et Nous avons mis au coeur de ceux qui le suivent, mansuetude et pitié.

A

B

et le monachisme qu'ils ont instauré - Nous ne le leur avons pas prescrit - uniquement dans la quête de l'agrément d'Allah,

et le monachisme qu'ils ont instauré; - Nous ne le leur avons prescrit que dans la quête de l'agrément d'Allah,

ils ne l'ont pas observé comme il se devait. Nous avons donné leur rétribution à ceux d'entre eux qui ont cru alors que beaucoup parmi eux sont pervers" (Coran 57,27).

Dans une longue note, Blachère se demande si certains éléments de ce verset ne sont pas des additions. Le mot "monachisme" n'est employé nulle part ailleurs. Le début de ce verset est favorable aux chrétiens, dont le coeur est plein de "mansuetude et pitié", alors que la fin les condamne puisque la rétribution est donnée "à ceux d'entre eux qui ont cru", c'est-à-dire, en langage du Coran : "à ceux qui sont devenus musulmans". Alors que ceux qui n'ont pas cru, c'est-à-dire ceux qui sont restés chrétiens... "sont pervers".

Cette phrase sur le monachisme suscite deux interprétations selon la fonction assignée à la proposition : "*Nous ne le leur avons pas prescrit*". La version A fait de cette proposition une incise : Tabarī et Nasafi ne connaissent que cette interprétation; Baydâwî et Razi, au contraire, tout en la donnant en première ligne, admettent la version B, dans ce cas, ils évitent une contradiction dans les termes entre : " *'ibtada'û-hâ*", "*qu'ils ont instauré*" et "*Nous le leur avons*

prescrit que dans la quête de l'agrément d'Allah".

Ces deux commentaires sont donc contraints de gauchir le sens de " 'ibtada'û-hâ", "dont ils ont fait une pratique pieuse mais non obligatoire". La version A a abouti à l'interdiction du monachisme consacré, par la célèbre tradition : "Iâ rahbâniyyata fi-l-Islâm" "pas de monachisme en Islam". Cette même ambiguïté se retrouve dans la sourate de "La Table Servie" à propos des prêtres et des moines : "Tu trouveras certes que les gens les plus hostiles à ceux qui croient sont les Juifs et les Associateurs et tu trouveras que les gens les plus proches de ceux qui croient, par l'amitié, ce sont ceux qui disent : 'Nous sommes chrétiens'. C'est que, parmi ceux-ci, se trouvent des prêtres et des moines et que ces gens ne s'enflent point d'orgueil" (Coran 5,82).

Ce verset semble un éloge merveilleux des chrétiens, des prêtres et des moines. Il est d'ailleurs souvent cité par des musulmans désireux d'avoir de bonnes relations avec les chrétiens ou dans les assemblées de dialogue islamo-chrétien pour bien accueillir et bien disposer les chrétiens. Mais en fait c'est un leurre, un piège, une moquerie ou parfois une hypocrisie car les musulmans connaissent bien la suite et les chrétiens devraient la connaître :

"Quand ils entendent ce qu'on a fait descendre vers l'Apôtre, tu les vois répandre des larmes, de leurs yeux, à cause de ce qu'ils savent de la vérité. (Tu les entends) s'écrier : ' Seigneur, nous croyons. Inscris-nous avec les Témoins. Pourquoi ne croirions-nous point en Allah et à la Vérité venue à nous, alors que nous convoitons que notre Seigneur nous fasse entrer (au Paradis) avec le peuple des Saints ?' En prix de ce qu'ils ont dit, qu'Allah les récompense ('atâba) par (le don) de Jardins sous lesquels couleront des ruisseaux, où, immortels, ils resteront. Voilà la récompense des Bienfaisants. Ceux (au contraire) qui auront été infidèles et auront traité Nos signes de mensonges, ceux-là seront les Hôtes de la Fournaise" (Coran 5,83-86).

Donc ici il s'agirait de chrétiens, de prêtres et de moines qui ont pleuré de joie et se sont convertis à l'Islam en entendant la récitation du Coran. Est-ce une allusion à un fait historique ? Vu les autres sourates du Coran qui reprochent amèrement aux chrétiens leur incroyance en la révélation de Mohammed, il semble bien que non. Sans doute ces versets sont-ils plutôt de pieux souhaits ou un désir réalisé par la magie des mots. Dans tous les cas il est évident que les chrétiens qui n'acceptent pas de croire au Coran, et donc restent tout simplement chrétiens, sont promis au feu de l'Enfer.

Plus loin, le Coran fait un reproche curieux aux juifs et aux chrétiens :

"Ils ont pris leurs docteurs et leurs moines ainsi que le Messie, fils de Marie, comme 'Seigneurs' en dehors d'Allah, alors qu'ils n'avaient reçu l'ordre que d'adorer une divinité unique. Nulle divinité en dehors d'elle. Combien elle est plus glorieuse que ce qu'ils Lui associent. Ils veulent éteindre la lumière d'Allah avec (le souffle de) leurs bouches, alors qu'Allah n'entend que parachever Sa Lumière en dépit de l'aversion des Infidèles. C'est Lui qui a envoyé son Apôtre, avec la Direction et la Religion de Vérité, pour la faire prévaloir sur la Religion en entier, en dépit de l'aversion des Associateurs" (Coran 9,31-33).

On se demande de qui parle le Coran. Peut-être y a-t-il un malentendu ? Les "Ahbar" des juifs se faisaient appeler "Rabbi", qui veut dire "Monseigneur". Peut-être les évêques et les supérieurs des couvents étaient-ils aussi désignés sous ce titre ... comme de nos jours encore, malheureusement. Mais Hamidullah avance une autre raison : "selon une explication remontant au Prophète, c'est de l'exercice du droit de promulguer et de modifier les lois, et de l'infaillibilité de chefs religieux qu'il s'agit ici" (41). Elle est peu convaincante. Dans les versets du Coran, cités plus haut, il apparaît clairement

qu'il s'agit de controverses - "ils veulent éteindre de leurs bouches" - entre juifs, chrétiens et Mohammed dont ils refusent "la révélation". Aussi le Coran lance-t-il une autre attaque virulente contre les moines, il leur reproche leur avarice et leur malhonnêteté :

"O vous qui croyez, en vérité beaucoup de docteurs (juifs) et de moines mangent certes le bien des gens, au nom du Faux, et écartent du Chemin d'Allah. A ceux qui thésaurisent l'or et l'argent et ne font point dépense dans le chemin d'Allah, fais gracieuse annonce d'un tourment cruel, au jour où ces métaux seront portés à incandescence dans le feu de la Géhenne, (où) par eux seront marqués leurs fronts, leurs flancs et leurs dos, (où il leur sera crié) : "Voici ce que vous thésaurisiez. Goûtez ce que vous thésaurisiez" (Coran 9,34-35).

Nombreux étaient les monastères sur le pourtour de l'Arabie et dans le pays même puisque on dit qu'il y avait des moines jusque dans la vallée fertile de Kura au nord de Médine et peut-être ailleurs. Certains monastères devaient être très riches, ce qui arrive, malheureusement, à toutes les époques, et devaient donc provoquer l'envie et la convoitise. Certains moines devaient être les "gardiens" de lieux saints réels ou supposés ou de reliques ou d'icônes réputées miraculeuses. Et comme il arrive trop souvent, il y a eu peut-être des abus... et le Coran a sans doute raison, ici, de les stigmatiser.

Mais d'autre part, le Coran fait un éloge sans réserve des moines. Ces versets sont parmi les plus poétiques du Livre, aussi peut-on les relire :

"Allah est la Lumière des cieux et de la terre. Sa Lumière est à la ressemblance d'une niche où se trouve une lampe; la lampe est un (récipient de) verre; celui-ci semblerait un astre étincelant; elle est allumée grâce à un arbre béni, (grâce à) un olivier ni oriental ni occidental, dont l'huile (est si limpide qu'elle) éclairerait même si nul feu ne la touchait. Lumière sur Lumière. Allah, vers Sa Lumière,

dirige qui Il veut. Allah propose des paraboles aux Hommes. Allah, de toute chose, est omniscient. (Sa Lumière est à la ressemblance d'une lampe dans une niche) et en des oratoires qu'Allah permit d'élever, dans lesquels Son nom est invoqué, dans lesquels Le glorifient, à l'aube et au crépuscule, des hommes que nul négoce et nul troc ne distraient de l'invocation d'Allah, de l'accomplissement de la Prière, du don de l'Aumône (zakât), qui craignent un Jour où les coeurs et les regards seront retournés, afin qu'Allah récompense ces hommes de ce qu'ils faisaient de mieux (sur terre et afin qu'Il ajoute à Sa faveur envers eux. Allah donne attribution à qui Il veut, sans compter" (Coran 24,35-39).

Dans une note, Blachère rappelle que Clermont-Garreau a rapproché ces versets du passage de Zacharie 4,2 et Horowitz fait remarquer à ce propos la place de l'olivier dans les textes talmudiques. Blachère conclut : "Les rapports de ce passage avec la littérature juive sont donc indéniables. Toutefois, il convient de se souvenir que dans la poésie, contemporaine de Mohammed, les poètes bédouins font allusion à la lampe des solitaires ou des moines chrétiens, brillant au loin dans les ténèbres et servant de repère au caravanier. Par ailleurs, la parabole évoque les "lychnaria" byzantines que Mohammed et ses compatriotes avaient pu voir, au cours de leurs voyages en Syrie. La parabole est donc très suggestive pour les contemporains. Pourtant l'exégèse intellectualiste s'efforce de dépouiller ce passage de son caractère réaliste. Selon cette exégèse, il s'agirait de la foi reçue par le croyant en sa poitrine (= niche) laquelle renferme son coeur (= le récipient en verre) grâce à la Prédication coranique (= la lampe)" (42).

XII. CONCLUSIONS

Ainsi en est-il malheureusement de tous les versets du Coran. Certains concernant Jésus ou Marie ou les moines ou

d'autres nous touchent profondément. Et nous risquons de les comprendre et de les interpréter d'une façon trop chrétienne. Mais nous nous trompons, car tous les commentateurs, et finalement avec eux tous les musulmans instruits dans leur religion, utilisent les matériaux du Coran pour faire de Jésus un prophète de l'Islam parfaitement intégré dans le système musulman. Le vrai Evangile donné à Jésus est une copie conforme du Coran. Et les Apôtres, les moines et les chrétiens authentiques sont, selon le Coran, de vrais musulmans, alors que les chrétiens d'aujourd'hui et du temps de Mohammed sont considérés par le Coran comme des impies, des mécréants, des hénothéistes si pas des polythéistes. Le Jésus du Coran les condamne eux, leurs croyances et la doctrine de l'Eglise.

C'est pourquoi tout dialogue avec l'Islam - non pas le dialogue entre hommes chrétiens et musulmans - est voué à l'échec. "Aucune argumentation humaine et aucun texte humain (les Evangiles sont oeuvres d'hommes) ne peuvent prévaloir, face à cette 'Parole divine'... ce serait discuter contre Dieu Lui-même. Or on ne discute pas contre Dieu. Il est écrit : '*Ne discutent sur les signes (versets) de Dieu que ceux qui sont infidèles!*'" (Coran 40,4) (43).

Certes, il existe dans le Coran bien des points communs avec les chrétiens sur lesquels on pourrait bâtir une oeuvre commune. L'Amour est présent dans le Coran :

"Allah aime les Bienfaisants" (Coran 2,195)

"Allah aime ceux qui viennent à résipiscence et ceux qui se purifient" (Coran 2,222)

"Allah aime les pieux" (Coran 3,76)

"Allah aime mieux ceux qui s'appuient sur Lui" (Coran 3,159)

"Allah aime les Constants" (Coran 3,146)

"Allah aime ceux qui observent l'équité" (Coran 5,42)

Et le Coran ne parle pas seulement de l'amour de Dieu pour les hommes, mais aussi de l'amour des hommes pour Dieu : "*Ceux qui croient sont les plus ardents en l'amour d'Allah*" (Coran 2,165). Mais, comme le déplore Arnaldez, les juristes, flanqués

des théologiens spéculatifs, estiment que l'amour dans un sens comme dans l'autre, porte atteinte à l'Absolue transcendance du Seigneur des Mondes. Aussi donnent-ils au verbe "ahabba" qui signifie au sens propre "aimer" et qui se retrouve dans tous les textes, la signification de "récompenser". Quant à aimer Dieu c'est Lui obéir par respect de Sa volonté. Ou encore, Dieu aime parce qu'Il donne et pardonne; l'homme aime parce qu'il se conforme à la Loi" (44).

Ainsi les exégètes, commentateurs et juristes musulmans, imprégnés de la peur de Dieu, continuent et "perfectionnent" la perspective "païenne" de l'Islam. C'est la Loi intangible, éternelle, intransigeante, immuable du Coran de Mohammed qui doit régner sur les hommes de gré ou de force. "Les chrétiens ne la reconnaissent pas. Pour eux, c'est, au contraire, la Loi d'Amour qui dès cette terre doit unir les hommes, et cette Loi d'Amour n'est pas un ensemble de préceptes, excellents sans doute, mais extrinsèques; elle est la réalité d'une personne vivante : le Christ des Evangiles et non pas celui du Coran. Dans la perspective qui sera celle des chrétiens, toute Loi, en tant que telle, sera abrogée. Seule demeurera éternellement la Loi d'Amour qui 'accomplit' toutes les Lois, parce qu'elle est fondée sur la nature même de Dieu. Ils ne peuvent donc pas concevoir que le Christ prie jamais derrière Mohammed, car la Loi d'Amour ne saurait être soumise à aucune autre Loi. Elle suffit et se suffit" (45).

*

* * *

CHAPITRE II

LES CHRÉTIENS ARABES

I. L'ORIGINE DES CHRÉTIENS ARABES

Qui sont ces chrétiens et ces moines dont parle le Coran ? D'où viennent-ils ?

On pourrait dire, d'une certaine façon, que le christianisme s'est répandu parmi les Arabes, dès sa naissance. En effet, les *Actes des Apôtres* nous parlent d'Arabes entendant dans leur langue le premier discours de Pierre après la Pentecôte (Ac 2,11) et peut-être, certains d'entre eux ont-ils cru et se sont-ils fait baptiser ? (Ac 2,41).

Plus tard, il semble que Paul, après son baptême à Damas, ait fui cette ville, suite à des menaces de mort et se soit réfugié en Arabie (Ga 1,15-17) probablement chez des chrétiens de ces régions. Mais qu'entendait-il par "Arabie" ? Très probablement le Hauran qui faisait partie de la province d'Arabie, selon les divisions de l'Empire romain. Et Paul précise (2Co 11,32) que celui qui avait donné l'ordre de l'arrêter à Damas était l'ethnarque du roi Arétas IV, roi arabe Nabatéen (9 av. J.-C. - 39 ap. J.-C.).

L'annexion à l'Empire Romain, en 105, du Royaume Nabatéen auquel Damas appartenait, fut de la plus grande importance pour la propagation du christianisme en Arabie. Ce nouveau territoire fut constitué en "Province d'Arabie" avec Bostra (qui devint plus tard Bosra) comme capitale et siège de la troisième légion. Une nouvelle route fut construite au nom de l'empereur Trajan de la frontière syrienne à la Mer Rouge, la fameuse Via Trajana qui protégeait les caravanes contre les Arabes Skénites, les Arabes des tentes, en grec que les Romains appelaient "Arabes Sécenites" ... et les Français "Sarrasins". Une autre route joignait Bostra à Damas en passant

par Adraa, Philadelphia (Amman) et Gerasa (Gérash). Ainsi Bostra devint un noeud de communications, une métropole ecclésiastique et le point de départ de la prédication chrétienne vers l'Arabie. La légende veut que le premier évêque de Bostra fut Timon, l'un des 70 disciples de Jésus. Il est aussi associé à Ananias dans le baptême de Paul (46).

Justin, philosophe et martyr (100-165), qui naquit à Flavia Néapolis, notre Naplouse actuelle en Palestine, écrivit : "Il n'y a pas une seule race humaine, Barbares, Grecs, ou quels que soient leurs noms que vous leur donniez, nomades ou errants ou pasteurs vivant sous les tentes, qui n'offrent les prières, au nom de Jésus le Crucifié, au Père et Créateur de l'Univers" (47). Il témoigne ainsi que non seulement le christianisme était répandu dans les villes mais même, et il insiste, chez les bédouins.

A propos d'Origène, Eusèbe de Césarée raconte quelques anecdotes qui nous font voir, de façon assez étonnante, la circulation des idées et des hommes dans l'Orient ancien. "Or, à cette époque (212-213), tandis qu'il (Origène) séjournait à Alexandrie, un soldat arriva et remit des lettres à Démétrius, évêque de la chrétienté et au préfet d'Egypte d'alors de la part du gouverneur d'Arabie (Bostra, Transjordanie, Arabie Pétrée) pour qu'il lui envoyât, en toute hâte, Origène, afin de s'entretenir avec lui. Origène arriva donc en Arabie. Ayant rapidement mené à terme l'objet de sa mission, il revint à Alexandrie" (48).

Toujours selon Eusèbe (49), Origène retourna une seconde fois en Arabie lorsque Berylle (Bar Illah), évêque des arabes de Bostra tomba dans l'hérésie modaliste. Il professait que le Verbe, avant l'Incarnation, ne possédait pas une personnalité propre et n'en avait d'autre que celle du Père. Origène le convainquit de son erreur, le ramena à la vérité et s'en fit un ami, ce qui, peut-être, est le plus remarquable". Et toujours selon Eusèbe (50), Origène alla une troisième fois en Arabie, lors du concile de Bostra, invité par quatorze évêques, pour

les éclairer sur un point de doctrine. Dans ses écrits (51), Origène atteste qu'il y avait des chrétientés organisées à Bostra, et en Idumée, au sud de la Mer Morte.

C'est vers cette époque que monta sur le trône impérial celui qu'on a appelé Philippe l'Arabe. Il régna de 244 à 249 et avait épousé Otacilia Severa. Tous deux étaient chrétiens, du moins en privé. D'après Vincent de Lérins (52), Origène aurait correspondu avec lui et son épouse. Durant son règne, les chrétiens jouirent d'une grande tranquillité. A l'emplacement de son village, qui se trouvait aux confins du Haurân, il fonda la ville de Philippolis (aujourd'hui Es-Shuhba) avec des avenues rectilignes, des théâtres, des aqueducs, des bains, des temples et des fortifications. Et il donna à Bostra le titre de métropole.

II. LES HÉRÉSIES

Malheureusement, la plupart des Arabes chrétiens, et cela dès le début et tout au long de l'histoire, adoptèrent souvent des doctrines chrétiennes hétérodoxes, au point que les Pères de l'Eglise citaient le dicton : "Arabia haeresium ferax". Et il faut reconnaître que la plupart des hérésies anciennes ont eu leur origine en Syrie.

Pour comprendre ce que dit le Coran des chrétiens, il est intéressant de les étudier. Car il ne faut pas oublier que le monde arabe de ce temps était extrêmement mouvant et que toutes les doctrines s'y déformaient aussi rapidement qu'elles s'y répandaient.

Hippolyte (170-236) qui vécut donc à la même période, fait mention d'une secte gnostique arabe dirigée par un certain Monoïmus, probablement Mun'im, qui était disciple de Tatien (53). Peu auparavant, Marcion (90-165), né à Sinope dans le Pont, avait propagé sa doctrine dualiste parmi les Araméens et les Arabes. Il proclamait que Jésus était un Esprit en forme d'homme, mais non de nature humaine. Son dualisme le conduisit à enseigner l'encratisme et son anti-humanisme l'amena à faire

abjurer le mariage à ses disciples. Le Marcionisme se maintint longtemps encore actif en Palestine et en Arabie selon le témoignage d'Epiphane en 370 (54). En ces temps-là et parmi ces mêmes populations, fleurissaient aussi de nombreux apocryphes plus ou moins gnostiques comme *l'Évangile de Pierre* (110-140), *l'Évangile de Thomas* (140), les *Actes de Judas Thomas* (225), la *Didascalie des Apôtres* (215-260). Au milieu de nombreuses communautés hérétiques, il y avait aussi beaucoup d'églises araméennes et arabes qui reconnaissaient pleinement Jésus comme Dieu et comme homme. Mais certaines insistaient plus sur l'un ou l'autre aspect.

Lorsque Palmyre devint un centre prospère, sa population arabo-araméenne était sous la double influence grecque et perse. En 267, Wahb-Allat (Don d'Allat) hérite de la Cilicie, de la Mésopotamie, de la Syrie, de la Phénicie, de la Palestine et de l'Arabie. Sa mère Zénobie (Bint Zébinat : Fille du Marchand) prit le pouvoir et voulut se bâtir un empire indépendant. Après une longue lutte, elle fut faite prisonnière par Aurélien qui, triomphant, promena dans les rues de Rome "la belle reine de l'Est". Puis il l'installa dans la villa Tibor. Zénobie n'était pas chrétienne, mais tolérante et syncrétiste. Et lorsque Paul de Samosate enseigna que le Christ était devenu Dieu par l'harmonie de sa volonté et l'union de son amour au Père, il fut condamné par le concile d'Antioche et démis de ses fonctions épiscopales. Mais la reine Zénobie le protégea, lui conserva la jouissance de son palais épiscopal et sa fonction de conseiller et de grand argentier du royaume. Il ne fut démis de son trône épiscopal qu'après la victoire d'Aurélien en 272 (55).

Les persécutions de Valérien (253-260) et de Dioclétien (284-305) firent de nombreuses victimes parmi les chrétiens arabes. Beaucoup moururent sous la hache et beaucoup d'autres furent déportés dans les mines. Mais aussi un grand nombre de chrétiens et de moines purent s'enfuir dans les déserts... et annoncèrent l'Évangile aux nomades (56).

Cette Eglise arabe semble établie sur des "évêques" qui ne

jouissent que de pouvoirs sacerdotaux, alors que les "presbytes" font fonction de diacres. Aux conciles de Nicée (325), de Constantinople (381), d'Ephèse (431), de Chalcedoine (451), et à tous les conciles régionaux, on relève dans la liste des évêques présents, de nombreux dignitaires portant des noms arabes, souvent hellénisés. Mais peu à peu une différence se creuse entre l'Eglise syriaque mésopotamienne et les Eglises araméennes et arabes. Tatien (120-173) avait composé pour les Syriques une "Harmonie des Évangiles" ou les quatre Évangiles en un seul, le "Diatessarion". Il a joui d'une vogue extraordinaire. Mais, actuellement, nous mesurons beaucoup mieux que les anciens, non seulement la perte et le manque, mais aussi la carence et la perspective déformée que ce travail a pu donner à l'Eglise syriaque et à son interprétation du message de Jésus-Christ.

Né à Gaza, de famille chrétienne, Epiphane (315-403) connaissait fort bien le grec, l'arabe, l'hébreu, le syriaque et le copte. Il voyagea beaucoup et écrivit des livres très importants, entre autres le "Panarion" (Boîte à Remèdes) contre quatre-vingts hérésies de son temps. Selon lui, il existe encore en Arabie des "elchasaïtes" ou ébionites qu'il appelle aussi "sampcéens". Et il assure avoir rencontré dans la péninsule arabe une secte "çabéenne" - ne pas confondre les çabéens qui sont une secte baptiste avec les Sabéens qui sont les habitants du royaume de Saba - qui se réclamaient d'un certain El Ghasaïéh (probablement l'arabisation de Elcesai) et donc il s'agirait bien d'Ebionites (57).

L'Elchasaïsme nous est aussi connu par les écrits d'Eusèbe de Césarée (58) et par Hippolyte (59) et le Dictionnaire des Religions y consacre tout un article signé par le Professeur Ries :

"Elchasaï, le fondateur de la secte, aurait reçu un message en l'an 3 de Trajan, l'année cent de notre ère. Un ange d'une merveilleuse grandeur lui aurait remis un livre contenant une révélation nouvelle. ... Le légalisme elchasaïte est manifestement

d'essence juive. Car, si Elchasaï rejette le sacrifice et le remplace par l'eau (du baptême) comme moyen de salut, il maintient le monothéisme strict, la pratique de la circoncision, l'institution sacerdotale, le sabbat et les jeûnes. Du point de vue éthique, il prohibe la continence et impose le mariage... Jésus est considéré comme le prophète qui se trouve au terme de la tradition abrahamique. Cependant il n'est qu'un homme, né comme tous les hommes et venu à plusieurs reprises dans le monde, chaque fois avec un corps différent" (60).

L'hérésie d'Arius (256-336), prêtre d'Alexandrie d'origine libyenne, connut un succès rapide en Orient et s'implanta fortement en Occident du fait de la conversion des Goths à sa doctrine. En ce qui concerne le Christ, elle n'était pas tellement éloignée de celle de Mohammed au point que Saïd Qutb, le leader des Frères Musulmans fondamentalistes d'Egypte, estime qu'Arius est le représentant le plus valable du christianisme.

Arius enseignait que Dieu, unique et inengendré, ne pouvait communiquer sa substance. Tout, en dehors du Dieu unique, est créé par sa volonté. Le Verbe donc a aussi été créé, mais avant le monde et avant le temps. Pourtant, dit Arius, "il fut un temps où le Verbe n'existait pas". Jésus donc est une créature intermédiaire entre Dieu et les hommes. Sa filiation ne peut être qu'adoptive. Il est inférieur à Dieu, bien que la plus parfaite des créatures. On sait peu de choses sur la façon dont les idées ariennes se propagèrent en Arabie, mais elles y persistèrent longtemps.

Le clergé et les moines arabes furent plus concernés par le monophysisme d'Eutychès (378-474) qui professait que la nature humaine du Christ avait été absorbée par la nature divine. Cette hérésie fut condamnée au concile de Chalcedoine en 451 et avec elle au moins vingt évêques de la province d'Arabie. Peut-être était-ce plus une crise de civilisation qu'une crise religieuse ? Dans les grandes villes dominaient les Grecs ou les hellénisés avec leur philosophie, leurs modes de vie et leurs idées, alors qu'à la campagne les populations restaient

profondément araméennes, syriaques et arabes avec leurs modes de pensée et leurs coutumes. Et à ce stade il est difficile de distinguer une aspiration religieuse d'un comportement social. Sans doute la pensée grecque était-elle plus synthétique, plus réfléchie, plus conceptualisée, alors que la pensée sémitique était plus sentimentale et plus atomisée.

En 431, le Concile d'Ephèse au cours duquel Nestorius fut condamné, ouvrit la voie aux divisions dans l'Eglise orientale et arabe. Les Nestoriens nient l'unité personnelle du Christ. Ils distinguent en lui deux personnes, une humaine et une divine, et suppriment ainsi l'Homme-Dieu. En conséquence, ils refusent d'appeler la Vierge Marie, Mère de Dieu. Leur doctrine se répandit en Perse, en Asie Centrale, en Inde et jusqu'en Chine, mais aussi dans le Sud Arabique. En Palestine, les moines, suivis par le peuple, provoquèrent des troubles et le pouvoir dispersa les moines dans le désert où ils répandirent leurs doctrines. Les bédouins nomades les propagèrent, à leur façon, à travers toute l'Arabie (61).

III. L'ÉVANGÉLISATION

Faute de documents, d'inscriptions et du fait de l'interdiction de faire des fouilles en Arabie, nous avons peu de renseignements sur la façon dont le christianisme s'est répandu dans les tribus bédouines arabes, sauf dans quelques cas.

L'histoire de la reine Mâwiyya est moins connue que celle de la reine Zénobie, mais elle est encore plus onirique. Devenue veuve en 373 ou 374, Mâwiyya déclara la guerre aux Romains, bien que son mari ait été l'allié de l'Empereur Valens. Elle fit des incursions victorieuses en Palestine et en Phénicie, allant jusqu'à soumettre le nord-est de l'Egypte. Un général romain appelé en renfort, se fit écraser. Et Rome dut traiter avec la reine. Elle ne posa qu'une seule condition pour un accord de paix : lui donner comme évêque un moine arabe nommé Moïse dont la sainteté l'avait émue. L'empereur Valens envoya

chercher ce saint homme et voulut le faire consacrer évêque par le Patriarche d'Alexandrie, Lucius. Mais quand Moïse apprit que Lucius était arien, il refusa catégoriquement de se laisser imposer les mains par un homme responsable de la persécution, de l'exil et de la mort de tant de confesseurs de la vraie foi. On ne sait pas si on a trouvé un évêque de la même confession que Moïse ou si c'est comme prêtre qu'il est allé vivre dans la tribu de Mâwiyya. De toute façon, il a prêché l'Evangile et de nombreux bédouins sont devenus chrétiens. Finalement Mâwiyya donna sa fille en mariage au général romain appelé Victor (62).

Une autre conversion de tribu nomade est racontée par Sozomène : "Un chef de tribu, Zocomus (?) n'avait pas d'enfants et alla chez un certain moine très célèbre pour se plaindre de sa calamité. - Et je crois, parmi d'autres nations barbares, il est de la plus haute importance d'avoir des enfants. - Le moine voulut encourager Zocomus, en s'engageant à prier pour lui et le renvoya en lui promettant que, s'il croyait au Christ, il aurait un fils. Lorsque cette promesse fut tenue par Dieu et lorsqu'un fils lui fut né, Zocomus fut baptisé et tous ses sujets avec lui. Depuis cette période, la tribu fut particulièrement prospère et devint forte en nombre et redoutable face aux Perses et autres Saracènes" (63).

Mais la rencontre des nomades n'était pas toujours de tout repos. Saint Jérôme raconte qu'en 411, lors d'un voyage en Palestine, sa caravane fut attaquée par une bande de bédouins qui la pillèrent et massacrèrent tous ceux qui tombaient entre leurs mains. Jérôme ne dut son salut qu'à la fuite à travers la montagne (64).

Vers 420, une autre troupe de Saracènes arriva au Ouadi Dabor, près de la Mer Morte, où saint Euthyme, de Mélit sur l'Euphrate, avait fondé, à 29 ans, la plus célèbre laurie de l'époque à l'Ain Fâra. Déjà les jeunes moines tremblaient car ils avaient appris le massacre récent d'autres moines par les bédouins. Mais le sheikh, nommé Aspebet (Spahbedh en persan) en appela à Euthyme pour guérir son fils Térébon paralysé du

côté droit. Averti par une vision, Euthyme consentit à déroger à la loi du silence qu'il s'imposait cinq jours par semaine. Il guérit le jeune prince. Toute la tribu voulut se faire chrétienne, aussi Euthyme les instruisit-il et les baptisa-t-il. Aspebet reçut le nom de Pierre et son beau-frère, Mari, voulut rester moine dans la laurie d'Euthyme.

Aspebet devint apôtre et convertit un grand nombre de Saracènes qu'il présenta à Euthyme pour les baptiser. Ce dernier leur fit un plan d'église pour leur camp fixe d'hiver, appelé "Parebole". Puis il estima que cette chrétienté avait besoin d'un évêque et il fit consacrer par Juvénal, l'évêque de Jérusalem, celui qui lui paraissait le plus digne : le sheikh Pierre Aspebet, qui devint ainsi le premier évêque des Pareboles. Il siégea au concile d'Ephèse. D'autres nomades de sa tribu lui succédèrent (65).

Une autre "Parebole" fut créée dans la Békaa libanaise lorsque Nonnos, évêque d'Héliopolis (Baalbek), convertit trente mille Saracènes. Il fonda, sans doute, également pour eux un évêché nomade. C'est ce même Nonnos qui convertit la fameuse comédienne d'Antioche qui devint sainte Pélagie (66).

La question n'est pas tellement de vérifier si chaque point est pleinement historique que d'apercevoir, à travers ces anecdotes, le mouvement de christianisation des arabes nomades qui témoigneront de leur foi plus ou moins rudimentaire, jusqu'au Hégaz, à La Mecque et à Médine.

IV. LES ÉGLISES

La première maison-église qu'on ait retrouvée est située à Doura-Europos sur l'Euphrate et date de 232 (67). C'est l'empereur Théodose (379-395) qui construisit à Damas, sur le temple de Jupiter, la cathédrale dédiée à saint Jean-Baptiste. Une inscription chrétienne y subsiste après sa transformation en mosquée des Omayyades : "Ton Royaume, ô Christ, est un royaume éternel et ta domination durera durant toutes les

générations".

Une grande dame chrétienne, Ethérie, fit un long pèlerinage au Proche-Orient à la fin du IV^e siècle et au début du Ve siècle. Elle a visité consciencieusement tous les lieux saints mentionnés dans la Bible et a parcouru, de ce fait même, une partie de l'Arabie. Elle a écrit un livre de notes sur son voyage qui nous renseigne de façon très vivante sur les moeurs et les coutumes des Eglises visitées, sur leurs usages liturgiques et sur les communautés monastiques florissantes dans tous les pays où elle est passée (68).

Aux Ve et VI^e siècles, la province d'Arabie se couvrit de maisons de prières appelées Temples. Une des premières fut bâtie par Justinien vers 345 à Umm al Jamâl au nord de la Transjordanie, près de la ville actuelle de Mafraç (69). Dans cette ville fervente on a retrouvé quinze églises d'époques différentes et un monastère où l'on vénérât les saints anges Michel, Raphaël, Gabriel et Uriel. Dans la même région, à Eitha, un sanctuaire avait été érigé en 345 en l'honneur de saint Serge (70). La plupart des inscriptions étaient en grec, mais beaucoup de noms étaient d'origine arabe. Tout au long de l'histoire chrétienne arabe, on retrouve les noms de ces mêmes saints protecteurs. Le culte du prophète Elie remplaça celui du soleil car en grec, Elios devient facilement Elias. Rien que dans la Békaa libanaise, trois villages portent le nom d'Elie et l'on y retrouve les restes de temples dédiés au soleil : Qabb Elias, Barr Elias et peut-être Nabi Aïla.

En parcourant récemment le désert de Néguev, j'ai visité les vestiges des villes byzantines, anciennement nabatéennes, de Nessana, Elousa, Mamsis, Avdat et Soubeita appelée aussi Shivta ou Isbeita. Il m'a semblé que cette dernière a toutes les caractéristiques d'une "Pemble". Elle est située en plein désert, loin des grandes routes caravanières. Elle a été fort bien conservée grâce au sable qui l'a recouverte entièrement et dont elle n'a été dégagée que tout récemment. Elle n'est pas entourée de fortifications, mais toutes les maisons, rarement de

plus d'un étage, n'ont d'ouvertures que sur les cours intérieures. Bien que cette ville ne puisse contenir plus d'un ou deux milliers d'habitants, elle possède trois grandes basiliques dédiées à des saints guerriers. L'architecture est byzantine mais les motifs de décoration pourraient être judéo-chrétiens. Chaque église possède un vaste baptistère pour adultes. On imagine très bien cette ville, quasi abandonnée les trois quarts de l'année, entourée de milliers de tentes et grouillante de bédouins en hiver. Dans les trois églises, les moines instruisent le peuple, célèbrent le culte et baptisent.

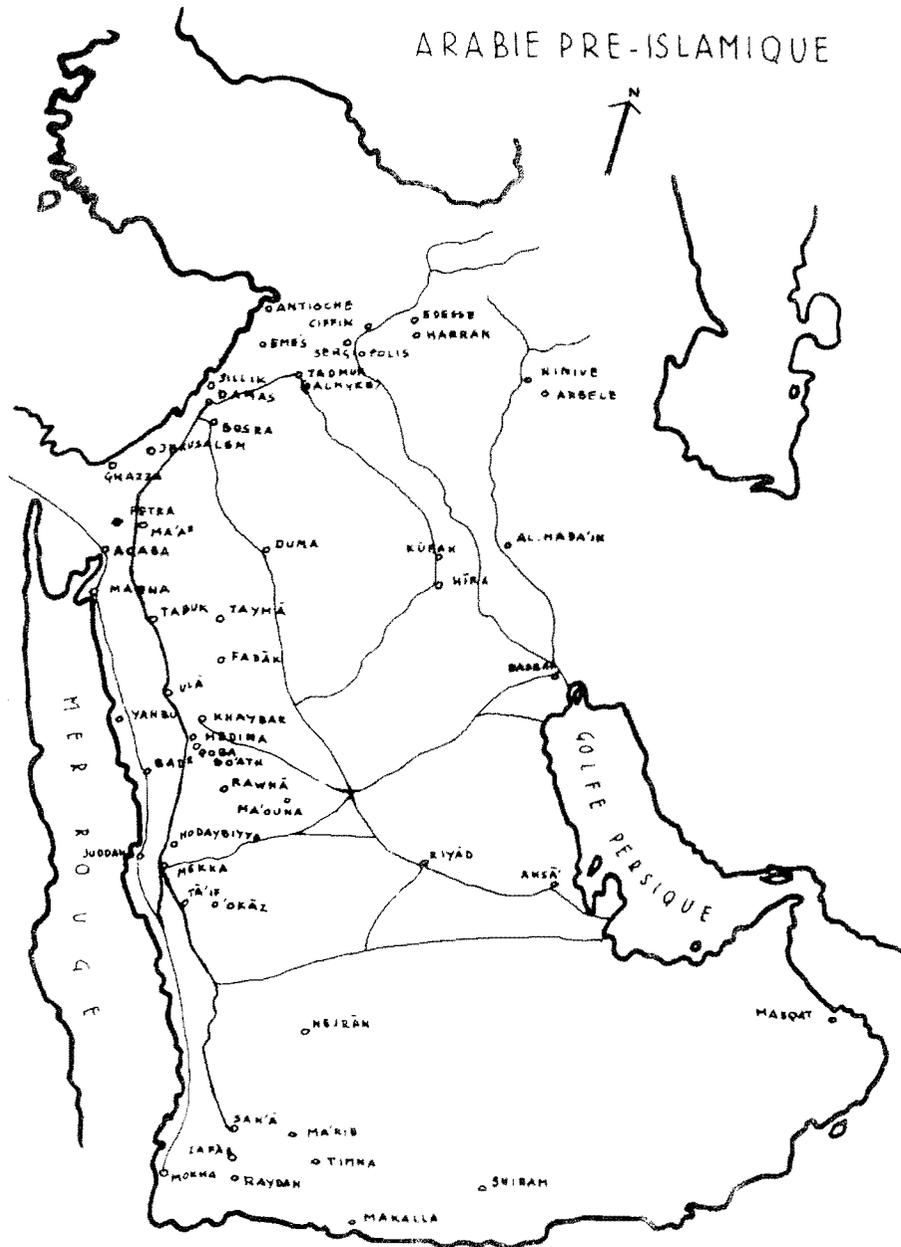
V. LES TRIBUS CHRÉTIENNES

Il est évidemment très difficile de déterminer le degré de pénétration du christianisme dans chaque tribu arabe au début de l'Islam. En recoupant tous les renseignements éparpillés que nous possédons, on pourrait dire que les tribus arabes parcourant les territoires byzantins étaient christianisées - ce qui ne veut pas dire que tous les bédouins qui les composaient aient été chrétiens.

On peut nommer parmi ces tribus : les Taghlibs, les Namirs, les Bahras, les Tamûkhs, les Lakhmides - bien que les chefs de ces derniers soient restés longtemps païens - et, évidemment, les Ghassanides. Mais les Lyâds étaient encore en majorité païens. Dans le nord de l'Arabie, les Kalbites et les Gudzams étaient en majorité chrétiens, les Tayyis ne l'étaient qu'en partie. Dans l'Arabie centrale, les Yamamahs et les Hanifans subissaient l'influence chrétienne et, dans une moindre mesure, les Tamims et les Abd-al-Qays. Les gens du Bahrayn et du 'Uman avaient des églises florissantes, ainsi que dans le sud arabe les tribus Al-Harith et Kindah, sans oublier les gens de l'île de Socotra (71).

*
* *

ARABIE PRE-ISLAMIQUE



CHAPITRE III

LES ROMAINS ET LE CORAN

I. LES ROUMS

La sourate 30 du Coran s'intitule : "Les Romains". Les Romains sont les Roums c'est-à-dire les Byzantins. Aujourd'hui encore, au Proche-Orient, les Arabes de rite byzantin orthodoxe sont appelés communément "Roum".

"A.L.M. Les 'Romains' ont été vaincus aux confins de notre terre. Eux, après leur défaite seront vainqueurs, dans quelques années. A Allah appartient le sort dans le passé comme dans le futur. Alors les Croyants se réjouiront du secours d'Allah. Il secourt qui Il veut. Il est le Puissant, le Miséricordieux" (Coran 30,1-5).

Les musulmans interprètent le début de cette sourate comme une prophétie miraculeuse du Coran annonçant la revanche des Byzantins en 624 sur les Perses qui les avaient battus vers 613-614. Dès lors cette révélation serait antérieure de plusieurs années au reste de la sourate. Et cette "prophétie" confirmerait le caractère divin du Coran.

Blachère trouve que ni la forme ni le fond ne justifient de tels propos, car, dit-il, le style reste le même tout au long de la sourate. Il propose de déchiffrer la sourate à l'actif et non plus au passif. Comme en arabe les voyelles sont notées par des accents mis au-dessus ou au-dessous des consonnes et qu'elles ne sont qu'une ajoute récente, le texte peut être lu de diverses façons.

"A.L.M. Les 'Romains' ont vaincu aux confins de notre terre, mais eux, après leur victoire, seront vaincus dans quelques années. A Allah appartient le sort dans le passé comme dans le futur. Alors les Croyants se réjouiront du secours d'Allah. Il secourt qui Il veut. Il est le Puissant, le Miséricordieux" (Coran 30,1-5).

Selon la première version, admise par la quasi-totalité des musulmans, "on aurait donc, écrit Blachère, une prophétie annonçant les victoires d'Héraclius sur les Sassanides, à partir de 624. Cette révélation serait antérieure de plusieurs années au reste de la sourate, ce que ni le fond ni le style ne confirment". Le texte lu selon la seconde version, continue Blachère, "enregistre un succès des Byzantins. S'agit-il des victoires d'Héraclius sur les Perses en 624 ? Ce n'est aucunement certain. On peut penser en effet, tout aussi bien à des avantages sur les Arabes. Il est même permis de se demander si ce texte, destiné à ranimer la confiance des Croyants, n'est pas consécutif à la défaite de Mouta (en Transjordanie) que leur avait infligée un corps byzantin, en l'an 630. Dans ce cas, le passage est une manifestation d'hostilité à l'égard des 'Romains'" (72).

Quant aux lettres du début de la sourate "A.L.M." ou en arabe Aleph, Lam, Mîm, comme celles qui débutent vingt-cinq autres sourates, elles restent mystérieuses et ont fait couler beaucoup d'encre. Aucune interprétation n'est absolument convaincante. Certains y voient les initiales de ceux qui détenaient primitivement ces sourates, d'autres y voient celles d'invocations à Dieu, d'autres croient que ces lettres représentent des chiffres et des dates (73).

II. LES BYZANTINS

Dans la période pré-islamique, quelles étaient les relations entre les Arabes et les Byzantins ?

Au point de vue commercial, elles étaient très fructueuses, mais les "Romains" devaient continuellement défendre leurs frontières et leurs territoires contre les razzias des nomades. C'est pourquoi, comme nous l'avons vu, ils avaient établi la voie fortifiée de Trajan et avaient installé, tout au long des frontières, des garnisons. Mais peu à peu la situation devint plus difficile. La première grande invasion des Arabes

Saracènes est signalée en 502 et la seconde, en 529, ravagea tout le pays jusque près de Jérusalem. Beaucoup de chrétiens et de moines furent massacrés, emmenés en captivité ou dispersés dans les déserts. C'est pourquoi en 530, Justinien donna l'autorisation de fortifier les monastères. Nous les voyons encore tels quels de nos jours, par exemple les monastères de Saint-Saba en Palestine et Sainte-Catherine au Sinaï.

Mais pourquoi cette détérioration de la situation ? Il est difficile de le dire. Les Barbares ont toujours convoité les territoires bien administrés et donc devenus riches. - Le même phénomène se produisit à la même époque, en Europe où des Barbares venus du Nord et de l'Est envahissaient les provinces romaines. - Il était extrêmement difficile à une armée romaine lente et lourdement équipée, de combattre efficacement les bandes nomades montées sur des chameaux rapides qui pouvaient traverser d'immenses espaces désertiques et s'y fondre, une fois leur coup fait. C'est pourquoi les Byzantins cherchèrent parmi les tribus bédouines des alliés capables de protéger leurs frontières.

Les chefs de tribus qui se mettaient au service des Romains recevaient le titre de phylarque et émargeaient au budget de l'Empire. Un des plus célèbres est Imrou el Qaïs de la tribu Kinda, le plus grand poète de la "Jahaliah" dont les malheurs et les exploits ont fait pleurer toute l'Arabie. Mais on peut douter de son christianisme. Dans tous les cas, il n'y en a pas trace dans ses oeuvres poétiques. S'il vante les moines chrétiens dont la lampe guide la nuit les voyageurs égarés, il célèbre le plus souvent Allat, la Dame, assimilée à l'Astarté phénicienne et à la Vénus romaine (74).

En fait il semble que Qaïs ait recherché la faveur de Justinien en vue de venger son père El Hadjr, tué par les Banu Assad. Mais la ténacité à poursuivre une vengeance par tous les moyens est bien arabe et n'étonne même pas chez un chrétien. Car, selon Lammens, le "Târ", la vengeance chez l'arabe - et jusqu'à nos jours - n'est pas inspirée par l'instinct aveugle ou

la soif du sang, mais est une obligation religieuse primordiale. C'est la religion de la famille, la seule que le bédouin comprenne et accepte pleinement. Un frêle adolescent, un bédouin timide est transformé en un être passionné et violent. Les femmes ne font pas exception. Bien au contraire, elles font preuve d'une énergie farouche et leurs chants fanatiques métamorphosent les hommes (75).

III. LES GHASSANIDES

Un autre problème de taille se posait aux "Romains" : leur hostilité séculaire contre leurs voisins, les Sassanides de Perse. Aussi, pour établir une barrière tant contre les tribus nomades pillardes que contre les Sassanides, les Romains ont-ils fait appel à la tribu des Banu Ghassan qui étaient en grande partie chrétiens. Les Perses en avaient fait autant en investissant de leur autorité les chefs païens lakhmides de Hîra. On dit que les Ghassanides étaient originaires du Hedjaz et qu'ils avaient des parents à La Mecque et à Yathrib.

En 529 le Ghassanide El-Hârith, phylarque de Palestine, seconde les troupes impériales dans leur répression de la révolte des Samaritains qui pillaient les églises et tuaient les chrétiens (76). On dit que suite à cette répression, vingt mille jeunes prisonniers samaritains furent vendus en Perse et en Inde ou en Ethiopie. El-Hârith, peu à peu, réunit sous sa conduite de nombreuses tribus arabes et se donna le titre de "roi". Il est peu probable que ce soit celui de "basileus" qui était réservé à l'Empereur romain, mais plutôt celui de "malek" au sens arabe du terme dont la racine vient du verbe "posséder" et qui s'applique au roi mais aussi à tout propriétaire.

Pour comprendre les relations entre Byzance et les Ghassanides, il faut se reporter à un temps beaucoup plus proche de nous : la guerre de 14-18 que les Anglais, sous la direction de T.E.Lawrence, menaient en Arabie contre les

Turcs. "La cavalerie de St Georges", en or, distribuée avec générosité, contribua puissamment à la victoire des émirs arabes (77).

Mais les relations entre les Byzantins et les Ghassanides ne tardèrent pas à se détériorer, sans doute à cause de leurs façons d'envisager la vie et à cause de leurs conceptions humaines par trop différentes. Le soupçon se glissa entre les deux partenaires et rapidement gâta toute collaboration. Le premier accroc eut lieu lors de la bataille de Collinicus (Raca) que perdit, en 531, le général en chef Bélisaire contre les bédouins d'El Mundhir au service des Sassanides. Sauf un petit groupe resté autour de leur chef, les Ghassanides se débandèrent. Bélisaire soupçonna le phylarque d'être de mèche avec leurs adversaires (78).

Cette méfiance constante des uns vis-à-vis des autres gâchera continuellement les grands avantages que les Romains auraient pu attendre d'un barrage ghassanide à la veille des grandes invasions musulmanes. Et pourtant, si les phylarques ghassanides cherchaient plutôt leurs avantages personnels que la défense de l'Empire Romain, leur haine contre les rois de Hîra au service des Perses n'en était pas moins sincère. En effet, en 544, El Mundhir, roi de Hîra, avait capturé au cours d'une razzia le fils d'El Hârith, le phylarque Ghassanide et l'avait immolé à sa déesse 'Uzza. El Hârith finit par avoir l'avantage et tua El Mundhir à la bataille de Chalcis en 554 (79).

El Hârith et les Ghassanides étaient chrétiens monophysites, non par préférence doctrinale, mais à la suite d'un "miracle" opéré par Jacques Baradée en leur faveur. L'anecdote raconte que, lors d'une épidémie de méningite, les bédouins demandèrent le secours de Jacques qui promit de les guérir à la condition de délivrer un moine monophysite prisonnier. Par la suite, El Hârith rendit de grands services à Jacques Baradée et à l'Eglise monophysite. Il contribua puissamment à propager sa doctrine. Mais les relations que

comprennent les Arabes sont personnelles et non conceptuelles, et donc il vaut mieux dire que les Ghassanides étaient jacobites plutôt que monophysites (80).

A la demande des Ghassanides, l'impératrice Théodora permit que Jacques Baradée et Théodore soient consacrés évêques en secret. Jacques reçut le siège d'Édesse avec juridiction sur la Syrie et ... l'Asie, alors que Théodore eut pour siège Bostra et que sa juridiction s'étendait sur la Palestine et toute l'Arabie. Fidèles à leurs conceptions évangélisatrices, ils multiplièrent les évêques dans tout l'Orient et vécurent en nomades comme la plupart de leurs fidèles.

Le fils de El Hârith, El Mundhir, tout aussi ardent chrétien monophysite, lui succéda et remporta la victoire sur le roi de Hîra. Mais envieux et soupçonneux, l'empereur Justin II refusa de le recevoir, lui coupa les vivres et même tenta de l'assassiner. Aussi El Mundhir se retira sous sa tente au désert et laissa les gens de Hîra piller les provinces romaines... jusqu'à la réconciliation autour du tombeau de saint Serge à Sergiopolis (Rusâfa). Alors, sans tarder, El Mundhir porta la guerre jusqu'à Hîra qu'il brûla et pillà en respectant les églises et les couvents. Tibère montra de la bienveillance pour El Mundhir et le couronna de la Tadj royale. Mais la méfiance reprit le dessus et, par ruse et trahison, El Mundhir fut fait prisonnier par les hommes de Byzance et envoyé en exil en Sicile. Son fils Numân lui succéda. Mais de méfiance en jalousie et de trahison en vengeance, le royaume ghassanide se disloqua au grand détriment de l'empire romain désormais incapable de contenir les razzias des tribus arabes et les attaques des Perses.

Finalement cette politique absurde faite de malentendus, de défiance, de haine et d'égoïsme que pratiqua l'empire byzantin vis-à-vis des chrétiens arabes sera une des principales causes de sa défaite devant l'Islam naissant. L'orgueil, l'intolérance, la méfiance et, il faut le dire, le racisme des empereurs et des hauts fonctionnaires byzantins face aux peuples chrétiens de

racés différentes provoquèrent leur éloignement. Les tracasseries incessantes et les persécutions cruelles qu'ils faisaient subir aux chrétiens qui ne partageaient pas entièrement leur idéologie, eurent pour conséquence de figer en hérésies ce qui n'était souvent, au départ, qu'une autre façon de sentir et d'exprimer sa foi, une autre façon d'exprimer et d'aimer le Christ.

IV. LES LAKHMIDES

Les Arabes, vassaux de la Perse, n'étaient pas tous païens et n'adoraient pas 'Uzza, comme les rois de Hîra. Cette ville - ancien campement d'hiver des tribus - était située au sud de Babylone, sur la rive droite de l'Euphrate. Plusieurs membres des tribus qui l'habitaient ou y séjournèrent étaient chrétiens ainsi qu'une bonne partie des tribus Kalb, Tamîn, Azd, Lakhm, Kinda et Yamama. On les appelait couramment "Ibad", c'est-à-dire "Serviteurs" (de Dieu ou du Messie). Il y avait même un évêque à Hîra. Au concile de Séleucie, en 410, on cite Osée comme évêque de Hîra (appelée Hirta, selon son nom primitif). Il faut reconnaître que les rois de Hîra, s'ils n'étaient pas chrétiens, toléraient et même protégeaient leurs alliés chrétiens. Leurs femmes étaient souvent chrétiennes et eux-mêmes s'enthousiasmaient pour les prodiges de certains ascètes comme Simon le Stylite, qui lui-même était d'origine arabe. Théodoret raconte que les plus nombreux visiteurs de sa colonne étaient les Ismaélites (les Arabes) et les Momérites (les Himyarites du sud de la péninsule) (81).

Les chrétiens de Hîra et des environs, sous la dépendance des Perses, adoptèrent naturellement le nestorianisme. Photius raconte une anecdote curieuse et exemplaire qui met en relief les relations mouvantes de tout ce monde arabe (82). Vers 524, l'empereur Justin envoya Abraham, le père de l'historien Nonnos, en ambassade auprès de El Mundhir pour obtenir la libération de deux généraux romains faits prisonniers au cours

d'une razzia. N'ayant pas rencontré El Mundhir à Hîra, ils allèrent le rejoindre au sud, à dix journées de marche. Ils le rencontrèrent juste au moment où il venait de recevoir une lettre de Dhou Nawas, le roi juif des Himyarites, lui annonçant l'exécution des chrétiens du Nedjrân et l'exhortant à suivre son exemple.

Mundhir lui-même, dans ses expéditions, brutalisait et tuait chrétiens et moines, pillait et brûlait les monastères et les églises. Comme on l'a vu, il sacrifia le fils de El Hârith, le phylarque ghassanide, sur l'autel de sa déesse Al'Uzza et une autre fois lui immola quatre cents religieuses faites prisonnières à Emèse (Homs) (83). Pourtant, ce païen féroce avait épousé une chrétienne, Hind, fille d'un Hârith. Plus tard, elle fit construire un monastère à Hîra, sous le règne de son fils 'Amr.

Mais de même que les Byzantins, et pour les mêmes motifs sordides d'orgueil et de jalousie, le roi des Perses supprima la royauté des Lakhmides. Lors de l'invasion musulmane, Hîra et toute la frontière perse se trouvèrent sans défenses face aux arabes.

V. LE YÉMEN

Bien différente du reste, l'Arabie dite Heureuse avait été riche, forte et abondamment peuplée. Le commerce avec l'Inde, l'Égypte, l'Éthiopie et Byzance, y prospérait, et un système d'irrigation très ingénieux permettait une culture abondante. Toutes les caravanes d'Inde, d'Éthiopie et même du Sud Égyptien devaient nécessairement passer par ce que nous appelons le Yémen.

Mais, dans la période pré-islamique que nous étudions, une double calamité tomba sur le pays. Grâce aux progrès de la navigation, les produits indiens purent passer directement en Mer Rouge et remonter vers Suez. Ce qui provoqua un appauvrissement du pays, et l'entretien des digues fut négligé; le résultat le plus spectaculaire fut la rupture de la digue de

Mârib au moment même où elle devenait indispensable. Plusieurs tribus durent émigrer vers le Nord, dont les Ghassân, les Tamukh, les Iyad et les Tayy. Ces tribus étaient chrétiennes, du moins en partie. Peut-être est-ce grâce à elles que le christianisme pénétra dans le Nord de la péninsule arabe.

Nous savons que le Sud avait été évangélisé dès les premiers siècles. Rufin raconte l'histoire émouvante de l'évangélisation du royaume himyarite entre 326 et 330 (84). Méropius, un philosophe de Tyr, voulut explorer ce pays en compagnie de deux jeunes gens, Aedesius et Frumentius. Dans un port, les habitants massacrèrent Meropius et envoyèrent Aedesius et Frumentius comme prisonniers au roi, en représailles d'un traité rompu par les Romains. Frumentius gagna la confiance du roi 'Amr, devint son secrétaire, et après sa mort dut veiller sur son fils et conseiller la reine Bilkis. Frumentius profita de sa haute situation pour diffuser l'Évangile. Il fut ordonné évêque du royaume par saint Athanase, patriarche d'Alexandrie.

On raconte aussi qu'avant cela, en 305, les habitants de cette région avaient été évangélisés par une femme captive. D'autre part, on sait que l'île de Socotora compta très tôt une population grecque chrétienne et n'abandonna pas son christianisme en pleine période musulmane. Vers 345, le roi d'Éthiopie se serait emparé du Yémen. Il aurait nommé un gouverneur. La population se serait convertie, et de nombreuses églises auraient été bâties.

Quelques versets du Coran de la période mecquoise font allusion à des événements qui se sont passés au VI^e siècle au Yémen .

"(Ils) ont été tués, les Hommes du Four, - feu sans cesse alimenté - tandis qu'ils étaient assis autour, témoins de ce qu'ils faisaient aux Croyants; ils ne les tourmentèrent que parce que ceux-ci croyaient en Allah, le Puissant, le Digne de Louanges" (Coran 85,4-8).

D'après Hamidullah, Ukhdûd désigne un endroit sur la

frontière du Yémen et de l'Arabie Séoudite où des Chrétiens furent brûlés vifs dans un fossé par le roi juif Dhou Nawas (85). Dans une note de sa traduction du Coran, Blachère écrit : "Tous les commentaires donnent au mot Ukhdûd le sens de "fossé", mais la signification usuelle en arabe est "sillon", "trace d'un coup de fouet". Mais il se demande si ce terme ne peut pas signifier "four" et être une allusion au Livre de Daniel (3,20), en relation avec un événement historique. Dans tous les cas, il ne faut pas confondre : les "gens de l'Ukhdûd", sont les bourreaux et non pas leurs victimes" (86).

Toute une littérature a été écrite à ce sujet. D'après Tabari, un roi juif impie et homosexuel régnait sur le Yémen. Un jour, le plus beau jeune homme du royaume, Zor'a, fut pris par les gardes et introduit de force dans la chambre du roi pour satisfaire son désir. Mais Zor'a tua le roi et délivra ainsi le peuple de cette plaie. Il fut acclamé roi, et monta sur le trône sous le nom de Yusef Dhou-Nawas, car il possédait une splendide chevelure bouclée (ou un château appelé Nawas, ou appartenait à une tribu anciennement rattachée au dieu Nawas) (87).

Comment se fait-il que le Yémen soit dirigé par un roi juif? Ben-Zvi dans son article sur les origines des tribus d'Israël en Arabie, croit que le nombre de Juifs qui pénétrèrent dans le Sud de la péninsule fut minime. Mais leur influence religieuse et morale sur la population, et surtout sur les classes supérieures, fut très importante. Il suppose qu'un phénomène semblable à celui de la conversion des rois Khazars du VIII^e siècle au judaïsme eut lieu dans le Himyar.

Par le livre d'Arthur Koestler "La treizième tribu" (88), on connaît un peu mieux l'épopée des Khazars. Ils étaient païens, et leur royaume était coincé entre l'empire byzantin chrétien et l'empire arabe musulman. Leur paganisme était déclassé et leur royaume risquait d'être englouti par l'un des deux grands voisins; aussi, au VIII^e siècle, par politique, se convertirent-ils au Judaïsme, seul monothéisme indépendant, ni

chrétien, ni musulman.

Face aux empires éthiopien, perse et byzantin, les rois et les grands de Himyar suivirent la même politique. Ben-Zvi écrit : "Le cas de Himyar fut identique à celui de Khazar. La conversion commença par les couches supérieures de la population et, de là, pénétra dans les couches populaires. Pourtant, ce mouvement ne s'étendit pas à toutes les couches de la population, ni en Khazarie, ni à Himyar" (89).

Si Ben-Zvi dit vrai, un autre élément très important ressort de son étude : au VI^e siècle, la religion païenne du Sud arabe était en déclin, et, consciemment ou inconsciemment, l'élite d'abord, le peuple ensuite cherchaient un monothéisme structuré. Dans le Sud arabe s'est présenté au VI^e siècle le monothéisme juif, puis le christianisme. Au VII^e siècle, dans le centre de la péninsule a pris naissance le monothéisme islamique qui a été adopté parce qu'il répondait aux besoins du temps. Ce même phénomène se retrouve encore actuellement en Afrique noire où des populations païennes entières deviennent facilement chrétiennes ou musulmanes parce que leur paganisme n'y est plus une force vive.

Dans sa chronique, Tabari raconte comment les habitants de Nadjrân, qui étaient tous des Arabes, des Beni-Tha'lab, devinrent chrétiens, suite aux miracles et à la prédication de "Fimioun" (Euphémion ?). Plus tard, à cause du meurtre de deux Juifs par les chrétiens de Nadjrân, Dhou-Nawas jura de les venger. "Arrivé sur le territoire de Nadjrân avec sa nombreuse armée, le roi Dhu-Nowâs fit détruire toutes les églises, et les croix furent abattues et brûlées... ensuite il fit creuser un énorme fossé, long comme un abîme, de la profondeur d'une lance, et très large, le fit remplir de matière combustible et y fit mettre le feu. Il fit venir les habitants un à un, et fit jeter dans ce feu tous ceux qui ne voulurent pas embrasser le Judaïsme. Environ vingt mille hommes furent tués de cette manière; les autres s'enfuirent" (90).

Dhou-Nawas tâcha de gagner à sa cause el Mundhar de Hîra

dont il connaissait les sentiments hostiles aux chrétiens. Nous avons vu que Siméon et Abraham, le père de l'historien Nonnos, représentants de l'empereur de Byzance, étaient justement chez Mundhir au moment où arriva la lettre de Dhou-Nawas. Ils furent ainsi informés du massacre de Nadjrân (91). Soutenue par l'empereur de Byzance, l'Éthiopie envoya une armée, commandée par le général Abraha, qui conquiert le Yémen. Se voyant perdu, le beau Dhou-Nawas, les cheveux au vent, monté sur son cheval préféré, se précipita dans les flots de la mer et s'y noya (92).

VI. LE YÉMEN CHRÉTIEN

Abraha, qui était non seulement un valeureux guerrier, mais un homme pieux, construisit de nombreuses églises. Il fit élever à San'â une église qui n'avait pas sa pareille sur toute la terre en grandeur, en beauté et en ornements. On mit quatre ans à la terminer. Abraha la nomma Kalis, c'est-à-dire l'Eglise par excellence. Sa réputation se répandit dans le monde entier... On vint de "Roum", de la Syrie et de tous les pays où il y avait des chrétiens, et l'on voyait là quelque chose qu'on n'avait jamais vu ... (93).

Evidemment, le christianisme n'est pas lié aux pierres, mais elles sont pourtant le témoin de la foi, et la description de la cathédrale de Nadjrân permet de rêver d'une chrétienté perdue. R. Lewcock la décrit avec magnificence dans les *Dossiers de l'Archéologie*. Mais J. Ryckmans qui en a vu le soubassement modeste est plus réticent.

La cathédrale était orientée vers l'Est. On y accédait par un escalier d'albâtre de plus de 5 mètres de haut. Les portes étaient plaquées d'or et d'argent. La nef, longue de 50 mètres, était large de 25 mètres. La voûte reposait sur des colonnes de bois précieux décorées de peintures et de clous d'or et d'argent. Le transept de 12 mètres de large coupait la nef, ses arcades étaient décorées de mosaïques représentant des arbres et des buissons garnis d'étoiles d'or. Le martyrium en forme de

dôme de 20 mètres de diamètre avait ses murs couverts de mosaïques. La nef était séparée des bas-côtés par des colonnes de marbre; au-dessus des rangées de colonnes, ainsi qu'au fond de l'abside on admirait une décoration de peintures et de mosaïques; le bas des murs était lambrissé, le pavement était de marbres multicolores, la barrière du chœur, en bois d'ébène incrusté d'ivoire; les portes étaient recouvertes de plaques d'or fixées par des clous d'argent et de plaques d'argent fixées par des clous d'or massif; celles qui conduisaient aux trois autels avaient leurs panneaux retenus par des clous de pierres précieuses; partout était la multitude des ornements d'or et d'argent. Au centre de la coupole, la clef de voûte en albâtre laissait passer une lumière éblouissante. Il semble que le transept ait été séparé de la nef par une série d'arcatures sur piliers de marbre, elles étaient formées par un écran d'ébène massif et d'autres bois précieux incrustés d'ivoire et "magnifiquement gravées". Devant les autels des portes plaquées d'or étaient incrustées de pierres précieuses et "au milieu de chaque plaque il y avait une croix en or avec une escarboucle rouge au centre, et autour de ces bijoux il y avait des fleurs ajourées aux couleurs variées qui produisaient un effet de fascination sur le visiteur".

Il semble que l'église de San'a ait été bâtie sur le plan de l'église de la Nativité à Bethléem. Cette cathédrale a été épargnée pendant les premières années de l'Islam. Des chrétiens de San'a étaient encore mentionnés en 911. Mais dès 684 les plus belles mosaïques de la cathédrale furent arrachées pour décorer la Ka'ba reconstruite à La Mecque. En 753 l'église fut démolie et certains de ses éléments servirent à la construction de la grande mosquée de La Mecque. Actuellement on peut y voir neuf chapiteaux chrétiens, les fragments de trois fûts de colonnes, deux bases, et, probablement, les montants sculptés de portes de bois et des fragments de poutres et de panneaux des plafonds en bois de la cathédrale. Les chapiteaux massifs provenant de San'a sont décorés sur chaque face de paires de

feuilles d'acanthé stylisées opposées, remplissant des arcs en demi-cercle et encadrant le plus souvent une croix grecque interprétée dans le motif décoratif. Les fûts des colonnes sont cylindriques, couverts d'entrelacs de vrilles de vigne (94).

VII. L'ÉLÉPHANT

Mais les écrivains musulmans ne pensent pas que du bien d'Abraha, car ils l'accusent d'avoir voulu attaquer La Mecque, et le rattachent à la légende de l'Eléphant dont parle une sourate du Coran!

"N'as-tu point vu comment ton Seigneur a traité les Hommes de l'Eléphant ? N'a-t-Il point fait tourner leur stratagème en confusion ? N'a-t-Il point lancé contre eux des oiseaux, par vols, qui leur jetaient des pierres d'argile, en sorte que ton Seigneur en fit comme feuillage dévoré ? (Coran 105,1-5).

On comprend que Tabari, dans sa *Chronique*, s'étende longuement sur ce conte merveilleux. Mais il est sans doute plus étonnant d'en entendre le récit par un musulman du XXe siècle. Hamidullah, dans sa traduction du Coran écrit dans une note : "Les gens de l'Eléphant : les Abyssins qui occupèrent le Yémen voulaient évangéliser l'Arabie tout entière, et la Ka'ba de La Mecque fut leur tout grand objectif. En raison des entraves qu'ils mettaient au pèlerinage, le "ministre du calendrier" dans le gouvernement mecquois se vengea en profanant l'église de San'a. Alors le gouverneur abyssin, Abraha, fit venir un éléphant appelé Mahmoud (mammouth ?) de gigantesque taille et dirigea une grande expédition contre La Mecque. Le grand chef mecquois, Abdul Muttalib (grand-père de Mohammed) le rencontra dans la banlieue et fit une grande impression sur Abraha. Celui-ci lui demanda ce qu'il voulait, et il exigea seulement ses chameaux, pillés par les Abyssins. A l'étonnement de l'envahisseur, il dit : "Les chameaux m'appartiennent, donc je les réclame, quant à la Ka'ba, elle a son Maître qui s'en

occupera. En effet, l'Eléphant, le bulldozer d'alors, ne voulut pas marcher vers La Mecque; et des volées d'oiseaux vinrent lapider et détruire l'armée : il n'en réchappa guère... Chaque oiseau est muni de trois pavés (dans le bec et les deux pattes) mais il lui suffisait d'en lancer un sur chaque homme qu'il atteint infailliblement" (95).

La tradition musulmane prétend que Mohammed serait né en cette "année de l'Eléphant". Une indication du "Sîrat el Rasûl" d'Ibn Hichcham permet de ramener à sa juste valeur l'attaque des oiseaux : il s'agit d'une épidémie de petite vérole et de rougeole, maladies qui firent leur première apparition dans le pays, l'année de l'Eléphant (96).

VIII. L'AMBASSADE

L'an huit de l'Hégire (pour certains, l'an dix) fut marqué par une affluence d'ambassades de tribus et de villes d'Arabie vers Médine, au point qu'on a appelé cette période, l'année des ambassades. Elles faisaient suite aux redoutables expéditions militaires que Mohammed envoyait dans tout le pays. Mais, comme nous l'avons vu, les déplacements, en Arabie, étaient constants, l'échange de lettres et l'envoi de délégations étaient d'usage courant. Une délégation de Nadjrân fut envoyée à Mohammed probablement à la suite d'une opération militaire de Khalid dans la contrée en vue de forcer les païens à se convertir à l'Islam. La délégation était dirigée par un "aqib", un chef, nommé Abd el Masih (serviteur du Messie) et un évêque. Ils entrèrent dans la mosquée et firent leurs prières, tournés vers l'Est. Mais, ensuite, Mohammed ne les reçut pas, parce qu'ils portaient, malgré son interdiction, des vêtements de soie.

"Combattez ceux qui ne croient point en Allah ni au Dernier Jour, (qui) ne déclarent pas illicite ce qu'Allah et Son Apôtre ont déclaré illicite, (qui) ne pratiquent point la religion de la Vérité, parmi ceux qui ont reçu l'Ecriture.

(Combattez-les) jusqu'à ce qu'ils paient la jizia, directement et qu'ils soient humiliés" (Coran 9,29).

Ce verset est extrêmement important parce qu'il commande l'attitude religieuse et politique des musulmans face aux païens, aux juifs et aux chrétiens, depuis le temps de Mohammed jusqu'à nos jours. Tout état musulman doit combattre, c'est-à-dire tuer, les païens qui ne croient pas au Dieu du Coran. C'est le principe même et la justification de la guerre sainte, "le jihad" dans le sentier de Dieu. Mais il y a plus, les musulmans ont le devoir de combattre, et donc de tuer ceux qui ne déclarent pas illicite ce qu'Allah et Son Apôtre ont déclaré illicite. Les Frères musulmans, tout comme les sectateurs de Khomeyni appliquent ce commandement à la lettre en faisant des attentats terroristes, aussi bien contre les chrétiens et les juifs, que contre les musulmans dont ils estiment que les positions politiques, religieuses ou sociales ne sont pas en conformité stricte avec le Coran. Ainsi l'assassinat du président Sadât a-t-il été revendiqué comme une action juste et pieuse parce que Sadât contrevenait à la "Loi de Dieu" en traitant avec Israël.

La délégation de Nadjrân n'est pas reçue par Mohammed parce que, chrétiens, ils se sont présentés en habits de soie, alors qu'ils doivent, de par leur statut religieux inférieur, être humiliés. En effet, ils se présentèrent le lendemain en vêtements de moines en laine, et Mohammed les salua et engagea avec eux une controverse théologique qui ne pouvait évidemment pas aboutir. Mohammed leur proposa alors de se soumettre au jugement de Dieu par imprécations mutuelles, connu sous le nom de "mobâhela", cérémonie très impressionnante pour les Arabes. Mais Abd el Masih se rendit compte des malentendus et des préjugés insurmontables portant sur les mots, les formules, la pensée religieuse et la conception de Dieu, séparant chrétiens et musulmans. Aussi refusa-t-il la "mobâhela". Et, vu la disproportion des forces militaires en présence, il préféra payer le tribut à Mohammed et signer un pacte avec lui (97). Omar

voulut chasser les Nedjâranites de la péninsule, arguant que l'engagement ne le liait pas... et donc en en reconnaissant l'authenticité (98).

*
* *

CHAPITRE IV

LES JUDÉO-CHRÉTIENS

I. LES CONTROVERSESES

Peut-on aller plus loin dans la connaissance du christianisme qui a influencé l'Islam ? Et peut-on, par ce biais, arriver à mieux cerner la physionomie des chrétiens arabes que Mohammed a connus ? Depuis longtemps, les orientalistes s'y sont essayés. Et les résultats ne sont certes pas à la mesure de leurs espérances.

Les controverses anciennes, qui avaient peut-être leur place à une certaine époque, n'ont converti personne. Leur bénéfice principal a été sans doute de rassurer les chrétiens et de les confirmer dans leur foi.

Je ne parlerai pas non plus des travaux, parfois fort volumineux, des polémistes modernes comme le chanoine Ledit, Hanna Zakaria - pseudonyme du Père Gabriel Théry - de l'abbé Joseph Bertuel ou du Père Youssef Haddad qui écrivit une série de gros ouvrages en arabe. Et je ne ferai pas mention non plus des très nombreux livres missionnaires protestants. Cette immense somme de travail - parfois remarquable - n'entre pas dans le cadre de cette étude.

Mais des orientalistes aussi sérieux que Harnack, Tor Andrae, Sidersky et beaucoup d'autres ont aussi désiré retrouver dans le Coran les traces d'un christianisme ou d'un judéo-christianisme qui aurait influencé Mohammed. C'est peut-être la tentation de tout islamologue.

II. UN CORAN JUDÉO-CHRÉTIEN

Actuellement la connaissance du judéo-christianisme a beaucoup progressé et de nouvelles études ont été faites à ce sujet. Certains orientalistes chantent victoire. C'est le cas de

H.J.Schoeps qui aboutit à la conclusion sensationnelle : "Même s'il n'est pas possible de faire la preuve de la relation directe, la dépendance indirecte de Muhammed à l'égard du judéo-christianisme réduit à l'état de secte ne fait aucun doute. D'où ce paradoxe de portée véritablement mondiale : ce judéo-christianisme qui a disparu dans l'Eglise chrétienne s'est conservé dans l'Islam et se prolonge jusqu'à nos jours dans quelques unes de ses forces vives... La combinaison ébionite de Moïse et de Jésus a trouvé son accomplissement dans Muhammed" (99).

De même, la conclusion de Claus Schedl est étonnante : "On devrait renoncer à reprocher à Muhammed de n'avoir qu'une connaissance fragmentaire du christianisme. Il est certain que le Coran n'a cure des décisions dogmatiques de l'Eglise occidentale. Mais la vision d'ensemble qui ressort de notre analyse de textes semble bien montrer qu'il connaissait parfaitement la structure fondamentale de la christologie syro-sémitique et qu'il l'a développée selon sa ligne propre. Un dialogue islamo-chrétien qui se voudra fructueux devra partir de ces données fondamentales"(100).

Ces deux textes sont cités par Hans Küng qui ajoute : "Mais dans le contexte oecuménique (en pensant aux musulmans et aux juifs) je suis hanté par la question : comment puis-je faire comprendre à un musulman (ou à un juif) pourquoi les chrétiens croient à Jésus comme Christ, la révélation de Dieu ? Et porté par cette intention, j'ai parfaitement le droit d'attirer l'attention sur cette opinion christologique marginalisée et enterrée, et pourtant parfaitement légitime, qui fut même l'option originelle d'où sont partis les disciples de Jésus et la plus ancienne communauté judéo-chrétienne, que les communautés judéo-chrétiennes dispersées à l'est du Jourdain continuèrent à transmettre durant des siècles, probablement jusqu'en Arabie, tradition que Mohammed lui-même finit par faire sienne. Et je me demande s'il n'y aurait pas là des catégories toutes prêtes qui permettraient aux juifs et aux

musulmans de mieux comprendre ce Jésus en tant que révélation de Dieu que la doctrine hellénistique des deux natures" (101).

III. LE PROBLÈME

L'enthousiasme de ces trois théologiens est évident. Mais ne faudrait-il pas commencer par situer exactement l'ensemble du problème ?

Et d'abord, de quel judéo-christianisme parle-t-on ? De quel Jésus s'agit-il ? Est-ce celui de la première communauté de Jérusalem qui proclame par la voix de Pierre : "Que toute la maison d'Israël le sache avec certitude : Dieu l'a fait Seigneur et Christ, ce Jésus que vous, vous aviez crucifié" (Ac 2,36) ? Ou est-ce le Jésus remodelé de certains Ebionites qui ne reconnaissent en lui qu'un prophète et nient la réalité de la crucifixion (102) ?

J'ai bien peur que les textes cités plus haut ne reflètent une vision généreuse mais trop simplifiée d'un problème doublement complexe : du point de vue chrétien et du point de vue musulman.

La grande difficulté réside dans la transmission même de la pensée religieuse chrétienne à Mohammed. Aucun texte chrétien, pas même le "Notre Père", n'était rédigé en arabe à cette époque. Parmi les fragments connus de l'oeuvre des poètes chrétiens pré-islamiques, aucun ne ressemble à une prière d'Eglise en arabe. Les premiers débris de lectionnaires arabes connus datent du Xe siècle.

Si Mohammed savait probablement lire, quoiqu'on en dise, il ne connaissait que l'arabe. Les textes grecs, araméens, syriaques ou hébreux lui étaient inaccessibles.

Dès lors la transmission de la pensée chrétienne n'a pu se faire qu'oralement à travers deux intermédiaires au moins : un chrétien - ou un non-chrétien - traduisant oralement en arabe ce qu'il avait lu, entendu et compris du christianisme, et à travers Mohammed réexprimant dans le Coran, selon son mode

de pensée et sa psychologie, ce qu'il avait saisi et ce qu'il voulait faire entendre du christianisme. Ce qui montre qu'il est tout à fait improbable de retrouver le texte chrétien à partir d'un verset du Coran ou de faire coïncider une expression coranique avec un écrit chrétien. En conséquence, le visage du Christ dans le Coran semble nous échapper dès qu'on l'approche. Les quelques épisodes de sa vie rapportés dans le Coran semblent apparemment proches de ceux de l'Evangile ou des apocryphes, et ils sont pourtant tout différents en profondeur. On ne peut plus y reconnaître le Jésus de l'Evangile; il y devient un vrai prophète musulman.

Citons un exemple. Les sourates relatant les "annonce à Marie" et "naissance de Jésus" dans le Coran, sont, en un certain sens parallèles à celles des Evangiles, mais gênantes pour un chrétien qui n'y reconnaît ni Dieu, ni Marie, ni Jésus tels qu'il les conçoit. Dieu y est le tout-puissant, l'omnipotent; Marie est un instrument entre ses mains, sans personnalité ni pouvoir de décision et Jésus, ni Dieu, ni homme, semble programmé artificiellement.

Bien qu'on puisse reconnaître certains mots ou certains faits des Evangiles ou des apocryphes, tous sont détournés, tordus dans une autre perspective, celle de l'Islam, conforme à l'expérience religieuse de Mohammed. Ainsi les miracles de Jésus dans le Coran sont ceux qu'il a accomplis ou que les apocryphes lui attribuent, mais les trois mots ajoutés : "*avec la permission de Dieu*" en changent toute la perspective et relativisent la personne de Jésus.

D'autre part, il est certain que les judéo-chrétiens ont eu une grande influence sur la transmission des idées chrétiennes en Orient. Mais il faut éviter de leur attribuer l'entière vision chrétienne que reflète le Coran. Les monophysites, les nestoriens, les byzantins, peut-être les elchasaïtes, les gnostiques et d'autres groupes religieux pénétraient les sphères arabes. L'Islam est au confluent de nombreux courants païens, juifs et chrétiens. Simplifier le problème, c'est le dénaturer.

Tout à l'opposé des judéo-chrétiens, il ne faut pas oublier la tendance syriaque fortement anti-juive, au point que Tatien dans son Diatessaron supprime l'ascendance davidique de Jésus et toutes ses relations avec Israël. Pour lui, Jésus est un nouveau commencement et il n'y a pas d'élément juif qui entre dans la foi chrétienne. La Loi juive a été répudiée par le Christ lui-même. Marcion, lui aussi, est farouchement anti-juif et enseigne qu'une différence absolue existe entre la Loi juive et l'Evangile. D'ailleurs toute la littérature chrétienne syriaque accentue le rejet d'Israël par Dieu et le choix d'un peuple nouveau.

L'étude de l'influence judéo-chrétienne sur le Coran ne peut donc être abordée que très prudemment et par petites touches successives. Il faudra des années de recherches avant de pouvoir faire une synthèse valable sur la question.

IV. LES JUDÉO-CHRISTIANISMES

Quand on parle du judéo-christianisme qui aurait marqué Mohammed et qu'on croit retrouver dans le Coran, il faut distinguer. Duquel s'agit-il ? Il y a eu dans l'histoire du Moyen-Orient plusieurs judéo-christianismes. Si les uns sont orthodoxes, d'autres sont hétérodoxes et leurs croyances sont, sur certains points, en contradiction fondamentale. Pourtant le Coran adopte certaines options des uns et des autres et en rejette d'autres. Il est donc difficile de dire qu'il ait été influencé par tel ou tel parti.

Tous les judéo-chrétiens ont en commun le respect de la stricte observance de la Loi mosaïque, de la circoncision, des lois de pureté rituelles, des coutumes juives traditionnelles et du sabbat.

Il est évident que tous les Apôtres étaient juifs, comme Jésus lui-même, et la première communauté de Jérusalem a été judéo-chrétienne. Si son christianisme n'est pas exprimé en formules dogmatiques, sa foi était, pour l'essentiel, celle qu'on

retrouve dans l'Evangile selon saint Matthieu. Elle était donc parfaitement orthodoxe sur les trois points qui nous intéressent ici : Jésus, homme et Fils de Dieu, est né de la Vierge Marie, a été crucifié, est mort en croix et est ressuscité.

A l'extrême opposé se trouve un autre judéo-christianisme, celui des ébionites, que nous connaissons par les Pères de l'Eglise. Les Ebionites ou "pauvres", nommés ainsi par dérision à cause de la pauvreté de leur doctrine, s'enorgueillissent eux-mêmes d'être les vrais "pauvres" selon les Béatitudes des Evangiles. Pour eux, Jésus n'est pas le Fils de Dieu mais un homme comme les autres, né de Joseph et de Marie. Il est le prophète annoncé par Moïse et a été fait Christ par l'obéissance parfaite à toutes les prescriptions de la Loi. Il est remonté vers Dieu avant la Passion (103).

Les contradictions se marquent aussi bien entre les judéo-chrétiens orthodoxes et les ébionites, qu'entre chacune des deux Eglises et les textes du Coran concernant les chrétiens. Ces derniers nient que le Christ soit Dieu ou Fils de Dieu, affirment qu'il est né de la Vierge Marie, mais refusent sa crucifixion et sa mort.

On ne peut donc pas affirmer que Mohammed ait été influencé unilatéralement par les judéo-chrétiens orthodoxes ni par les ébionites, ni que le Coran soit le reflet fidèle de l'une ou l'autre de ces doctrines. Contre la foi des judéo-chrétiens orthodoxes et en accord avec les ébionites, le Coran rejette catégoriquement que le Christ soit Dieu ou Fils de Dieu (Coran 2, 87, 136; 3, 49, 59, 79, 80, 84; 4, 161, 171; 5, 17, 72, 73, 116, 117; 9, 30; 19, 35; 42, 13; 43, 57-60; etc). D'autre part, selon la foi des judéo-chrétiens orthodoxes, le Coran affirme avec force que le Christ est né miraculeusement de la Vierge Marie et cela contrairement à la doctrine des ébionites (Coran 3, 45-47; 4, 156; 19, 16-34). Mais il nie, comme ceux-ci, la crucifixion et la mort de Jésus (Coran 4, 157-158) alors que les judéo-chrétiens orthodoxes l'affirment.

Là encore, il faut se garder de simplifier les choses. En

dehors de la communauté de Jérusalem et de celle des ébionites, ont existé, dans le temps et dans l'espace, d'autres communautés judéo-chrétiennes. Bagatti, dans son livre sur l'Eglise de la Circoncision (104) relève plusieurs sites archéologiques judéo-chrétiens : ceux de Jérusalem, de Judée, de Samarie et de Galilée, de Transjordanie et de Syrie, dont certains sont ébionites, ceux d'Asie, de Rome et d'Egypte. Et si on pouvait faire des fouilles en Arabie, peut-être trouverait-on aussi des sites judéo-chrétiens. Malheureusement, on ne connaît que trop partiellement les croyances de chacune de ces communautés.

Shlomo Pines (105) relève l'existence à Jérusalem, durant le règne de Mou'awiyya (658-680), de deux communautés juives dont l'une croyait en Jésus, Dieu et homme, crucifié et ressuscité. Il est donc probable que d'autres communautés judéo-chrétiennes existaient encore à cette époque dans tout le Moyen-Orient et, a fortiori, au temps de Mohammed.

Il faut aussi tenir compte du fait que les judéo-chrétiens observaient des règles alimentaires de "pureté" légale qui leur interdisaient, comme aux juifs, certains aliments dont la viande de chameau : "Vous tiendrez pour impur le chameau parce que, bien que ruminant, il n'a pas le sabot fourchu" (Lv 11,4). Certains même avaient des tendances encratites qui les poussaient à s'abstenir de toute viande et à se contenter d'un régime végétarien. Si le Coran y fait peut-être allusion (Coran 3, 50), il ne suit pas du tout cette tendance.

Michel le Syrien raconte que le Patriarche d'Antioche, Ephrem, visita le roi ghassanide monophysite, Hârîf ben Jabala en 538 en vue de le persuader d'accepter la formule du concile de Chalcedoine. Pour embarrasser le Patriarche, Hârîf lui offrit un repas composé uniquement de viande de chameau. Ephrem refusa d'en manger. Sur quoi Hârîf lui dit : "Comment veux-tu me contraindre à accepter ta formule si tu te crois pollué par ma viande et la refuses" (106). Il semble donc qu'à cette époque, le Patriarche d'Antioche et tout son Patriarcat soient

encore soumis aux coutumes judéo-chrétiennes. Ils approuvent le concile de Chalcédoine tout en observant la loi mosaïque concernant la pureté légale. Dès lors, le judéo-christianisme semble encore très répandu dans tout le Moyen-Orient, peu avant l'Islam, mais pas chez les bédouins. Et il semble peut-être plus logique de penser que le judéo-christianisme, avec tous les rites de purification qu'il comporte, soit plutôt une religion de sédentaires que de nomades.

V. LA FORMATION DU CORAN

On ne peut pas focaliser sur telle ou telle église et tel ou tel mouvement chrétien les doctrines de Mohammed concernant les chrétiens. Elles ont été forgées au gré des circonstances et au hasard des rencontres échelonnées sur toute la vie de Mohammed. Et il n'est pas étonnant qu'en 22 ans de prédication, certaines contradictions au sujet du Christ ou des chrétiens soient apparues. Mohammed n'était pas un philosophe, mais un homme d'action et le Coran reflète sa vie.

Ainsi dans une seule et même sourate "la Table servie" (Coran 5), les appréciations portées sur les chrétiens sont tout à fait contradictoires. Probablement les versets de cette sourate sont-ils d'époques différentes et proclamés dans des circonstances divergentes. Mais il est tout de même curieux de lire au verset 14 que les chrétiens sont condamnés pour avoir faussé l'Écriture, puis aux versets 17 et 72 ils sont traités de mécréants voués à l'enfer alors que le verset 69 semble les admettre au même salut que les musulmans. Pour résoudre les contradictions du Coran sur ce point, les exégètes musulmans distinguent les vrais chrétiens disciples du vrai Jésus selon le Coran, des faux chrétiens qui ont exagéré et dénaturé l'héritage du Messie en devenant polythéistes.

Je crois pourtant qu'on peut contribuer partiellement à lever un coin du voile et à découvrir partiellement l'identité de certains chrétiens mentionnés dans le Coran.

VI. LES NAṢARA

Le terme "Naṣârâ" qui désigne toujours les chrétiens dans le Coran a toute une histoire. Mais on peut se demander pourquoi il a été choisi plutôt que simplement "chrétiens" puisque Jésus, dans le Coran, est appelé Christ (Messie).

En dehors du qualificatif de nazôreen attribué au Christ, la première communauté chrétienne n'est appelée qu'une seule fois, dans le Nouveau Testament, "secte des nazoréens" (Ac 24,5) dans un sens péjoratif, par l'avocat des grands-prêtres juifs qui accusaient Paul devant le gouverneur romain Félix.

L'existence de plusieurs églises judéo-chrétiennes dans les siècles suivants, dont les croyances étaient variées, complique le problème. Citons ce qu'Eusèbe en dit :

"Le démon malfaisant ne réussissant pas à détacher d'autres de l'amour du Christ de Dieu, s'empara d'eux par un côté où il les trouva accessibles. Ces nouveaux hérétiques furent à bon droit appelés, dès l'origine, Ebionites, parce qu'ils avaient sur le Christ des pensées pauvres et humbles. Celui-ci leur apparaissait dans leurs conceptions comme un être simple et vulgaire; devenu juste par le progrès de sa vertu, il n'était qu'un mortel qui devait sa naissance à l'union de Marie et d'un homme. L'observance de la loi mosaïque leur était tout à fait nécessaire, parce qu'ils ne devaient pas être sauvés par la seule foi au Christ, non plus que par une vie conforme à cette foi. Il y en avait cependant d'autres qui portaient le même nom et qui se gardaient de la sottise de ceux-ci. Ils ne niaient pas que le Seigneur fut né d'une Vierge et du Saint Esprit; mais, comme eux, ils n'admettent pas sa préexistence, quoiqu'il fût le Verbe divin ou la Sagesse, et ils revenaient ainsi à l'impiété des premiers. Leur ressemblance avec les autres est surtout dans le zèle charnel qu'ils mettaient à accomplir les prescriptions de la loi. Ils pensaient que les épîtres de l'apôtre (Paul) doivent être rejetées complètement, et ils l'appelaient un apostat de la loi. Ils ne se servaient que de *l'Évangile aux Hébreux* et faisaient

peu de cas des autres. Ils gardaient le sabbat et le reste des habitudes judaïques, ainsi que les autres Ebionites; cependant ils célébraient les dimanches à peu près comme nous, en mémoire de la résurrection du Sauveur. Une telle conception leur a valu le nom d'Ebionites, qui convient assez pour exprimer la pauvreté de leur intelligence, puisque c'est par ce terme que les Hébreux désignent les mendiants" (107).

En général, les Pères de l'Eglise ont appelé "nazaréens" les églises judéo-chrétiennes qui professaient la divinité du Christ et "ébionites" celles qui la niaient et ne reconnaissaient que sa messianité. Mais il y avait aussi d'autres sectes qui échappaient à cette classification. Le point commun de toutes ces églises était l'observance de la Loi mosaïque et des coutumes juives... et aussi leur rejet et même leur haine pour Paul.

Epiphane (108) parle de nazaréens qui ont fui à Pella en 70 mais sont revenus à Jérusalem après le siège. Ils croient au Christ mais vivent comme les autres juifs, pratiquant la circoncision et observant le sabbat. Les pharisiens les ont chassés de leurs synagogues et les maudissent dans leurs prières.

En effet, la prière la plus officielle du judaïsme rabbinique, appelée Tephilla ou Semone 'Esré ou encore 'Amide, qu'il faut réciter debout, maudit les chrétiens : "Que pour les apostats il n'y ait pas d'espérance, et le royaume de l'orgueil, promptement déracine-le en nos jours; et les nazaréens et les hérétiques, qu'ils soient effacés du Livre des vivants et qu'avec les justes ils ne soient pas écrits. Béni sois-tu Yahweh qui ploie les orgueilleux" (109).

Un autre texte rabbinique parle des livres sacrés des nazaréens : "On demande si on peut sauver de l'incendie les livres des Minim (hérétiques = chrétiens). Non, R. Tarphon : en dehors du sabbat, on peut enlever les mentions divines qu'ils contiennent et les cacher, le reste le brûler... Si on est poursuivi pour être tué ou si un serpent court après pour mordre, on doit entrer dans un temple idolâtre, mais pas dans

leurs maisons, car les uns connaissent et nient, tandis que d'autres nient sans connaître (110). Dans le Coran des reproches très semblables sont adressés aux juifs ou aux judaïsés (judéo-chrétiens ?) : "*Ne savent-ils pas qu'en réalité Dieu sait ce qu'ils cachent et ce qu'ils divulguent. Alors que parmi eux sont des Gentils qui ne connaissent point l'Ecriture, mais seulement des chimères et ne font que conjecturer*" (Coran 2,77-78).

Dans une lettre à saint Augustin, saint Jérôme (111) parlant des judéo-chrétiens, écrit : "Il existe aujourd'hui même, dans toutes les synagogues d'Orient, parmi les juifs, une hérésie nommée celle des "mini" qui est condamnée par les pharisiens". Ils sont communément appelés nazaréens. Ils croient au Christ, Fils de Dieu, né de la Vierge Marie, qui a souffert sous Ponce Pilate et qui est ressuscité, exactement ce que nous croyons. Mais ils veulent être à la fois juifs et chrétiens, et ne sont ni juifs ni chrétiens".

Rejetés par la grande Eglise, ils le sont encore plus par la Synagogue qui se fait un devoir de les haïr et de les maudire. Dès le IV^e siècle, les judéo-chrétiens sont appelés "minim" et sont totalement rejetés par le judaïsme officiel. Le mot "Min" veut dire "espèce" dans le sens d'espèce qui se différencie ou de mauvaise espèce. "Minim" désigne donc un groupe de sectaires qui au cours des siècles s'identifiera aux judéo-chrétiens (112). Le *Talmud* parle d'eux en spécifiant qu'ils ont "leurs lieux de réunion, leur pain qui est pain des samaritains, leur vin qui est vin de l'idolâtrie, leurs livres qui sont livres de magie... Ils sont bien pires que les païens : on ne doit ni leur vendre, ni leur acheter, ni leur prendre, ni leur donner, ni instruire leurs enfants, ni se faire guérir par eux. On peut consommer la viande qui a passé par la main des goy, mais non pas celle qui vient d'un "min"... Un exemplaire de la *Thora* copié par un païen, doit être soustrait de l'usage; copié par un "min" il doit être détruit... Si un païen tombe dans quelque mauvaise passe, on le laisse s'y débattre; on y

laisse de même les "minim" et les apostats; on a en outre le droit de les y pousser" (113).

L'*Évangile des Hébreux*, en usage chez les Nazaréens, serait, selon Epiphane et Jérôme, l'original de l'*Évangile selon Saint Matthieu*. Mais les Ebionites utiliseraient un évangile mutilé de saint Matthieu réécrit vers 150 et considéreraient des apocryphes comme les *Clémentines* et l'*Ascension de Saint Jacques* comme des livres saints.

En dehors des similitudes formelles relevées par Sidersky (114) et par Denise Masson (115), l'esprit du christianisme et du judéo-christianisme, pour autant qu'on puisse en juger, est tout différent de celui du Coran. Tout en reconnaissant l'influence des premiers sur le second.

Rares sont les extraits que la littérature patristique a conservés de l'*Évangile des Hébreux* et de l'*Évangile des Ebionites*. Mais il semble qu'aucun de ces fragments n'ait un correspondant ni même un reflet dans les versets du Coran. Ce qui ne veut pas dire que d'autres parties de ces Évangiles, aujourd'hui perdues, ne puissent avoir un parallèle dans le Coran.

VII. LES BANÛ ISRAÏL

Certains textes du Coran parlant de Jésus et de Marie peuvent recevoir un certain éclairage chrétien. Il est constamment répété dans le Coran que Jésus a été envoyé aux seuls "Fils d'Israël", "Banû Isrâ'îl".

"(Jésus) n'est qu'un serviteur auquel Nous avons accordé Notre faveur et que Nous avons proposé en exemple aux Fils d'Israël" (Coran 43,59).

"(Jésus a été envoyé) comme Apôtre aux Fils d'Israël" (Coran 3,49).

"Et (rappele) quand Jésus, fils de Marie, dit : 'O Fils d'Israël, je suis l'Apôtre d'Allah (envoyé) vers vous, déclarant véridique ce qui, de la Thora, est antérieur à

moi et annonçant un Apôtre qui viendra après moi, dont le nom sera Ahmed'. Or lorsque (Jésus) vint avec les Preuves, (les Fils d'Israël) dirent : 'Ceci est sorcellerie évidente'" (Coran 61,6).

"Ceux qui sont impies ont certes dit : 'Allah est le Messie, fils de Marie'. Or le Messie a dit : 'O Fils d'Israël, adorez Allah, mon Seigneur et le vôtre. A quiconque donne des Associés à Allah, Allah interdit le Jardin. Celui-là aura le Feu comme refuge. Aux Injustes, point d'auxiliaires" (Coran 5,72).

"Ceux des Fils d'Israël qui ont été impies ont été maudits par la bouche de David et de Jésus, fils de Marie, en prix d'avoir désobéi et d'avoir été des transgresseurs" (Coran 5,78).

"O vous qui croyez, soyez les auxiliaires d'Allah comme lorsque Jésus, fils de Marie, dit aux Apôtres : 'Qui seront mes Auxiliaires envers Allah ?' Les Apôtres répondirent : 'Nous sommes les Auxiliaires d'Allah'. Un parti des Fils d'Israël crut, tandis qu'un (autre) parti fut infidèle et Nous soutenmes ceux qui crurent, contre leurs ennemis, et ils se trouvèrent l'emporter" (Coran 61,14).

Ces textes, et d'autres, semblent un écho de la longue tradition allant des Apôtres aux Pères de l'Eglise, montrant le peu de succès de la prédication chrétienne auprès des juifs.

L'itinéraire apostolique de Paul est parsemé de ces mêmes contradictions : "A leur sortie (de la synagogue d'Antioche de Pisidie) on pria instamment Paul et Barnabas de reparler du même sujet le sabbat suivant. Quand l'assemblée fut dispersée, un bon nombre de juifs et de prosélytes adoreurs accompagnèrent Paul et Barnabas. Le sabbat venu, presque toute la ville était rassemblée pour écouter la parole du Seigneur. A la vue de cette foule, les juifs furent pris de fureur et c'étaient des injures qu'ils opposaient aux paroles de Paul" (Ac 13,42-45). Pour comprendre la portée de ces textes, il faut lire, à ce propos, une note dans la TOB (116) :

"Prosélyte signifie ici "craignant Dieu"; à cette dernière appellation se substituera désormais "adorateur" (13,50; 16,14; 17,4,17; 18,7)". Or en arabe, "serviteur", "adorateur" pourrait se traduire par "Ibad" qui est le nom donné aux chrétiens de Hira et des tribus nomades des environs : les Tamîm, les Lakhm, les Azd, les Kalb, les Tayy, etc.

Et maintenant, si on continue l'itinéraire de Paul : "A Iconium, il se passa la même chose : 'Paul et Barnabas se rendirent à la synagogue des Juifs, et ils parlèrent de telle sorte que les Juifs et les Grecs, en grand nombre devinrent croyants. Les Juifs qui ne s'étaient pas laissés convaincre suscitèrent dans l'esprit des païens la malveillance à l'égard des frères'" (Ac 14,1-2). Et tout au long des *Actes*, la même scène se reproduit.

Par contre, lors de son dernier pèlerinage à Jérusalem, Paul "raconta dans le détail tout ce que, par son service, Dieu avait accompli chez les païens. Ses auditeurs rendirent gloire à Dieu et dirent à Paul : 'Tu peux voir, frère, combien de milliers de fidèles il y a parmi les Juifs et tous sont d'ardents partisans de la Loi'" (Ac 21,19-20). Et plus tard, les Pères de l'Eglise confirment l'existence de multitudes judéo-chrétiennes. "J'ai lu toutefois que, dit Eusèbe, il y avait eu là (à Jérusalem) quinze successions d'évêques. On dit qu'ils étaient tous hébreux de vieille roche et qu'ils avaient reçu d'une âme sincère la connaissance du Christ... D'ailleurs l'église de Jérusalem était alors composée uniquement d'Hébreux fidèles" (117).

Nous avons vu que les églises judéo-chrétiennes ont survécu dans tout le Moyen-Orient, même après la conquête musulmane. Aussi peut-on se demander si certains versets du Coran ne reflètent pas une ancienne tradition judéo-chrétienne concernant la division des fils d'Israël en croyants et non-croyants (Coran 61,14).

D'autre part, selon le Coran, les enfants d'Israël accusent Jésus en disant : "C'est de la magie manifeste" (Coran 61,6).

Cette accusation se retrouve dans les Evangiles : "Quelques-uns d'entre eux dirent : C'est par Beelzaboul, le chef des démons, qu'il chasse les démons" (Lc 11,15). Et les textes rabbiniques s'en font aussi l'écho : "On se fonde sur Lévi. 24,14 pour l'exécution hors du camp. (Sur le vin mêlé d'encens que les femmes de Jérusalem faisaient boire aux condamnés). Dans les éditions non expurgées, on lit : en contradiction avec cette prescription : "Yésu fut pendu la veille de Pâque. Quarante jours auparavant, le héraut avait crié : il s'en va à la lapidation parce qu'il a pratiqué la sorcellerie et qu'il a égaré Israël, le conduisant à l'apostasie : si quelqu'un a à parler en sa faveur, qu'il vienne et le dise. Mais comme on ne présenta rien en sa faveur, il fut pendu la veille de Pâque" (118). Origène se fait l'écho des mêmes accusations de sorcellerie portées par les juifs contre Jésus (119). On pourrait ajouter que si Mohammed semble tellement convaincu que la prédication de Jésus s'adressait aux Fils d'Israël dont un parti a cru en lui, c'est qu'il a rencontré des Judéo-chrétiens.

VIII. MITHAQ

Un autre mot du Coran évoque bien des souvenirs : "Mîthaq" qui veut dire Pacte, Testament ou Alliance. Il est employé deux fois dans la sourate de "la Table servie" à propos des juifs puis des chrétiens qui, tous deux ont trahi ce pacte.

"Certes Allah a fait alliance avec les fils d'Israël... C'est pour avoir rompu cette alliance que Nous les avons maudits. Durs, Nous avons fait leurs coeurs. Ils détournent le Discours de ses sens et ils oublient une partie de ce qui leur a été envoyé comme Edification.

. . . De ceux qui disent : 'Nous sommes chrétiens (naçara) 'Nous avons reçu l'Alliance. Toutefois ils ont oublié une partie de ce par quoi ils ont été édifiés et Nous avons excité entre eux l'hostilité et la haine jusqu'au jour de la résurrection" (Coran 5,12...14).

Le mot "Alliance" est mentionné trois cents fois dans l'Ancien Testament et trente-trois fois dans le Nouveau. Le plus souvent ce mot est employé pour reprocher aux fils d'Israël de ne pas l'avoir respecté.

Dans une note de sa traduction du Coran, Hamidullah écrit à propos du verset 62 de la sourate de "la Vache" (Coran 2,62): "Le Coran se sert de plusieurs termes, les judaïsés (alladhina hâdu), comme ici, les Yahoûd, les enfants d'Israël (Banou-Isra'îl) et, une fois même, les "repentis" ce qui est le sens étymologique du verbe "hudna" (dont vient le mot Yahoud) - tous synonymes, sans nul sens péjoratif" (120). Il n'est peut-être pas si évident que tous soient synonymes. Peut-être que certains désignent les juifs et d'autres des judéo-chrétiens. Mais, d'autre part, jamais aucun de ces termes n'est employé dans le Coran en opposition l'un avec l'autre, alors que chacun d'eux désigne une communauté différente de celle des nazaréens nommée en concurrence avec elle.

Schlomo Pines, après avoir étudié divers points de convergence entre le judéo-christianisme et la doctrine du Coran concernant les chrétiens, en conclut que la christologie du Coran peut être dérivée tout entière, sauf la naissance surnaturelle de Jésus, des doctrines judéo-chrétiennes (121). Cette position me semble trop absolue vu les indices fragiles qui la soutiennent. Actuellement on ne peut que collecter ceux-ci et réserver les conclusions.

IX. MARIE

Un indice, qui me semble très important, concerne l'identité de Marie. Deux versets du Coran ont émoustillé la verve ironique de beaucoup de polémistes chrétiens, tandis qu'ils ont humilié et gêné les musulmans jusqu'à nos jours.

"Rappelle quand la femme d'Imrân dit : 'Seigneur, je te voue, comme t'étant dévoué, ce qui est dans mon ventre. Accepte-le de moi. En vérité tu es l'Audient, l'Omniscient'" (Coran 3,35).

"Elle (Marie) vint donc aux siens portant l'enfant. 'O Marie, dirent-ils, tu as accompli une chose monstrueuse. O soeur d'Aaron, ton père n'était pas un père indigne ni ta mère une prostituée'" (Coran 19,27-28).

On comprend tout de suite pourquoi les polémistes en ont fait des gorges chaudes : confondre le père de la Vierge Marie qui s'appelle Joachim - d'après les apocryphes - avec 'Imran, le père de Marie la soeur de Moïse (Ex 15,20 et Nb 12,1 et sv.) et assimiler la Vierge Marie avec Marie la soeur d'Aaron, c'en était trop. C'était faire un anachronisme de 1200 ans et, de ce fait, réduire à néant les prétentions de Mohammed à être un prophète de Dieu. Dans une note (122) Blachère écrit : "Cela a alimenté la polémique chrétienne contre l'Islam, peut-être même du vivant de Mohammed; voir dans Tabari l'objection qu'auraient faite les chrétiens de Najran en voyant confondues Marie, mère de Jésus et Marie, soeur d'Aaron". Jusqu'aujourd'hui, on peut mesurer la gêne des musulmans devant ces textes en lisant la traduction maquillée de ces mêmes versets par Hamidullah :

"Et cette amramite, quand elle dit : 'Oui, Seigneur, je t'ai voué en toute exclusivité ce qui est dans mon ventre...'" (Coran 3,35).

Avec cette note : "Et cette amramite, cette descendante d'Amram : Anne, femme de Joachim et mère de Marie".

"Fille d'Aaron, ô soeur, ton père n'était pas un homme de mal, ni ta mère une prostituée" (Coran 19,28).

Avec la note : "Fille d'Aaron, ô soeur" littéralement : Soeur Aaronite. Le mot soeur s'emploie en arabe pour "membre de la tribu" (123). Roger Arnaldez consacre tout un chapitre à cette affaire mais n'en donne pas l'explication (124).

En fait je crois que l'origine de cette méprise gênante nous vient de l'exégèse judéo-chrétienne qui a amalgamé les deux Marie. Le Déaut nous aide à mieux poser le problème : "En fréquentant les sources juives anciennes, nous avons été frappé de la place importante accordée à la soeur de Moïse dans l'histoire du peuple élu. D'un autre côté les exégètes modernes

ont insisté, à bon droit, sur le parallélisme établi entre Moïse et Jésus dans la plupart des écrits du Nouveau Testament. Nous nous sommes demandé si la présence de Marie auprès du Messie Rédempteur n'était préfigurée en quelque manière dans le rôle assumé par Myriam dans l'histoire de Moïse et de la génération de l'Exode" (125).

Dans les textes grecs, l'identité de l'orthographe du nom des deux Marie est frappante. Alors que le nom des autres Marie de l'Évangile s'écrit "Maria" en grec, seule la Vierge est appelée "Mariam", qui précisément est le nom donné par les LXX à la sœur de Moïse qui est d'ailleurs la seule à porter ce nom dans l'Ancien Testament.

Les deux Mariam, au début de leur vie publique chantent un cantique pour la libération de leur peuple (Ex 15,20-21 et Lc 1,46-55). Et même, dans un horologion palestinien le cantique (Ex 15) tout entier est attribué à Mariam (126). Bien sûr, Mariam est la sœur de Moïse et non sa mère, mais n'est-ce pas celle qui veilla sur l'enfant Moïse et le sauva de la mort ? (Ex 2,5-8).

Le Pseudo-Philon rapporte un rêve étrange de Mariam : "L'Esprit de Dieu vint en Marie et lui donna une vision dans son sommeil. Elle raconta à ses parents qu'elle vit cette nuit un homme vêtu de lin qui lui dit : Va et dis à tes parents : 'Voici, ce qui va naître de vous sera jeté à l'eau. Son visage sera un signe et un salut pour mon peuple'. Marie raconta ce songe, mais ses parents ne la crurent pas. Certains rabbins identifient l'homme vêtu de lin à l'ange Gabriel" (127).

Le Déaut rapporte que, selon le Codex Neofit, "Mariam reçut la couronne de la royauté et Yokebed reçut la couronne du souverain sacerdoce" et il ajoute "De Yokebed sont nés, en effet, le lévite Moïse et Aaron qui est à l'origine du sacerdoce. Quant à Mariam, elle est considérée comme l'ancêtre de David; on lui donne pour mari Caleb et de leur union est née la "maison de David" (128).

D'autre part, un texte très curieux de Paul parle des Isra-

élites traversant le désert sous la conduite de Moïse : "Tous mangèrent la même nourriture spirituelle et tous burent le même breuvage spirituel; car ils buaient à un rocher spirituel qui les suivait : ce rocher, c'était le Christ" (1Co 10,3-4). En fait le rocher qui suit Israël dans le désert est un puits auquel s'abreuve le peuple. Il se rattache à la légende du puits de Mariam qui suivait les Hébreux dans le désert (129).

Les textes rabbiniques nous apprennent comment disparut le puits miraculeux de Mariam : "R. Yosé b. R. Yuda : Israël eut trois bons administrateurs : Moïse, Aaron et Myriam et, par leur mérite, il reçut trois dons excellents : la source, la colonne de nuée et la manne : source et colonne cessèrent à la mort de Myriam et d'Aaron, mais revinrent par le mérite de Moïse, à la mort de Moïse tout cessa" (130).

D'autre part, les sites historiques où Marie, mère de Jésus, est vénérée comportent toujours un puits. A Nazareth, le puits de Marie est révérend. Et même dans l'église de la dormition à Jérusalem se trouve un puits.

L'accumulation de tous ces traits montre que dans l'esprit des judéo-chrétiens les deux Marie étaient étroitement unies. Et donc la confusion du Coran appelant Marie, mère de Jésus, la fille d'Imran et la sœur d'Aaron n'est pas surprenante chez un homme informé des choses chrétiennes par son entourage. Et c'est un des plus intéressants indices de l'influence de l'environnement et des spéculations judéo-chrétiennes sur Mohammed. Un lapsus révèle mieux que toute autre chose la marque du milieu sur l'inconscient.

X. LES ANGES

Quand on connaît toutes les spéculations extravagantes des sectes judéo-chrétiennes au sujet des anges, on peut se demander si le Coran n'en reflète pas, à son insu, l'une ou l'autre. Ainsi une relation pourrait être découverte.

Une douzaine de versets du Coran sont consacrés aux

relations de l'Esprit avec Jésus et Marie.

L'Esprit semble distinct des anges : "Les Anges et l'Esprit montent vers Lui au cours d'un jour dont la durée est de cinquante mille ans" (Coran 70,4). "Il fait descendre les Anges, avec l'Esprit (émanant) de Son Ordre, sur qui Il veut parmi Ses serviteurs (en disant) : 'Avertissez eu'il n'est nulle divinité sauf Moi. Soyez donc pieux envers Moi'" (Coran 16,2).

Cet Esprit est mystérieux; Il est une émanation de Dieu incompréhensible aux hommes : "(Les Infidèles) t'interrogent sur l'Esprit (rûh). Réponds : 'L'Esprit procède de l'ordre de ton Seigneur et il ne vous a été donné que peu de science'" (Coran 17,85).

Et pourtant l'Esprit de Dieu est l'Ange de l'annonciation : "Et, dans l'écriture mentionne Marie quand elle se retira de sa famille en un lieu oriental et qu'elle disposa d'une voile en deçà d'eux. Nous lui envoyâmes Notre Esprit et il s'offrit à elle (sous la forme) d'un mortel accompli" (Coran 19,16-17).

Et, toujours selon le Coran, Dieu insuffla en Marie Son Esprit pour lui donner un fils : "(Il a proposé aussi l'exemple de) Marie, fille de 'Imrân, qui se garda vierge, en laquelle nous insufflâmes de Notre Esprit (rûh), qui déclara véridiques les arrêts (kalima) et les Écritures de son Seigneur et (qui) fut parmi celles faisant oraison (gânit)" (Coran 66,12). "Et (fais mention de) celle restée vierge en sorte que Nous soufflâmes en elle de Notre Esprit (rûh) et que Nous fîmes d'elle et de son fils un signe pour le monde" (Coran 21,91).

D'autre part, il semble bien que Jésus lui-même soit cet Esprit : "O détenteurs de l'Écriture, ne soyez pas extravagants, en votre religion. Ne dites, sur Allah, que la vérité. Le Messie, Jésus fils de Marie, est seulement l'Apôtre d'Allah, Son Verbe jeté par Lui en Marie et un Esprit (émanant) de Lui. Croyez en Allah et en Ses

Apôtres et ne dites point : 'Trois'. Cessez. (Cela sera) un bien pour vous. Allah n'est qu'une divinité unique. A Lui ne plaise d'avoir un enfant. A Lui ce qui est dans les cieux et ce qui est sur la terre. Combien Allah suffit comme protecteur (wakîl)" (Coran 4,171).

Le regroupement de ces divers versets du Coran évoque l'écho à la fois trouble et fascinant des spéculations judéo-chrétiennes et gnostiques sur le Christ, les anges et les Personnes de la Trinité. Evidemment le tout est passé ici à travers la vision monothéiste simpliste de Mohammed ignorant les doctrines ésotériques dont il se fait l'écho sans en avoir conscience.

Le verset 171 de la sourate "Les Femmes" (Coran 4) est bien lié à une controverse sur la Trinité. Elle mentionne Dieu, le Verbe et l'Esprit. Nous en connaissons le commentaire musulman : le Verbe est la parole "Sois" prononcé par Dieu pour créer Jésus en Marie et l'Esprit est l'Ange Gabriel qui lui annonce cette bonne nouvelle. Mais la perspective de notre recherche ici est différente : à travers les paroles de Mahommed nous voudrions retrouver le milieu qui l'a inspiré et dont il rejette la doctrine.

Nous savons que selon une certaine théologie judéo-chrétienne la Trinité est composée de Dieu, de Michel et de Gabriel. Cette assimilation de Michel au Fils et de Gabriel à l'Esprit est évidemment moins choquante pour un Oriental qui comprend que Michel veut dire "semblable à Dieu" et Gabriel "force de Dieu". Et le mot ange lui-même (malak) a pour racine "posséder" et "régner". Michel est donc l'Ange du Seigneur qui donne la Loi à Moïse, gouverne le peuple de Dieu. Il est appelé Verbe de Dieu, Fils de Dieu, c'est le Messie de Dieu. Quant à Gabriel, il est l'Esprit-Saint qui a parlé par les Prophètes, il annonce le Messie à Marie et est le Paraclet, l'avocat de la communauté chrétienne.

Les variations des traditions judéo-chrétiennes nous réservent d'autres surprises. Dans son étude sur le

judéo-christianisme, le cardinal Daniélou note : "Une autre tradition judéo-chrétienne assimile l'ange Gabriel, dans la scène de l'Annonciation, non plus au Saint-Esprit, mais à la seconde Personne... Le Verbe n'est pas défini en terme d'Ange, mais se manifeste sous la forme d'un ange... Dans l'Épître aux Apôtres nous lisons (c'est le Christ qui parle) : 'Sous l'apparence de l'ange Gabriel, j'apparus moi-même à la Vierge Marie, je m'entretins avec elle; son coeur a consenti, elle a cru et elle a ri. Moi, le Verbe, je suis entré en elle et je suis devenu chair. Et je suis devenu moi-même ministre de moi-même; c'est sous l'apparence d'un ange que j'ai agi ainsi'" (25 PO IX,198) (131).

Et maintenant si on reprend le Coran, on y retrouve la différence entre les anges et l'Esprit (Coran 70,4; 16,2), ce dernier est une énigme (Coran 17,85); il se manifeste à Marie sous forme d'un homme (Coran 19,16-17) et entre en elle (Coran 66,12;21,91) et le Messie est dit Verbe de Dieu jeté en Marie et Esprit de Dieu (Coran 4,171).

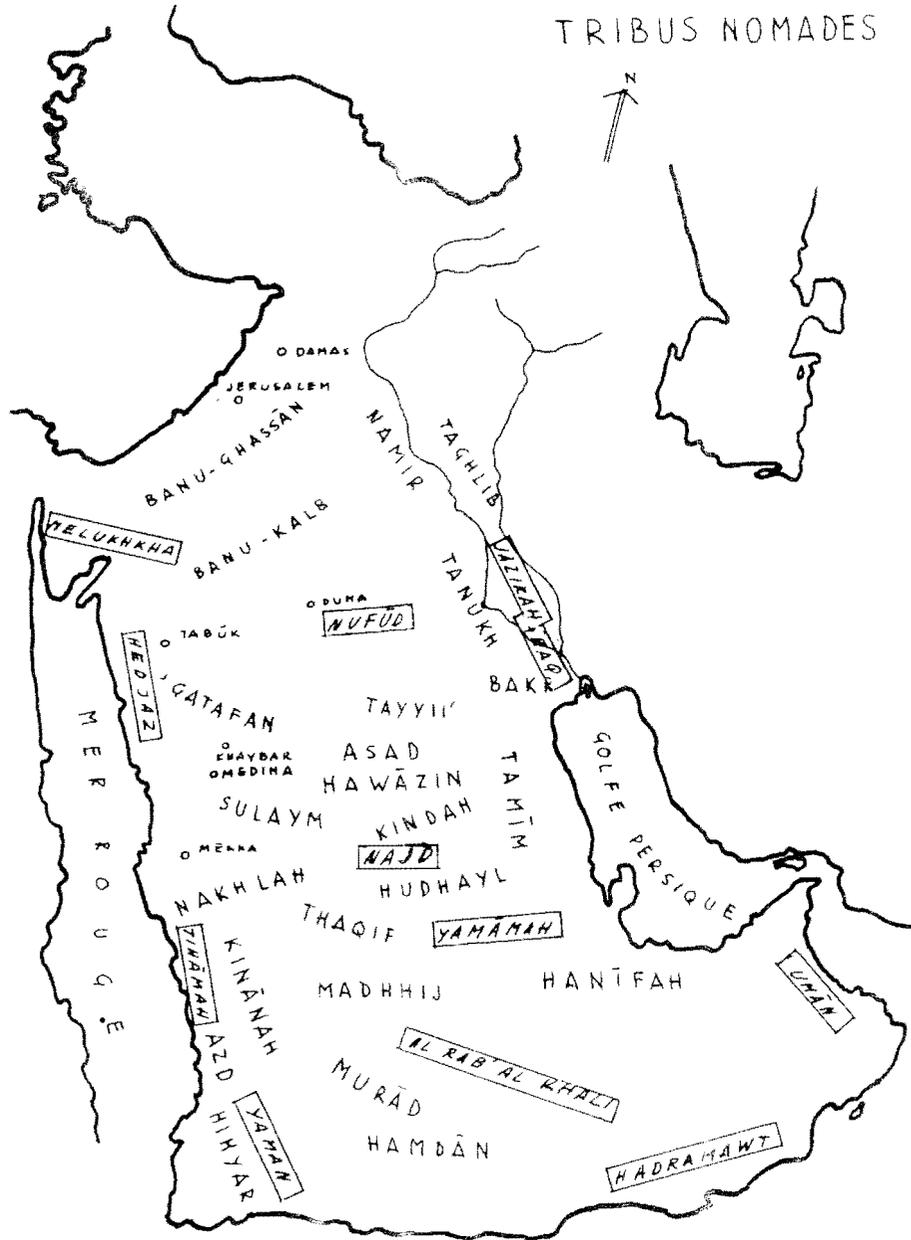
XI. CONCLUSION

On est bien tenté de conclure à une influence judéo-chrétienne d'autant plus évidente qu'elle est à la fois combattue et assimilée inconsciemment. Mais encore faut-il être prudent car le Coran n'est pas un corps de doctrines élaboré, mais un livre de combat, comme le disait très justement Sayyid Qutb, le leader spirituel des Frères musulmans, qui l'a médité, assimilé et vécu durant toute sa vie. Et donc les rapprochements que nous pouvons faire au sujet des mêmes mots ou des mêmes concepts répétés dans différents versets du Coran ne prouvent pas nécessairement leur coordination. Ces rapprochements peuvent être dus aux hasards de la vie et aux divers milieux fréquentés par Mohammed durant les vingt-deux années de sa prédication.

Sans pouvoir établir quelque chose de précis, il semble pourtant que l'influence des sectes judéo-chrétiennes sur le

Coran soit probable. En fin de compte leurs doctrines ont pu servir partiellement de modèle ou de repoussoir au portrait que dans le Coran Mohammed dresse des chrétiens de son temps. Ainsi nous pouvons nous faire une idée approximative de ce qu'ils étaient.

*
* *



CHAPITRE V

LE DEVENIR DES CHRÉTIENS ARABES

LE PROBLÈME

Les difficultés que nous avons rencontrées dans notre enquête sur les chrétiens arabes au temps de Mohammed, viennent en grande partie, de leur disparition, depuis des siècles.

Certes, il reste des Arabes chrétiens au Moyen-Orient. Mais la plupart, bien que parlant arabe et de culture arabe, sont d'origine arménienne, syrienne, chaldéenne ou copte. Ce ne sont pas des bédouins et leur langue liturgique est restée jusqu'à nos jours témoin de leurs dialectes anciens.

Pourtant des chrétientés purement arabes ont bien existé. Comment ont-elles disparu ? Il semble qu'il y ait deux causes à cette disparition tragique : l'une est d'origine interne : la faiblesse même des structures chrétiennes arabes ; l'autre est un facteur externe à savoir les invasions musulmanes et l'islamisation quasi ininterrompue durant treize siècles.

§ I. LES STRUCTURES RELIGIEUSES NOMADES

La disparition des églises arabes était peut-être inscrite dans leur mode même de vie et, pourrait-on dire, dans leur mode d'être.

I. LES NOMADES ET LA RELIGION

Nous avons vu que ces églises étaient composées de bédouins. Le bédouin n'a aucun besoin de religion constituée. Cela ne veut pas dire qu'il soit sans religion, mais il ne s'attache pas à une religion structurée. L'Arabe nomade n'a

qu'une conscience tribale et le sens de sa vie dérive de l'âme de sa communauté. Le proscrit est un homme mort. Tout ce qui existe hors de la tribu n'a pas de valeur en soi au point qu'il peut être détruit ou pillé en faveur de la tribu. L'égoïsme tribal y est naturellement vécu.

Mohammed lui-même a connu des déceptions douloureuses avec les nomades. Aussi le Coran n'est-il pas tendre à leur égard :

"Les Bédouins sont les plus marqués par l'impiété et l'hypocrisie et les plus à même de ne pas savoir les lois (hudûd) (contenues dans) ce qu'Allah a fait descendre sur Son Apôtre. Allah est omniscient et sage" (Coran 9,97).

Selon Lammens, la seule religion pratiquée intégralement par les Arabes nomades est le "Thâr", l'obligation de la vengeance, la vendetta (132). Cela se conçoit fort bien dans un pays d'errance ouvert à l'infini, où le seul abri est sa propre généalogie. Car chacun sait que le crime sera obligatoirement vengé par sa tribu, et donc le seul fait de lui appartenir protège le bédouin de ses ennemis.

Bien sûr, les nomades sont superstitieux et couverts d'amulettes. Les dangers constants qu'ils côtoient dans leur vie aventureuse les fait se confier à toutes les puissances bénéfiques... et à Dieu. Mais Celui-ci, comme les puissances intermédiaires n'est utilisé qu'à leur profit. Ils n'ont pas, face à Dieu, une attitude d'adoration, de louange, d'amour ou de service, mais un rapport de profit (133).

II. LES NOMADES CHRÉTIENS

Le risque constant et la fragilité de leur vie, ont poussé les Arabes nomades chrétiens vers toute une série de pèlerinages et de festivals qui leur apportaient la "baraka". Ainsi s'explique le succès extraordinaire, de son vivant et après sa mort, de saint Siméon le Stylite et des pèlerinages annuels aux tombeaux des saints, des prophètes et des héros qui donnaient lieu à de

grandes festivités. Il est évident que les nomades, qui sont des errants, sont, par définition même, prédisposés aux pèlerinages. Ceux-ci sont favorisés par l'Eglise qui y voit l'occasion de rassembler en un lieu les bédouins et de pouvoir ainsi les instruire. Mais il est difficile de faire la part de christianisme et de paganisme dans ces manifestations. Actuellement encore de grands rassemblements musulmano-chrétiens se font autour de l'église de saint Georges - Khodr pour les musulmans - au cœur de la vieille ville de Damas. Cette église, sur le seuil de laquelle on égorge des moutons, autour de laquelle on tourne en dansant au son du tambourin et de la flûte, contient un ancien bétyle.

Il en vade même du culte des icônes, des reliques, des sources ou des lieux réputés miraculeux. Les bédouins cherchent des forces intermédiaires qui les protègent et leur donnent la chance dans la vie. Mais ils se soucient peu d'avoir une relation vivante avec Dieu. Ainsi tout reste ambigu et le paganisme survit sous un vernis chrétien et plus tard musulman. Sans doute peut-on porter le même diagnostic sur toute nation en voie d'évangélisation. Mais ici le temps a joué contre le christianisme et l'Islam a tout balayé avant la transformation de l'Arabe en chrétien.

Les Bédouins arabes ne connaissent que le lien personnel et, si celui-ci est rompu, ils reprennent leur liberté et ne se sentent plus ni engagés ni responsables. Les tribus arabes chrétiennes n'étaient pas attachées à une doctrine, mais suivaient une personnalité chrétienne qui leur avait rendu service et pouvait continuer à leur être profitable. Ainsi les Ghassanides sont fidèles à Jacques Baradaï qui avait guéri la tribu d'une épidémie de méningite. On ne peut pas dire qu'ils aient été monophysites, mais ils étaient des jacobites ardents.

Ces mêmes Ghassanides, pour autant qu'ils émergeaient au trésor de l'empereur de Byzance, étaient prêts à défendre l'Empire au prix de leur vie. Mais lorsque la manne s'arrêtait, peu leur importait la survie de la Chrétienté.

III. LES NOMADES MUSULMANS

Mohammed a éprouvé les mêmes difficultés avec les bédouins qu'il avait convertis à l'Islam :

"Les Bédouins ont dit : 'Nous croyons ('àmannâ)'. Dis (-leur) : 'Vous ne croyez pas, mais dites : 'Nous nous sommes convertis à l'Islam ('aslamnâ)'. La foi ('îmân) n'est pas encore entrée en vos coeurs. Si vous obéissez à Allah et à Son Apôtre. (Allah) ne vous rognera rien de vos (bonnes) actions. Allah est absolu et miséricordieux'" (Coran 49,14). "Parmi les Bédouins, il en est qui considèrent comme charge ce qu'ils ont fait dépense (en aumône ou à la guerre) et (qui) attendent pour vous les revers. Sur eux le revers de l'infortune. Allah est audient et omniscient" (Coran 9,98).

En fait rien n'existe pour le Bédouin que sa propre vie et il ne se sent responsable de rien, si ce n'est de lui-même... et encore, car il se sent soumis à un destin inéluctable. Le Coran fait dire aux nomades : *"Ils ont dit : 'Il n'existe que cette vie immédiate. Nous mourons et nous vivons et seule la Fatalité nous fait périr'" (Coran 45,24 et 44,35).*

L'exemple le plus caractéristique du comportement des Bédouins est leur défection en masse à la mort de Mohammed. Tabari, dans sa *Chronique*, le dit ouvertement : *"Lorsque le bruit de la mort du Prophète se répandit parmi les Bédouins, ils persévérèrent dans leur défection... toutes les tribus arabes envoyèrent des députés vers Abu Bakr pour lui demander de les dispenser de la dîme. Abu Bakr refusa... L'insurrection des Bédouins était générale; l'islamisme n'existait plus qu'à Médine..." (134).*

Actuellement, les bédouins sont musulmans, bien sûr, mais ils vivent leur Islam de la manière la plus décontractée. En Jordanie, aucun d'eux n'est tenté de rejoindre les Frères Musulmans fanatiques qui sont puissamment établis dans les villes, et au Liban, les tribus semi-nomades de la montagne sont

vivement opposées au Hezbollah khomeyniste. Personnellement, j'ai bien connu plusieurs grands nomades de passage au Liban. Rares sont ceux que j'ai vus faire leur prière.

IV. L'ÉVANGÉLISATION DES NOMADES

En plus de ce manque d'intérêt pour une religion structurée, il semble bien que la foi des bédouins n'ait pas été basée sur une instruction chrétienne solide et cela pour deux motifs : celui de l'errance qui est leur vie même et celui de la langue arabe.

Nous avons vu la conversion des tribus arabes par le moine Moïse sous l'impulsion de la reine Mawiyya, de celle d'une tribu nomade dont le chef était Zocomos, de cette autre dont le chef Aspebet devint l'évêque sous le nom de Pierre et aussi des milliers de Saracènes que convertit Nommos, l'évêque d'Héliopolis (Baalbeck). D'autre part, nous avons fait une liste d'une douzaine de tribus plus ou moins christianisées. Mais que connaissent les bédouins du Christ et de l'Évangile ? Quelle foi avaient-ils et quelle vie chrétienne menaient-ils ? Enfin quelle pratique religieuse pouvaient-ils avoir ?

Durant les deux ou trois mois d'hiver, ils se regroupaient - pas tous, ni toujours - autour des parembles où des moines pouvaient leur prêcher la Parole de Dieu et leur administrer les sacrements. Mais durant neuf ou dix mois de l'année, ils étaient abandonnés à eux-mêmes et vivaient la vie païenne que tous les nomades du monde ont toujours vécue. Quels étaient les prêtres ou les moines assez fous de Dieu pour courir après eux dans les déserts et les visiter sous la tente ? Même actuellement, en Orient, les villages éloignés des villes sont abandonnés par les prêtres et les moines. Il faut être un ascète et un saint pour se trouver heureux dans un de ces villages perdus, loin de sa famille, de ses amis, de son milieu intellectuel, de tout confort. Les prêtres mariés recrutés sur place sont, en général, d'une grande sainteté, mais, malheureusement, trop peu ouverts pour

faire progresser leur village vers une vie chrétienne apostolique et missionnaire.

Non seulement, il manquait aux bédouins une connaissance approfondie de l'Évangile, mais aussi une vie sacramentelle capable de soutenir leur vie chrétienne. Pour certaines Eglises encratites, le baptême n'était plus l'initiation à la vie chrétienne, mais était devenu son aboutissement. Au point qu'on restait prosélyte toute sa vie et qu'on ne se faisait baptiser que sur son lit de mort ou, du moins, lorsqu'on avait renoncé aux joies du mariage. Le baptême était assimilé à la virginité ou à l'abstinence de relations sexuelles. Dans la province romaine d'Arabie, le baptisé était appelé "Initié" et "membre de la résurrection" (q'yâmâ) (135). Et donc, même aux rares moments où ils avaient un contact avec les prêtres, la plupart des chrétiens arabes étaient exclus de l'Eucharistie. On voit là clairement l'influence des sectes encratiques marcionites, manichéennes, gnostiques et autres qui divisent les croyants en "audiants" et "élus". Ces derniers seuls sont "les fils et les filles de la Résurrection". Actuellement encore, au cours des liturgies orientales, après les lectures, le diacre ordonne d'une voix puissante : "Les catéchumènes dehors, tous les catéchumènes dehors; les portes, les portes".

V. LA LANGUE ARABE DES NOMADES

Un autre obstacle à la foi vivante chez les nomades était la langue arabe. Bien qu'elle soit proche du syriaque, de l'araméen ou de l'hébreu, l'arabe a sa vie propre. D'une part, la plupart des bédouins étaient illettrés - et le sont encore aujourd'hui - et d'autre part, il n'existait aucun livre chrétien arabe à cette époque, et les poètes chrétiens n'ont laissé aucune prière chrétienne. On peut se demander alors si les prières et toute la liturgie n'auraient été célébrées qu'en araméen ou en syriaque pour les Arabes chrétiens. Ce n'est pas impossible. Car, plus d'une fois dans l'Eglise, la langue du

missionnaire et sa liturgie ont eu force de loi et ont été imposées comme les seules valables pour louer le Seigneur. Les Byzantins voulaient imposer de force la langue grecque et la liturgie melkite dans tout le Moyen-Orient. Ils n'ont réussi qu'à le faire dans les villes. Aujourd'hui encore les parties les plus solennelles de la liturgie byzantine sont en grec dans les pays arabes. Si les campagnes ont gardé la langue du peuple, le syriaque, l'araméen ou le copte, dans leur liturgie, ce fut au prix d'Eglises séparées nestoriennes ou monophysites. Pendant longtemps, le latin a été imposé comme langue liturgique, à peu près dans le monde entier, ainsi que la théologie scholastique occidentale. Actuellement encore, en Jordanie et en Palestine, tous les évêques grecs orthodoxes sont des Hellènes de Grèce alors que les prêtres sont arabes mais doivent obligatoirement être mariés, ce qui leur interdit de briguer l'épiscopat.

Il faut aussi se rappeler que seule la prière en arabe est valable dans la religion musulmane. Si la prière et la liturgie ne se font pas dans la langue du peuple l'handicap est lourd. Si les tribus arabes devaient s'adresser à Dieu dans une autre langue que la leur, la tentation de l'Islam arabe a dû être grande. Peut-être, à cette époque, l'obstacle à traduire la prière et la liturgie en arabe venait en partie de cette langue même. Il ne s'est pas trouvé des saints Cyrille et Méthode comme pour les Slaves, ni un saint Grégoire l'Illuminateur comme pour les Arméniens pour enseigner aux Arabes l'écriture, la lecture, la prière, la liturgie et tout le christianisme. C'est Mohammed et l'Islam qui l'ont fait, contre le christianisme. Ainsi on comprend mieux que les tribus chrétiennes arabes se soient tournées volontiers vers l'Islam arabe.

Si les caractères arabes existaient depuis longtemps, l'arabe n'était pas une langue littéraire. Des poèmes étaient écrits, comme chez les Slaves ou les Arméniens avant les saints Cyrille, Méthode ou Grégoire, mais la langue n'était pas fixée. Le Coran a été le premier livre arabe. C'était une révolution aussi bien religieuse que politique et sociale que

littéraire. Pendant longtemps, il a été écrit sans points diacritiques ni voyelles. Celles-ci sont venues encore beaucoup plus tard. Au début de l'Islam, pour lire le Coran, il fallait le connaître par coeur, les lettres ou plutôt leur support n'étant qu'un rappel. On dit qu'il peut y avoir sept lectures du Coran. Blachère, en plusieurs endroits, donne deux traductions d'un ou plusieurs versets du Coran dont le sens peut être contradictoire tout en respectant l'écriture arabe primitive (136).

Mais peut-être faudrait-il nuancer ce jugement au sujet de l'écriture arabe car certains chrétiens arabes des environs de Kufa connaissaient déjà l'écriture dite "kufique" qu'ils ont apprise plus tard aux musulmans. On a retrouvé des inscriptions pré-islamiques en belle écriture kufique.

VI. LE FOND PAÏEN DES NOMADES

De toutes façons, il est extrêmement difficile d'enseigner des prières et une doctrine basée sur une vision du monde nouvelle à des analphabètes. Leur mémoire est souvent étonnante, mais leur intelligence est "orientée" vers le passé, en ce sens que les idées et les concepts nouveaux ne sont assimilés que dans des cadres anciens et en ressortent déformés. Ainsi s'explique, en partie, que les récits bibliques et évangéliques entendus par Mohammed ressortent "paganisés" dans le Coran, tout en restant monothéistes, ce qui n'est pas une contradiction.

Là aussi se trouve une des causes de l'échec du christianisme chez les tribus bédouines. Plusieurs indices le montrent. D'abord l'abondance des hérésies dans ce milieu et ensuite le succès des apocryphes bien supérieur à celui des Évangiles canoniques. On retrouve plus l'écho des premiers que des seconds dans le Coran. Il faut s'interroger sur le pourquoi de ce choix, sans doute inconscient. Il y a dans cette option des causes multiples, mais la vision païenne qui anime ces écrits

apocryphes n'est pas étrangère à leur accueil. En effet, tout y est magique et l'auditeur ne se sent pas responsable des événements qui y sont relatés, ni même directement concerné par eux. Il ne doit donc pas changer sa vie.

Toute hérésie, comme le dit très bien le professeur Gesché (137) est un complexe de désir et de peur. Désir de s'assimiler la divinité, de la réduire à sa merci et peur païenne d'un dieu tout autre et incompréhensible. Les hérésies nestoriennes et monophysites répondent parfaitement à ces critères.

Nous savons que les Ghassanides et les tribus nomades de la province romaine d'Arabie ont adopté un christianisme monophysite, alors que les tribus bédouines dépendantes de Hira et celles de la côte orientale de l'Arabie étaient influencées par un christianisme nestorien. Ce dernier nie que le Fils de Dieu soit né de Marie. Elle n'a enfanté qu'un homme qui s'est uni au Verbe de Dieu. Donc le Christ possède deux natures : le Fils éternel de Dieu a habité le fils de David. Que craint Nestorius ? Un changement en Dieu, la faiblesse de Dieu, la souffrance de Dieu. Si Jésus a souffert et est mort sur la croix, le Verbe de Dieu est resté impassible.

Les monophysites, au contraire, craignent la division dans le Christ et donc refusent deux personnes en Jésus. Ce qui aboutit à la transformation, en l'absorption de la nature humaine de Jésus par le Verbe de Dieu. Et donc les jeux de la peur et du désir aboutissent aussi bien chez les nestoriens que chez les monophysites à une surdétermination de Dieu et à une exténuation si pas à une annulation de l'homme qui ne se sent pas concerné par l'Incarnation ni responsable de sa vie chrétienne.

Ainsi, chez les monophysites, l'humanité de Jésus absorbée par le Verbe, n'est plus la nôtre. Et chez les nestoriens, Dieu est bien trop glorieux pour supporter notre humanité qui ne peut être que porteuse de Dieu, théophore, mais n'a aucun rôle dans le salut. Dans les deux cas, la surdétermination de Dieu le rend incapable de s'incarner, le bloque dans sa toute-puissance

et lui interdit la kénose. Et dans les deux cas c'est finalement la peur, la vieille peur païenne qui joue : peur de rencontrer Dieu. On lui préfère un Seigneur lointain, incompréhensible, potentat, mais pas un Père. Et d'autre part, il y a le désir de l'homme de n'être lié à Dieu par rien et de n'avoir pas à se transcender. L'homme préfère abdiquer sa dignité de fils de Dieu et se préfère esclave de Dieu. Ainsi, n'étant plus responsable de lui-même, il peut se laisser aller à tous ses instincts et se pardonner ses actes les plus vils.

Dans les liturgies des rites orientaux, Dieu est plus souvent invoqué comme Seigneur que comme Père et la prière exprime rarement la relation Père-fils, mais plus fréquemment elle se voit en termes Seigneur-esclave (Rabb-'abd). On pourrait dire la même chose des autres hérésies orientales qui ont plus ou moins influencé le christianisme arabe. Et les événements christologiques racontés par les apocryphes accentuent l'abîme entre Dieu et l'homme et le plongent dans la magie irresponsable.

Toute cette vision pagano-chrétienne se rattache finalement à celle de l'Islam. Le passage des tribus chrétiennes à la foi musulmane a dû en être grandement facilitée.

§ II. LES GUERRES DE CONQUÊTE

Une autre cause de la disparition des chrétientés arabes a été la contrainte et la force brutale.

I. LA "RÉVOLTE" DES TRIBUS

Quand on se rappelle qu'une grande partie des tribus errant au sud de Hîra étaient chrétiennes ou en voie de christianisation, on se rend mieux compte des dégâts énormes qu'ont faits les guerres menées par Abu Bakr contre les tribus bédouïnes après la mort de Mohammed. Tabari nous en donne un relevé assez exact, encore faut-il savoir l'interpréter et en

souligner les implications religieuses. En fait il ne s'agit pas d'apostasie des tribus chrétiennes qui, à cette époque, n'avaient jamais été musulmanes.

Si, à certaines périodes, les musulmans ont toléré les chrétiens dans les pays conquis comme hôtes de seconde zone, "dhimnis", jamais ils n'ont accepté de reconnaître cette qualité aux Arabes bédouïns chrétiens. Ils les ont toujours considérés comme des païens qui ne pouvaient choisir qu'entre l'adhésion à l'Islam ou la mort. En effet, tous les traités de capitulation obtenus par les chrétiens dans lesquels ils s'engageaient à payer annuellement telle somme aux musulmans qui, en contrepartie leur permettaient de rester chrétiens et leur garantissaient le respect de leurs églises et la liberté d'y célébrer le culte, n'ont jamais été accordés qu'aux habitants de certaines villes ou villages.

L'ordre qu'avait donné Abu Bakr aux divers chefs de corps d'armée, en vue de réprimer la "révolte" des Bédouïns, était simple : "Il leur ordonna d'attaquer les insurgés, de les ramener à l'Islamisme, et, s'ils refusaient, de les massacrer ou de les réduire en esclavage" (138). Après avoir battu la coalition de Tolâïha, qui se disait prophète, "Khalid... faisait rechercher de tous les côtés les bédouïns révoltés qui ne venaient pas volontairement. Il se les faisait amener, et les faisait mettre à mort, soit par le glaive, soit à coups de flèches, soit par lapidation ou de toute autre manière" (139).

Cette révolte des bédouïns permit à plusieurs femmes de déployer des qualités humaines et militaires que l'Islam étouffera à jamais. Parmi elles Selma, dédaignée par Khalid - "que peut faire une femme" - qui lui livra le combat le plus acharné de sa vie et faillit bien l'emporter.

II. SAdjâH LA PROPHÉTESSE

Pour lever un coin du voile sur la vie des chrétiens arabes à la veille des grandes invasions musulmanes, il est intéressant

d'écouter Tabari nous parler de Sadjâh, fille de Hârith. "Ce fut alors que parut une femme venant de Mossoul des Béni-Thaghlib, qui étaient chrétiens, comme en général les habitants de Mossoul, de la Mésopotamie, de l'Iraq et de la Syrie. Le nom de cette femme était Sadjâh, fille de Hârith, fils de Sowaïd. Elle professait le christianisme, elle maniait bien la parole et s'exprimait en beau langage arabe, en prose rimée. Elle disait qu'elle était prophétesse et qu'elle recevait de Dieu des révélations. Les hommes furent séduits par son beau langage, et un grand nombre des Béni-Thaghlib crurent en elle. Puis elle continua à rester dans son pays. Elle avait entendu parler de Mohammed. Lorsqu'elle apprit qu'il était mort, que les Arabes avaient abandonné sa religion et que la guerre avait éclaté entre eux; qu'elle sut aussi que Mosaïlama s'était érigé en prophète dans le Yémana, et qu'il avait des partisans, elle quitta la Mésopotamie et vint en Arabie, accompagnée de quatre cents cavaliers, guerriers de Mossoul, de la Mésopotamie et des Arabes, d'entre ceux qui avaient cru à sa mission prophétique... Cette religion était formée en partie de l'islamisme, en partie du christianisme. Sadjâh prétendait que Jésus était l'Esprit de Dieu et son serviteur; elle ne disait pas qu'il était fils de Dieu; elle recommandait les cinq prières; elle établit l'impureté légale des femmes, et permit le vin et la viande de porc, comme dans la religion chrétienne... (Sadjâh accueillit les députés de Mosaïlama en déclarant) : "Lorsque j'ai vu leurs beaux visages, leur teint brillant et leurs jolies extrémités, je leur ai dit : n'approchez pas des femmes et ne buvez pas de vin. Mais vous êtes des hommes pieux, jeûnant un jour et passant l'autre dans le labeur. Gloire à Dieu. Lorsque viendra la vie future, quelle sera votre vie. Comme vous monterez au royaume du Ciel. Quand même il ne s'agirait que d'un grain de sénevé, il y aurait cependant un témoin qui connaît ce qu'il y a dans les poitrines. Mais les poitrines de la plupart des hommes ne renferment que des plaies".

En effet, Mosaïlama avait interdit l'usage du vin, et c'est

pour cette raison que Sadjâh disait : "Ne buvez pas de vin". Et en disant : "n'approchez pas des femmes", elle avait en vue la loi établie par Mosaïlama qui permettait d'avoir commerce avec une femme seulement jusqu'à ce qu'on en ait eu un fils, et qui l'interdisait ensuite.

Mosaïlama prétendait que les rapports sexuels sont nécessaires afin que l'homme ait une descendance; tout homme qui a vu naître un rejeton sorti de ses reins doit s'abstenir en ce monde d'avoir des rapports avec une femme, et il faut qu'il ne touche plus jamais une femme... (Au cours de son séjour auprès de Mosaïlama, Sadjâh se maria avec lui. Et au moment de partir, elle revint vers Mosaïlama et lui dit :) "Ce n'est pas pour moi que je viens; mais mes partisans réclament un cadeau de noces. Mosaïlama demanda : Combien de prières leur as-tu prescrit d'accomplir chaque jour ? - Cinq, répondit Sadjâh, de même que Mohammed. - Mosaïlama dit : Voici le cadeau de noces que je te donne : Je leur accorde l'exemption de deux prières, celle de l'aurore et celle du coucher, dont l'obligation est la plus onéreuse.

Sadjâh rentra dans son camp et fit cette communication à ses partisans. On raconte que, encore aujourd'hui, dans le désert, une partie des Béni-Tamim, des Arabes purs, et beaucoup d'autres tribus, n'accomplissent ni la prière de l'aurore ni celle du coucher... Sadjâh ramena son armée à Mossoul et dans le Djézira et y demeura parmi les Béni-Thaghlib" (140).

III. MOSAÏLAMA LE PROPHÈTE

Quant à Mosaïlama - qui est le diminutif de Maslama, son vrai nom - les musulmans lui ont donné ce surnom par dérision - il fut tué par Khalid, comme beaucoup d'autres, après une résistance héroïque.

Il semble bien que Sadjâh et Maslama aient été des chrétiens authentiques influencés par des sectes illuminées telles

qu'il en existait tellement à cette époque. Tout comme Mohammed s'était assimilé les prophètes de l'Ancien Testament et Jésus lui-même, il semble que Tabari ait assimilé Sadjâh, Maslama et d'autres à Mohammed tout en les traitant de faux prophètes. Mais peut-être que ce titre de prophète doit plutôt être rattaché aux prophètes qu'on trouve dans les Actes des Apôtres et dont la tradition se serait perpétuée (Ac 11,27; 21,10-11).

Les musulmans se sont moqués des "révélations" que Maslama disait avoir reçues et les ont déformées et ridiculisées. Pourtant certaines de celles rapportées par Tabari ont leur équivalent dans le Coran avec en plus un certain goût chrétien. Dans leur forme, elles sont parallèles à celles de Mohammed. Peut-être les deux "prophètes" ont-ils puisé à la même source ? "Par celles qui répandent la semence et qui recueillent la récolte, et qui remuent les grains, et qui les moulent en farine, et qui en font du pain... Recevez l'hôte, donnez l'hospitalité au pauvre et hébergez le mendiant". "Heureux qui est purifié, et qui répète le nom du Seigneur et qui prie. Mais vous préférez la vie de ce monde; cependant le monde futur vaut mieux et est plus durable". "Heureux celui qui murmure sa prière, qui donne de son superflu le nécessaire, qui nourrit le pauvre de son sac à provision..." (141).

On raconte que Maslama répondit aux envoyés chargés de le convertir à l'Islam qu'il acceptait d'entrer dans la religion de Mohammed si celui-ci lui transmettait le commandement suprême. Maslama prêcha au nom d'er-Rahman, le Miséricordieux, qui est le nom que les juifs du Yémen donnaient au Dieu unique et que les chrétiens de ce pays donnaient au Père (142). Comme nous l'avons vu, Maslama imposait à ses fidèles une vie de prière et de jeûne, leur interdisait le vin et de "connaître" leur femme après en avoir eu un garçon. Il faisait pratiquer à ses fidèles une sorte de vie monastique très répandue à l'époque dans les cercles encratites et gnostiques et qu'on retrouve aussi chez les disciples de Tatien et de Marcion.

Il est tout de même symptomatique pour notre recherche en

milieu arabe chrétien que les trois grands chefs arabes qui se sont levés pour barrer la route à l'Islam naissant soient tous trois qualifiés de (faux) prophètes par les historiens musulmans: Tolaïha, Maslama et Sadjâh et que tous trois, plus ou moins christianisés, aient eu la possibilité de rassembler plusieurs tribus et un grand nombre de fidèles autour d'eux. Mais ces mouvements chrétiens n'avaient aucune chance face au formidable rouleau compresseur de l'Islam qui, de la même façon, a fait disparaître de multiples églises chrétiennes.

IV. L'ÉCRASEMENT DES TRIBUS CHRÉTIENNES

Abu Bakr avait donné cet ordre à Khaled et à ses émissaires : "Si dans une tribu, ils n'entendent pas l'appel à la prière, tu sauras que les gens de cette tribu sont des apostats et tu les feras mourir. Quant aux autres tribus, où l'on aura entendu l'appel à la prière, invite-les à se rendre auprès de toi. Si elles payent la dîme, accepte-la et épargne ces hommes; mais si on ne la paye pas, fais-les tous mourir et ne fais grâce à personne" (143).

Et quand on feuillette tout le livre de la *Chronique* de Tabari, ce ne sont que guerres, conquêtes et massacres. Les musulmans, bien sûr, applaudissent, puisque, à leur avis, tout est fait pour la bonne cause, pour rendre gloire à Dieu et selon son ordre. Ils appellent les conquêtes "fûtuhât", ouvertures à la vérité du Coran. Les historiens ne s'émeuvent pas : toute l'histoire, et jusqu'à nos jours, est faite de guerres et de massacres.

Mais les campagnes citées par Tabari contre les "rebelles" du Bahraïn, d'Oman et de Mahra, du Tihâma, du Yémen et du Hadramout ne sont pas faites, comme il le laisse entendre, contre les musulmans qui auraient apostasié lors de la mort de Mohammed. Dans ces régions il n'y avait quasi pas de musulmans à cette époque, toute la population était chrétienne ou en voie de christianisation. Donc ces conquêtes, ces

guerres, ces massacres ont annihilé toute une chrétienté à laquelle nous sommes attachés d'autant plus intimement que nous la connaissons mieux.

V. LES DÉBUTS DE LA CONQUÊTE

"Lorsque Khalid arriva devant Hîra, Iyâs, fils de Qabîca, vint devant lui. Khalid lui dit : O Iyâs, choisis l'un des trois partis : accepte notre religion, ou paye un tribut, ou prépare-toi à la guerre; car les hommes qui sont avec moi aiment la guerre et la mort comme tu aimes le plaisir et la vie. Iyâs répliqua : Nous ne voulons pas te résister et nous ne voulons pas abandonner notre ancienne religion; mais nous consentons à payer le tribut.

En conséquence les habitants d'Hîra réunirent une contribution de deux cent quatre-vingt-dix mille dihrem, qu'ils remirent à Khalid" (144). Cette somme me paraît fantastique. Mais d'une part les bédouïns n'acceptent que de l'or et d'autre part la monnaie courante du temps était l'aureus romain en or qui vaudrait actuellement trois à quatre mille francs belges (1987). Ce qui donne la somme fabuleuse de huit cent septante millions à un milliard cent soixante millions de francs belges. Peut-être bien que Tabari exagère un peu par vanité, mais il est certain que le tribut payé par les chrétiens était énorme et beaucoup ont penché vers l'Islam pour se libérer de cette oppression économique qui les épuisait.

Des tribus chrétiennes combattaient aux côtés des Perses pour s'opposer à l'invasion de leur pays par les musulmans. Après la victoire de ces derniers, Khalid jeta aux Arabes chrétiens : "Insensés. Vous êtes des voyageurs égarés dans le désert; deux guides s'offrent à vous, l'un étranger, l'autre de votre nation et c'est l'étranger que vous suivez". (145). Ce mot, authentique ou non, décrit bien l'esprit de la conquête musulmane, mélange de religion et de racisme, et révèle aussi un des facteurs déterminants de l'adhésion des tribus arabes

chrétiennes à l'Islam : le nationalisme l'a emporté sur la religion.

Tout comme en Irak, la guerre menée par les musulmans en Syrie n'a pas le moindre caractère de répression d'une apostasie. C'est une guerre de conquête, même si les musulmans eux-mêmes ne l'ont, au début, entrevue que comme une razzia de pillage. Comment a-t-elle pu connaître un tel succès en si peu de temps ?

VI. LES CAUSES DU SUCCÈS MUSULMAN

Durant des siècles les frontières sud et est de l'Empire byzantin étaient défendues contre les razzias des nomades par des tribus bédouïnes et principalement par la confédération des Ghassanides qui émargeaient au trésor de l'Empereur. Mais depuis des années le subside de trente mille "aureus" en or (nonante à cent vingt millions de francs belges actuels) dus par Byzance n'étaient plus payés. Il est certain que les guerres colossales menées par Héraclius contre les Perses avaient ruiné l'Empire. Mais l'avarice ou le mépris de l'Empereur vis-à-vis des bédouïns lui coûta très cher. Plusieurs tribus firent défection en plein combat et se rallièrent aux envahisseurs. La même politique à courte vue aliéna les Lakhmides et leurs alliés de la Perse et laissa Hîra et la frontière sud sans défense, comme nous l'avons vu.

Tabari explique les conquêtes musulmanes victorieuses par des ordres lumineux venant des califes inspirés résidant à Médine. Ce qui est un anachronisme. En fait, il semble que le génie militaire de Khaled venant d'Irak, traversant le désert pour aboutir à Tadmor (Palmyre) et tombant à revers sur les armées byzantines soit à l'origine de la déstabilisation de tout le système défensif romain qui aboutit à l'abandon de la Syrie.

Il ne faut pas négliger non plus le rôle que jouèrent les Juifs et les Samaritains dans la conquête musulmane. Pour se venger des persécutions byzantines, ils se mirent au service

des envahisseurs comme guides et comme espions. Césarée n'a été prise qu'après un siège plus ou moins continu de sept ans (en 640) grâce à la trahison d'un Juif (146).

Quant aux populations syriennes et araméennes, elles ne se sentaient pas concernées par la défense de l'Empire byzantin orgueilleux, méprisant, tatillon et persécuteur des minorités chrétiennes hétérodoxes. La littérature religieuse de ce temps présente l'invasion musulmane comme un châtement de Dieu pour les péchés des grands. Il faut lire à ce sujet la rencontre entre le Patriarche jacobite Jean et Amr ben el As le 9 mai 639 (147). Durant cet entretien, Amr ben el As demanda au Patriarche Jean de traduire l'Evangile en arabe sans y parler de la divinité du Christ ni de la croix. Jean refusa, même au prix du martyre. Amr, qui l'admirait, lui laissa la liberté de le traduire comme il l'entendait. Et cette demande prouve qu'à cette date l'Evangile n'était pas encore traduit en arabe et donc que les Arabes ne pouvaient en avoir qu'une connaissance partielle et rudimentaire.

Il semble évident que les populations arabes, araméennes, et syriaques, longtemps opprimées et méprisées par les Byzantins ne se rendirent pas compte de la portée de l'Islam. Ils croyaient avoir à faire à une de ces nombreuses razzias qui avaient si souvent ravagé le pays puis disparaissaient dans les déserts. Cette grave erreur de jugement leur coûta cher.

La bataille de Yarmûk fut décisive pour la Syrie. Elle opposait à Khaled les troupes impériales soutenues par les cavaleries bédouine et arménienne. Mais au cours de la bataille, le général Chassan de Djabala ben al Aïhum et son contingent bédouin passa aux musulmans, ses frères arabes, et le général arménien Djeredja (Georges) fit défection. Tabari rapporte qu'il y eut 120 000 morts chez "l'ennemi". Ce chiffre paraît exagéré. Mais il est certain que, sauf pour quelques grandes villes privilégiées comme Damas, Jérusalem et quelques autres, les attaques de Khaled et des autres généraux musulmans contre les petites villes, les places fortes et les bourgs se soldaient, selon

la *Chronique* de Tabari, par un horrible massacre : "il fit tuer tous les hommes, réduisit les femmes et les enfants en esclavage et prit un énorme butin". Phrase qui revient tout au long du livre comme un sinistre refrain.

Toute la campagne de Syrie aboutit à d'immenses massacres de populations. Une des conséquences, et non des moindres, fut une épouvantable épidémie de peste qui ravagea tout le pays durant le règne de 'Omar et décima ce qui restait de population. Parmi beaucoup d'anecdotes semblables, Tabari raconte : "Dans la même dix-huitième année de l'hégire, la Syrie fut ravagée par une peste. Chaque jour il mourait un grand nombre d'hommes. Il y avait dans la province un bourg nommé 'Amwâs (Emmaüs) dont les habitants prirent tous la fuite. On abandonna aussi d'autres villes et d'autres bourgs. Quant aux soldats musulmans, un certain nombre succomba, d'autres s'enfuirent" (148).

Ce fut 'Omar qui constitua réellement l'Etat musulman. Il expulsa hors de la péninsule arabique les juifs et les chrétiens. Une des conséquences funestes fut la malaria qui se répandit dans les oasis et principalement à Khaïbar; le système ingénieux d'irrigation qu'avaient creusé les juifs fut abandonné. D'autres ressources affluaient à profusion. 'Omar expulsa aussi les chrétiens de Nadjran vers l'Irak, prétextant qu'il n'était pas tenu par les promesses de Mohammed et d'Abu Bakr (149).

A propos de la conquête de l'Irak, Tabari rapporte une anecdote très caractéristique sur le nationalisme arabe sous-jacent à la conquête musulmane : "Lorsque 'Omar fut averti par Iyâh de la soumission des villes de la Mésopotamie et de la conquête du pays tout entier, excepté les Béni-Thaghlib (la tribu de Sadjâh) qui étaient entrés sur le territoire des Roum, il adressa au roi des Roum une lettre ainsi conçue : Des Arabes de la tribu Thaghlib se sont réfugiés sur ton territoire. Cependant les chrétiens qui se trouvent sur nos possessions ne sont nullement inquiétés. Ceux d'entre eux qui veulent se convertir à l'Islamisme sont reçus en qualité de

sujets, et ceux qui ne veulent pas n'y sont pas forcés ni inquiétés s'ils payent le tribut. Pourquoi as-tu fait venir ces Arabes dans ton pays ? Puis le Calife ajouta, en accompagnant ces paroles d'un serment : Si tu ne les renvoies pas, je ferai expulser tous les chrétiens qui se trouvent en pays musulman et je les enverrai dans le pays des Roum. Le roi des Roum fit sortir les Arabes de son territoire. (A la place du tribut, ils demandèrent de payer un double impôt, ce qui les humiliait moins). 'Omar leur accorda cette demande et conclut la paix avec eux, en stipulant, en outre, qu'ils ne feraient pas entrer leurs enfants dans la religion chrétienne, et que ceux-ci seraient élevés dans l'islamisme. Les Béni-Thaghlib acceptèrent cette condition" (150).

VII. LES SUITES DE LA CONQUÊTE

Evidemment, après le premier choc de l'invasion musulmane qui coûta la vie à des centaines de milliers de chrétiens et réduisit bon nombre d'autres en esclavage, il restait un peu partout des chrétientés isolées et craintives. La conquête s'était faite sans ordre ni plan. L'aspect pagaille avec tout ce qu'il comporte de cruauté et d'abus, mais aussi de laisser-faire et d'oubli était présent. Des villages de montagne ont dû ignorer pendant longtemps l'existence même de l'Islam.

Les patriarches, évêques et responsables chrétiens ont nécessairement eu des contacts avec les chefs musulmans en vue de protéger leurs ouailles. Comme actuellement, il ne faut pas se baser sur les déclarations officielles de bienvenue pour juger l'amitié qui régnait entre les deux parties. En Orient il y a le langage pompeux officiel qui ne trompe personne - si ce n'est les orientalistes - et la réalité des sentiments. Se baser sur des documents est toujours hasardeux. Les faits reflètent mieux la réalité.

Le Patriarche melkite d'Antioche, George, élu en 648-649, ne put rejoindre son siège. Le patriarcat de Jérusalem demeura

également vacant (151). Ischoyahd III d'Adiabène était devenu catholicos des nestoriens. Il reprocha aux chrétiens de Mazon (Oman) leur lâcheté, car ils avaient abandonné leur foi, non pas sur l'injonction des musulmans, ni sous la menace des tortures, mais pour ne pas payer la moitié de leurs biens... L'inobservance des canons, en particulier touchant les ordinations, avait causé le mal; il était pire encore au pays de Qatar (Bahrein) où les évêques avaient remis au pouvoir séculier, c'est-à-dire aux autorités musulmanes, des actes d'apostasie signés et scellés... Ischoyahd tenta de ramener les apostats et s'employa du moins par des lettres, par des réunions synodales, par des envois de missionnaires à retenir le peuple. Il se préoccupa spécialement des moines de la région qu'Abraham, évêque de l'île de Maschmahig, ne cessait de poursuivre de ses vexations... Tandis qu'Ischoyahd parcourait le pays pour restaurer la discipline ecclésiastique, il fut accusé par ses adversaires de recueillir de l'argent illégalement dans ses tournées; le gouverneur (musulman) voulut le lui faire restituer et, sur le refus du catholicos, le fit mettre en prison; puis, comme il n'obtenait rien, il fit démolir plusieurs églises à Agûlâ et dans toute la région de Hîra (152).

Evidemment il y eut des musulmans qui épousèrent des chrétiennes et le premier d'entre eux fut Othman, mais aussi Moâwia et beaucoup d'autres. C'était tentant : les chrétiennes étaient beaucoup mieux éduquées et instruites. On discutera longtemps de leur influence réelle ou supposée. Dans l'entourage des grands il y avait aussi les médecins, les poètes et les financiers chrétiens. Eux aussi ont pu avoir une influence ponctuelle, mais, à aucun moment, n'en eurent sur le cours des événements.

Même, lors des luttes sanglantes entre 'Ali et Moâwia, les chrétiens, qui, unis, auraient pu faire pencher la balance d'un côté ou de l'autre et s'imposer comme partenaires dans la suite, se sont divisés ou désintéressés de la chose, et ont été perdants dans les deux camps.

Si Moâwia s'est montré tolérant pour les chrétiens, il l'a fait plus par politique et par souci financier que par sympathie pour leur religion. Cet homme intelligent se rendait compte que la collaboration avec les chrétiens, techniquement supérieurs, lui permettait d'assurer la bonne marche des rouages de son empire. Alors que forcer les "dhimnis" à se convertir à l'Islam aurait eu pour conséquence de tarir les ressources de l'État alimentées en majeure partie par l'énorme tribut que devaient payer les chrétiens.

Les califes, du moins jusqu'à 'Abd el Malek, montrent une certaine tolérance religieuse et même parfois de la sympathie pour quelques chrétiens. Nous sommes en Orient et les Arabes sont naturellement très aimables dans le privé. Il n'y pas chez eux cette idéologie raide et inflexible de tous les instants qu'on peut trouver chez des peuples complexés. Le sentiment, dans le bien comme dans le mal, est toujours au premier plan. Mais quelle que soit l'amitié qu'un calife ait pour un chrétien, l'Islam et le christianisme n'ont jamais été remis en question : l'un est la vérité et l'autre l'erreur. Ce qui n'empêche pas les "grands" d'adopter parfois les travers dits "chrétiens" comme boire du vin et en abuser; défaut païen plus que chrétien.

VIII. LES PERSÉCUTIONS

Plusieurs orientalistes ont considéré les débuts de l'Islam comme une période de grâce. Peut-être que les massacres et les réductions en esclavage des temps de la conquête n'ont pas été pires que ceux des autres armées conquérantes païennes ou même "chrétiennes" de l'époque. Peut-être que la tyrannie byzantine sur les populations arabes chrétiennes, monophysites ou nestoriennes n'était pas moins vexatoire que celle des musulmans. Mais l'objet de notre étude n'est pas là. Il est d'analyser les causes de l'éclosion puis de la disparition des chrétientés arabes. Et à ce sujet, la conquête arabe a été une catastrophe.

"Le Calife 'Abd el Malek publia en 692 un édit établissant un nouvel impôt sur les biens des chrétiens qui fut une calamité pour eux. Son frère Mohammed était un homme cruel qui commit des atrocités en Arménie, à Edesse et un peu partout. Mais il persécuta d'une manière spéciale les Arabes chrétiens. Il voulut contraindre à l'apostasie un scheikh nommé Moadh, chef des Thaghlibs. Il fut jeté dans une fosse de boue puis, comme il ne céda pas plus aux promesses qu'il ne l'avait fait à ce supplice, Mohammed le fit mettre à mort et défendit de l'ensevelir... Le Thaghlib Schamalla subit à son tour le martyre sous Walid. C'était un poète distingué, mais le calife, musulman plus fanatique que son père, voulut lui faire honte d'adorer la croix et le forcer à apostasier; Schamalla répondit que sa qualité même de chef des Thaghlibs lui interdisait de causer, en apostasiant, la perte de plusieurs de ses contribuables. Le calife eut la barbarie de lui faire couper un morceau de la cuisse, qu'on fit rôtir et qu'on mit de force dans la bouche du chrétien; le martyr ne mourut pas du coup... On massacra aussi des chrétiens dans les églises de Syrie... Ce fut sous Walid Ier que les chrétiens de Damas perdirent l'église St Jean Baptiste convertie en mosquée... le calife 'Omar II était un musulman d'une grande piété... aussi appliqua-t-il dans toute sa rigueur les principes du droit musulman contre les chrétiens" (153). On raconte même qu'à la suite du tremblement de terre du 24 décembre 717 en Syrie, 'Omar II non seulement défendit la consommation du vin et l'interdiction de frapper le "naqûs" pour convoquer le peuple chrétien à la prière, mais il voulut contraindre, sous peine de mort les chrétiens à l'apostasie. Sous son règne, les Nadjranites vinrent à Damas le supplier de réduire le tribut exorbitant qui leur était imposé. Après enquête, on constata que de quarante mille ils étaient passés à quatre mille suite aux décès, aux guerres incessantes et aux conversions à l'Islam (154).

Les Abbassides persécutèrent encore plus durement les chrétiens, mais surtout ne tolérèrent plus qu'il y ait des Arabes

chrétiens. Mohammed el Mahdi (775-785) contraignit les tribus des Tamkayé chrétiens des environs d'Alep à abjurer leur christianisme. Ces tribus étaient riches et possédaient de splendides chevaux arabes (155).

On peut dire qu'à un moment ou l'autre de leur règne, tous les califes persécutèrent les chrétiens de façon sanglante et continuellement de façon vexatoire. Les persécutions de l'Empire romain contre les chrétiens durèrent trois cents ans, mais ne furent que ponctuelles dans le temps et l'espace. Les persécutions musulmanes contre les chrétiens arabes - pas nécessairement contre les chrétiens des autres nations - n'ont pas cessé jusqu'à leur extermination. Persécutions sanglantes rythmant une persécution larvée continue durant treize siècles.

IX. LA FIN DES ARABES CHRÉTIENS

Protégées par leurs montagnes aux environs de Mossoul, les tribus chrétiennes monophysites des Thaghlibes ont peut-être résisté le plus longtemps; on retrouve le nom d'évêques jusqu'au XIIIe siècle.

Chez les nestoriens, ce sont les évêques de Hira qui ont résisté le plus longtemps. On cite des évêques jusqu'au XIIIe siècle.

Il semble que les Nadjranites soient retournés dans leur patrie du Yémen et aient subsisté jusqu'au Xe siècle. Tandis que la grande île de Socotra a pu maintenir plus longtemps une chrétienté florissante. Marco-Polo assure y avoir rencontré un archevêque.

On m'a assuré qu'on pouvait encore retrouver, il y a quelques années, en Transjordanie des tribus bédouines qui se décoraient du signe de la croix et qui étaient restées jusque récemment, au début de ce siècle, crypto-chrétiennes.

Au Liban, quelques pauvres clans chrétiens subsistaient au nord du Hermel. Ils menaient encore une vie semi-nomade. Mais

les guerres continues depuis plus de dix ans et la montée de l'Islam fanatique ont rendu leur situation par trop précaire, ils ont dû émigrer vers les villes. Près de Tadmor (Palmyre) il existe aussi des semi-nomades chrétiens. Mais dans les deux cas il n'est pas certain que ce soient des chrétiens d'origine purement arabe. Peut-être sont-ils de souche plutôt syriaque ou araméenne.

Dans tous les cas, la douleur est grande de voir toutes ces églises arabes disparaître, toutes ces façons d'être disciple du Christ sombrer, tout ce peuple arabe dont la relation avec Dieu s'est défigurée et tous ces amis, à peine aperçus à travers les siècles, s'effacer à jamais.

*

* * *

NOTES

1. Roger ARNALDEZ, *Jésus Fils de Marie, prophète de l'Islam*, Paris, Desclée, 1980.
2. Maxime RODINSON, *Mahomet*, Paris, Seuil, 1961, p. 43.
3. Le *Coran* traduit de l'arabe par Régis BLACHÈRE, Paris, Maisonneuve et Larose, 1980.
4. H.LAMMENS, *Coran et tradition*, dans *Recherches de Science Religieuse* n° 1, 1930, pp. 241-242.
5. TABARI, *Tafsîr*, VI,160-161; 264-265; XIV,61.
6. TABARI, *Tafsîr*, I,518; IV,220; XXVII,239.
7. TABARI, *Tafsîr*, I,518,519.
8. TABARI, *Tafsîr*, X,117.
9. TABARI, *Tafsîr*, I,253; II,52,58; III,309-310; IV,22-24; 46-47, 198, 220; V,86-87, 328; VI,5-6, 49, 305-306, 309-310; XXVIII,97, etc...
10. Le *Saint Coran*, trad. M.HAMIDULLAH, Maryland, USA, Amana Corporation, 13e éd., 1985, p. 739.
11. TABARI, *Chronique*, trad. M.H.ZOTENBERG, Paris, Maisonneuve, 1958, p. 554.
12. Cité par ARNALDEZ, "*Jésus, fils de Marie, prophète de l'Islam*", Paris, Desclée, 1980, p. 213.
13. TABARI, *Tafsîr*, I,318.
14. FLICHE et MARTIN, *Histoire de l'Eglise*, t.IV, Paris, Bloud et Gay, 1945, pp. 484-487.
15. Le *Saint Coran*, trad. M.HAMIDULLAH, Maryland, USA, Amana Corporation, 13e éd., 1985, p. 245.
16. Le *Coran*, traduction Régis BLACHÈRE, Paris, Maisonneuve et Larose, 1980, pp. 216-217.
17. Le *Saint Coran*, trad. M.HAMIDULLAH, Maryland, USA, Amana Corporation, 13e éd., 1985, p. 739.
18. TABARI, *Tafsîr*, VI,313.
19. TABARI, *Tafsîr*, III,162.
20. TABARI, *Tafsîr*, VII,136-138.
21. Abdelmajid CHARFI, *Le Christianisme dans le "Tafsîr" de Tabari*, MIDEO, Mélange n° 16, Beyrouth, 1983.
22. 'ABD AL-JABBAR, "*Moghni*" "*discours contre les chrétiens*", trad. G.MONNOT, MIDEO, Mélange n° 16, Beyrouth, 1983.
23. TABARI, *Chronique*, I,CXXIV, trad. M.H.ZOTENBERG, Paris, Maisonneuve, 1958, pp. 566-567.
24. TABARI, *Tafsîr*, II,339 et III,162.
25. TABARI, *Tafsîr*, III,168.
26. TABARI, *Tafsîr*, III,272.
27. TABARI, *Tafsîr*, IV,313.
28. TABARI, *Tafsîr*, VII,298.
29. TABARI, *Tafsîr*, VI,164-165.
30. TABARI, *Tafsîr*, III,178,181; VI,5-6 et 282.
31. TABARI, *Tafsîr*, I,512-513; 518-519; VI,313-315.
32. TABARI, *Tafsîr*, I,558-559; II,339; III,288, 293, 505; XXV,16-17.
33. D.MASSON, *Le Coran et la Révélation judéo-chrétienne*,

- Paris, Maisonneuve, 1958, p. 86.
34. Guy MONNOT, *Les doctrines des chrétiens dans le "Maghni" de 'Abd Al-Jabbâr*, Beyrouth, MIDEO, Mélanges n° 16, 1983.
 35. TABARI, *Chronique*, I, XXIV, trad. M.H.ZOTENBERG, Paris, Maisonneuve, 1958, pp. 563-567.
 36. EPIPHANE, *Adv. Haer.*, P.G. XLI, col.266 et XLII, col.735.
 37. EL-BOKHARI, *Les traditions islamiques*, trad. O.HOUDAS et W.MARÇAIS, Paris, Maisonneuve, 1977, pp. 514-515.
 38. TABARI, *Tafsîr*, III, 262-264.
 39. TABARI, *Mohammed sceau des prophètes*, trad. H.ZOTENBERG, Paris, Sindbad, 1980, pp. 34-35 et 57.
 40. Le *Coran*, trad. Régis BLACHÈRE, Paris, Maisonneuve et Larose, 1980, p. 580.
 41. Le *Saint Coran*, trad. M.HAMIDULLAH, Maryland, USA, Amana Corporation, 13e éd., 1985, p. 245.
 42. Le *Coran*, trad. Régis BLACHÈRE, Paris, Maisonneuve, 1980, p. 380.
 43. ARNALDEZ, *Jésus fils de Marie*, Paris, Desclée, 1980, p. 222.
 44. ARNALDEZ, *Jésus fils de Marie*, Paris, Desclée, 1980, p. 217.
 45. ARNALDEZ, *Jésus fils de Marie*, Paris, Desclée, 1980, p. 224.
 46. HIPPOLYTE, *Les Soixante-dix Apôtres*, ANCF IX, 2, p. 132.
 47. JUSTIN, *La Philosophie passe au Christ*, Lettres chrétiennes n° 3, Paris, Grasset, 1958, p. 314.
 48. EUSÈBE de CÉSARÉE, *Hist. eccl.*, VI, XIX, 15.
 49. EUSÈBE de CÉSARÉE, *Hist. eccl.*, VI, XXXIII, 1 et 2.
 50. EUSÈBE de CÉSARÉE, *Hist. eccl.*, VI, XXXVII.
 51. ORIGÈNE, *Homélie sur St Luc*, Sources chrétiennes 87.
 52. Vincent LERINS, *Commonitorium*, PL 50, col. 662.
 53. HIPPOLYTE de Rome, *Philosophumena ou la Réfutation de toutes les hérésies*, Vol. I et II, Trad. A.SIOUVILLE, Paris, Ed. Rieder, 1928.
 54. EPIPHANE, *Adv. Haer.*, XLII, 1.
 55. EUSÈBE, *Hist. eccl.*, VIII, XII, 1.
 56. EUSÈBE, *Vita Constantini*, II, 53, P.G. XX, col. 1029.
 57. EPIPHANE, *Panarion*, 53.
 58. EUSÈBE de CÉSARÉE, *Histoire Ecclésiastique* VI, 38.
 59. HIPPOLYTE, *Elenchos* IX, 13-17.
 60. Julien RIES, article : *Elchasaïsme*, dans *Dictionnaire des Religions*, Paris, PUF, 1984, p. 512.
 61. EVAGRIUS, *H. E.* III, 33.
 62. RUFIN, *Hist. eccl.* II, 6, PL XXI, col. 514-515 et SOCRATE, *Hist. eccl.* IV, 36, PG LXVII, col. 556-557.
 63. SOZOMÈNE, *Hist. eccl.* VI, 38, PG. LXVII, col. 1408-1412.
 64. JÉRÔME, *Epist.* CXXVI, PL. XXII, col. 1086 et JÉRÔME, *Lettres*, Ecrits des Saints, Namur, Ed. Soleil Levant.
 65. GENIER, *Vie de Saint Euthyme le Grand*, Paris, 1909, pp. 104-111, avec cartes et photographies qui confirment le texte. et FESTUGIÈRE, *Les Moines d'Orient*, Paris,

- 1961-1963, III, 1-3.
66. S.VAILHÉ, *Notes de géographie ecclésiastique*, Echos d'Orient, 1900, IV, pp. 11-15.
67. Christian Church at Dura-Europos, New Haven, Yale University Press, 1934.
68. ÉTHERIE, *Journal de voyage*, Coll. Sources chrétiennes n° 21, Paris, Cerf, 1948.
69. Publi. Princeton University's Archeological Expedition to Syria dev. II, sec.A, part III, pp. 172 et svts.
70. Syrie 1925, p. 360.
71. H.LAMMENS, *L'Arabie occidentale avant l'Hégire*, Beyrouth, Imprimerie catholique, 1928. F.NAU, *Les Arabes chrétiens de Mésopotamie et de Syrie du VIIe au VIIIe siècle*, Cahiers de la Société Asiatique, Paris, Imprimerie nationale, 1933. Tor ANDRAE, *Les origines de l'Islam et le Christianisme*, trad. par J.ROCHE, Paris, Maisonneuve, 1955. R.AIGRAIN, art. *Arabie*, dans *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t.III, col. 1158-1330, 1924. J.SPENCER TRIMINGHAM, *Christianity among the Arabs in Pre-Islamic Times*, London, New York, Longman, Librairie du Liban, 1979.
72. Le *Coran*, Trad. de Régis BLACHÈRE, Paris, Maisonneuve et Larose, 1980, p. 429.
73. R.BLACHÈRE, *Introduction au Coran*, Paris, Maisonneuve, 1947, pp. 144-149 et HAMIDULLAH, traduction du *Coran*, 1985, n.p.3.
74. BASSET, *La poésie arabe antéislamique*, p. 67.
75. LAMMENS, *L'Arabie occidentale avant l'Hégire*, Imprimerie catholique de Beyrouth, 1928, pp. 182-236.
76. THÉOPHANE le CONFESSEUR, PG. CVIII et Jean MALATAS, PG. XCVII.
77. T.E.LAWRENCE, *La Révolte dans le Désert*, Paris, Payot, 1929.
78. PROCOPE, *De Bello Persico*, I, 18, t.I, pp. 90-95.
79. PROCOPE, II, 28, t.I, pp. 281-282.
80. KLEIN, *Jacobus Baradaeus, De stichter des syrische monophysietische Kerk*, Leide, 1882, pp. 41-42.
81. THÉODORET, *Hist. rel.* XXVI, PG LXXXII, col. 1472.
82. PHOTIUS, *Cod.* III, PG. CIII, col. 48.
83. PROCOPE, *De Bello Persico*, II, 28, Ed. de Bonn, t.1, p.282.
84. RUFIN, *Hist. eccl.*, I, 9 P.L. XXI, col. 478-480.
85. Le *Saint Coran*, trad. M.HAMIDULLAH, Maryland, USA, Amana Corporation, 13e éd., 1985, p. 801.
86. Le *Coran*, Trad. BLACHÈRE, Paris, Maisonneuve et Larose, 1980, p. 645.
87. TABARI, *Chronique*, Trad. ZOTENBERG, Paris, Maisonneuve, 1985, II, ch. XXXV, pp. 174-175.
88. A.KOESTLER, *La Treizième Tribu*, Paris, Calmann-Lévy, 1976.
89. BEN ZVI, *Tribus d'Israël en Arabie*, Le Muséon 74, p. 186.
90. TABARI, *Chronique*, II. XXXVII, p. 179.
91. PHOTIUS, *Cod.* III, P.G.CIII, col. 48.

92. TABARI, *Chronique*, II, XXXVIII, p. 184.
93. TABARI, *Chronique*, II, XXXIX, p. 188.
94. R.LEWCOCK, *Cathédrale de San'a*, Dossiers de l'Archéologie n° 33, Mars-Avril 1979, pp. 80-83 et ALEN SALIH, citant un manuscrit perdu de Tabari, *Churches and Monasteries*, Oxford, éd. Eweth, 1985, pp. 300-301.
95. *Le Saint Coran*, trad. M.HAMIDULLAH, Maryland, USA, Amana Corporation, 13e éd., 1985, p. 822.
96. CAUSSIN de PERCEVAL, *Essai sur l'histoire des Arabes*, t.I, pp. 270-279, Paris, 1847.
97. RODINSON, *Mahomet*, Paris, Seuil, 1961, p. 307. TABARI, *Mohammed Sceau des Prophètes*, op. cité, p. 322.
98. *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t.III, R.AIGRAIN, *Arabie*, 1924, col. 1159-1160.
99. H.J.SCHOEPS, *Theologie und Geschichte des Judenchristentum*, Tübingen, J.C.B.Mohr (Paul Siebeck), 1949, p. 342.
100. Claus SCHEDL, *Muhammed und Jesus*, p. 566.
101. Hans KÜNG, *Le Christianisme et les religions du monde*, Paris, Seuil, 1986, pp. 180, 181 et 183.
102. IRÉNÉE de LYON, *Contre les hérésies*, I, 26,2, Paris, Cerf, 1985, p. 117. HIPPOLYTE de ROME, *Philosophoumena*, VII, VI,34, Paris, Rieder, 1928, p. 142.
103. HIPPOLYTE de ROME, *Philosophoumena*, trad. A.SIOUVILLE, Paris, éd. Rieders, 1928, t.II, p. 142. IRÉNÉE de LYON, *Contre les Hérésies*, trad. A.ROUSSEAU, Paris, Cerf, 1985, I,26,2. *Nouvelle Histoire de l'Eglise*, Paris, Seuil, 1963, *Des origines à la fin du Troisième siècle*, Jean DANIELOU, pp. 88-89.
104. B.BAGATTI, *The Church from the Circumcision*, Jerusalem, Franciscan Printing Press, 1984, pp. 14-21.
105. Schlomo PINES, *Notes on Islam and Arabic Christianity and Judeo-Christianity*, Jerusalem studies in Arabic and Islam, Jerusalem, Maques Press, 1984, pp. 145-147.
106. MICHEL le SYRIEN, *Chronique*, trad. Chabot, II, 246-248.
107. EUSÈBE de CÉSARÉE, *Histoire ecclésiastique*, 3,27, trad. E.GRAPIN, Paris, A.Picard et Fils, 1905.
108. EPIPHANE, *P.G.* 41,387-406.
109. BONDIRVEN, *Textes Rabbiniques*, Roma, Pontificio Istituto Biblico, 1955, pp. 2,5.
110. BONDIRVEN, *Textes Rabbiniques*, op. cité, pp. 166,681.
111. St JÉRÔME, *P.L.* 22,924.
112. Marcel SIMON, *Verus Israël*, E. de Boccard, 1948, p. 216.
113. Marcel SIMON, *Verus Israël*, Paris, E. de Boccard, 1948, p. 237.
114. D.SIDERSKY, *Les Origines des Légendes musulmanes dans le Coran et dans la vie des Prophètes*, Paris, Paul Geuthner, 1933.
115. D.MASSON, *Le Coran et la Révélation Judéo-Chrétienne*, Etudes comparées, Paris, Adrien Maisonneuve, 1958.
116. Traduction oecuménique de la Bible, *Nouveau Testament*, Paris, Cerf, 1980, p. 399.
117. EUSÈBE, *Histoire ecclésiastique*, IV,5,2.
118. Joseph BONDIRVEN, *Textes Rabbiniques*, Pontificio Istituto Biblico, Roma, 1955, pp. 509,1855.
119. ORIGÈNE, *Contra Celsum*, II, 51-53.
120. *Le Saint Coran*, trad. HAMIDULLAH, Maryland, Amana Corporation, 13e éd., 1985, p. 12.
121. Schlomo PINES, *Notes on Islam and Arabic Christianity and Judeo-Christianity*, Jerusalem Studies in Arabic and Islam, Jerusalem, Maques Press, 1984, pp. 135-145.
122. *Le Coran*, trad. R.BLACHÈRE, Paris, Maisonneuve et Larose, 1980, p. 331.
123. *Le Saint Coran*, trad. HAMIDULLAH, Maryland, Amana Corporation, 13e éd., pp. 68 et 399 et les notes du traducteur.
124. R.ARNALDEZ, *Jésus, Fils de Marie, Prophète de l'Islam*, Paris, Desclée, 1980.
125. R. LE DÉAUT, *Miryam, soeur de Moïse, et Marie, mère de Jésus*, *Biblica* 45, 1964, pp. 198-219.
126. M.BLACK, *A Christian Palestinian Syriac Horologion*, Cambridge, 1954, pp. 13,74,161.
127. G.KISCH, *Pseudo Philo's Liber*, *Antiquitatum Biblicarum*, Notre Dame, Indiana, p. 139.
128. R. LE DÉAUT, *Miryam, soeur de Moïse et Marie, mère de Jésus*, *Biblica* 45, 1964, pp. 198-219.
129. M.E.BOISMARD, "De son ventre couleront des fleuves d'eau" (*Jo 7,38*), *Revue Biblique* 65, 1958, pp. 523-546 et "Citations Targumiques dans le quatrième Evangile", *Revue Biblique* 66, 1959, pp. 374-378. P.GRELOT, "De son ventre couleront des fleuves d'eau" (*Jo 7,38*), *Revue Biblique*, 66, 1959, pp. 369-374 et "A propos de Jean 7,38", *Revue Biblique*, 67, 1960, pp. 224-225 et *Jean 7,38 "eau du Rocher ou Source du Temple"*, *Revue Biblique*, 70, 1963, pp. 43-51.
130. J.BONDIRVEN, *Textes Rabbiniques*, Rome, Pontificio Istituto Biblico, 1955, pp. 391,1498.
131. Jean DANIELOU, *Théologie du Judéo-Christianisme*, Paris, Tournai, Desclée, 1958, T.I. p. 187.
132. H.LAMMENS, *L'Arabie occidentale avant l'Hégire*, Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1926.
133. A.JAMME, *Les Religions Sud-Arabes Pré-Islamiques*, Histoire des Religions, T.4, Paris, Bloud et Gay, 1953, p. 305.
134. TABARI, *Les Quatre premiers Califes*, Trad. H.ZOTENBERG, Paris, Sindbad, 1981, pp. 19-21.
135. *Odes de Salomon*, IX.
136. *Le Coran*, Trad. R.BLACHÈRE, Paris, Maisonneuve et Larose, 1980.
137. A.GESCHÉ, *Christologie et Hérésies, Cours de dogmatique spéciale*, Louvain-la-Neuve, 1986.
138. TABARI, *Les Quatre premiers Califes*, trad. ZOTENBERG, Paris, Sindbad, 1981, p. 23.
139. TABARI, *Les Quatre premiers Califes*, op. cité, p. 31.

140. TABARI, *Les Quatre premiers Califes*, op. cité, pp. 36 à 45.
141. TABARI, *Les Quatre premiers Califes*, op. cité, p. 65.
142. Histoire des Religions, t.4, A.JAMME, *La religion sud-arabique pré-islamique*, Paris, Bloud et Gay, 1953, p. 275.
143. TABARI, *Les Quatre premiers Califes*, op. cité, p. 46.
144. TABARI, *Les Quatre premiers Califes*, op. cité, p. 86.
145. CAUSSIN de PERCEVAL, *Essais sur l'Histoire des Arabes avant l'Islam*, Paris, 1902, t.III, p. 407.
146. H.LAMMENS, *La Syrie, Précis d'Histoire*, Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1921, p. 57.
147. M.NAU, *Journal asiatique*, XIe série, t.V, 1915, pp.225-279.
148. TABARI, *Les Quatre premiers Califes*, op. cité, p. 180.
149. *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, t.III, R.AIGRAIN, *Arabie*, col. 1159-1160.
150. TABARI, *Les Quatre premiers Califes*, op. cité, pp. 176-177.
151. EUTYCHIUS, *Annales*, Edit. Cheikho, t.II, pp. 27-28.
152. *Dictionnaire d'Histoire et de Géographie ecclésiastiques*, R.AIGRAIN, *Arabie*, col. 1306-1307.
153. MICHEL le SYRIEN, *Chronique*, XI,17, t.II, p. 475 et ss.
154. MICHEL le SYRIEN, *Chronique*, IV,17, t.II, p. 478.
155. MICHEL le SYRIEN, *Chronique*, XII,1, t.III, pp. 1-3.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES*

I. SOURCES MUSULMANES

- Abû 'l Faradj (Alî ben el Hussein el Isfahânî). *Kitab al Aghani (Livre des chansons)*, Le Caire, 1905-1906.
- Bibliographie des Ouvrages arabes ou relatifs aux Arabes de 1810 à 1855*. Victor CHAUVIN, XII, *Le Mahométisme*, Liège, Imprimerie H.Vaillant-Carmanne, 1913-1922.
- El Bokhari, *Les Traditions islamiques*, traduit par O.HOUDAS et W.MARÇAIS, Paris, Maisonneuve, 1977.
- Le Saint Coran*. Texte arabe, traduction et notes de M.HAMIDULLAH avec la collaboration de M.LETURMY, Maryland, USA, Amana Corporation, 13e édition, 1985.
- Le Coran*. Traduction Régis BLACHÈRE, Paris, Maisonneuve et Larose, 1980.
- Le Coran*. Introduction, traduction et notes par Denise MASSON. Bibliothèque de La Pléiade, Paris, Gallimard, 1967.
- Encyclopédie de l'Islam*, Leyde, E.J.Brill et Paris, Maisonneuve et Larose, Nouvelle éd. depuis 1985, 5 vol. publiés.
- Fakhr ed Din Razi, *Mafitih al Chayb, Clefs de l'Invisible*, 8 vol., Istanbul, 1307 H.
- Ghazâli, *Al Radd al-Jamîl*, traduction française par R.CHIDIAC : *Réfutation excellente de la divinité de Jésus-Christ d'après les évangiles*, Paris, Revue des Sc. Religieuses, vol. 54, Ernest Leroux, 1939.
- Ishaq, *Sîrat rasûl Allah*, trad. par A.GUILLAUME, *The Life of Muhammad*, Londres, Oxford University Press, 1955.
- JOMIER, J., *Le commentaire coranique du Mânar, par le Cheikh 'Abduh*, Paris, Maisonneuve, 1954.
- TABARI, *Chronique*, traduction H.ZOTENBERG, Paris, Maisonneuve, 1958.
- TABARI, *Mohammed, sceau des Prophètes, Extrait de la Chronique*, traduit par H.ZOTENBERG, Paris, Sindbad, 1980.

TABARI, *Les Quatre Premiers Califes, Extrait de la Chronique*, traduit par H.ZOTENBERG, Paris, Sindbad, 1981.

II. SOURCES CHRÉTIENNES, JUIVES, JUDÉO-CHRÉTIENNES ET PAÏENNES ARABES

Apocalypse de Baruch, Collection "Sources chrétiennes", n°s 144-145, Paris, Cerf.

BAUER, J.B., *Les Apocryphes du Nouveau Testament*, Paris, Cerf, 1973.

BENOÎT, P., et BOISMARD, M.E., *Synopse des Quatre Evangiles en français avec parallèle des apocryphes et des Pères*, Paris, Cerf, 1971.

BONSIRVEN, J., *La Bible apocryphe*, Paris, Fayard, Cerf, 1975.

BONSIRVEN, J., *Textes rabbiniques des deux premiers siècles chrétiens pour servir à l'intelligence du Nouveau Testament*, Rome, Inst. Bibl. pontif., 1955.

CHEIKHO, *Les poètes arabes chrétiens*, Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1889-1890.

COHEN, A., *Le Talmud*, Paris, Payot, trad. française, 1976.

LE DÉAUT, R., *Introduction à la littérature targumique*, Rome, Inst. bibl., 1966.

Doctrines des Douze Apôtres, Sources chrétiennes, 248, Paris, Cerf.

DUPONT-SOMMER, A., *Les Ecrits Esséniens découverts près de la Mer Morte*, Paris, Payot, 1983.

PESTUGIÈRE, *Les Moines d'Orient*, Paris, Le Cerf, 1962.

GRELOT, P., *Les Targoums*, Coll. "Cahiers Evangile", suppl. 54 Paris, Cerf, 1985.

Histoire des moines de Syrie, coll. "Sources Chrétiennes", n°s 234 et 257, Paris, Cerf.

Ibn al-Kalbi Hicham, *Les Idoles*, trad. Wahib ATALLAH, Paris, P. Klincksieck, 1969.

MARCOVICH, M., *Hippolytus; refutatio omnium haeresium*,

Berlin, de Gruyter, 1986.

PROCOPE, *De bello Persico*, 5 vol., trad. par H.B.DEWING, Londres, *The Loeb Classical Library*, reprint 1961-1962.

REVILLOUT, E., *Acta Pilati, Les Apocryphes coptes publiés et traduits*, Patrologia Orientalis, t.IX, fascicule 2, Paris, Firmin. Didot et Cie, 1946.

REVILLOUT, E., *Les Evangiles des Douze Apôtres et de Saint Barthélemy, Les Apocryphes coptes publiés et traduits*, Patrologia Orientalis, t.II, fascicule 2, Paris, Firmin, Didot et Cie, 1946.

Targum, Du Pentateuque, coll. "Sources Chrétiennes", n° 245, 256, 261, 271 et 282.

TASSIN, Cl., *Le Judaïsme de l'Exil au temps de Jésus*, coll. "Cahiers Evangile", n° 55, Paris, Cerf, 1986.

WESSELY, Ch., *Les plus anciens monuments du Christianisme*, Ecrits sur papyrus. Textes grecs édités, traduits et annotés, Patrologia Orientalis, t.IV, fascicule 2, Paris, Firmin, Didot et Cie, 1946.

III. L'ISLAM ET LE CHRISTIANISME

ARKOUN, M., *Essais sur la pensée islamique*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1983. ID., *Lectures du Coran*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1982. ID., *Pour une critique de la raison islamique*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1984.

ARNALDEZ, R., *Jésus, fils de Marie, Prophète de l'Islam*, Paris, Desclée, 1980.

BELL, R., *Introduction to the Qur'an*, Edinburgh, University Press, 1953.

BLACHÈRE, R., *Le Coran, "Que sais-je ?"*, Paris, P.U.F., 1967. ID., *Introduction au Coran*, 2e éd., Paris, Besson et Chantemerle, 1959. ID., *Le Problème de Mahomet*, Paris, P.U.F., 1952.

Carra de VAUX, *La Légende de Bahira ou un moine chrétien autour du Coran*, Paris, Geuthner, 1893.

CARRÉ, G., et MICHAUD, G., *Les Frères Musulmans*

(1928-1982), Paris, Gallimard, 1983.

CASANOVA, P., *Mohammed et la fin du monde*, Paris, Geuthner, 1911-1913.

CAUSSIN de PERCEVAL, *Essais sur l'histoire des Arabes*, 3 vol.: *Avant l'Islam; Mahomet; Conquête des tribus*, Graz, Akademische Verlagsanstalt, 1967.

CHEIKHO, *Les récits bibliques et les allusions chrétiennes dans la poésie préislamique*, dans Al Maschriq, Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1904. ID., *Le christianisme et la littérature chrétienne en Arabie avant l'Islam*, dans Al Maschriq, Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1910.

CHELHOD, J., et alii, *L'Arabie du Sud, histoire et civilisation (préislamique)*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1980.

CHELHOD, J., *Introduction à la Sociologie de l'Islam*, Paris, Besson, 1958. ID., *Les structures du sacré chez les Arabes*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1972.

DUSSAUD, R., *Les Arabes de Syrie avant l'Islam*, Paris, Ernest Leroux, 1907.

GARDET, L., et ANAWATI, G., *Introduction à la Théologie musulmane*, Paris, Vrin, 1970.

GARDET, L., *Dieu et la Destinée humaine*, Paris, Vrin, 1967. ID., *Les Hommes de l'Islam. Approche des Mentalités*, Paris, Hachette, 1977. ID., *L'Islam, religion et communauté*, 3e éd., Paris, Desclée de Brouwer, 1978.

GASPAR, R., *La foi musulmane dans le Coran; étude des thèmes et perspectives théologiques*, Rome, 1965. ID., *Cours de théologie musulmane*, 2 vol., Rome, 1976, 1987².

GAUDEFROY-DEMOMBYNES, M., *Les institutions musulmanes*, Paris, Flammarion, 1946. ID., *Mahomet*, Paris, Albin Michel, 1957.

GOLDZIEHER, I., *Le Dogme et la Loi de l'Islam*, Paris, Geuthner, 1973.

HAMIDULLAH, M., *Le Prophète de l'Islam*, 2 vol., Paris, Vrin, 1959.

HARPIGNY, G., *Islam et Christianisme selon Louis*

Massignon, Coll. Homo Religiosus, n° 6, Louvain-la-Neuve, 1980.

HAYEK, M., *Le Christ et l'Islam*, Paris, Seuil, 1959. ID., *Le Mystère d'Ismaël*, Paris, Seuil, 1964.

HOCHAIMI, C., *Louis Cheikho et son livre "Le Christianisme et la littérature chrétienne en Arabie avant l'Islam"*, Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1967.

JOMIER, J., *Bible et Coran*, Paris, Cerf, 1959. ID., *Un chrétien lit le Coran*, Coll. Cahiers Evangile, n° 48, Paris, Cerf, 1984. ID., *Le Coran. Textes choisis en rapport avec la Bible*, coll. "Cahiers Evangile", suppl. n° 48, 1, Paris, Cerf, 1984. ID., *Les grands thèmes du Coran*, Paris, Centurion, 1978.

LAMMENS, H., *L'Islam, croyances et institutions*, Beyrouth, Imprimerie Catholique, 1926.

LEDIT Ch.J., *Mahomet, Israël et le Christ*, Paris, La Colombe, 1956.

MASSON, D., *Le Coran et la Révélation Judéo-Chrétienne; Etudes comparées*, Paris, Adrien Maisonneuve, 1958.

MICHAUD, H., *Jésus selon le Coran*, Cahiers théologiques, 46, Paris, Neuchâtel, 1960.

MONNOT, G., *Islam et religions*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1986.

MOUBARAC, Y., *Abraham dans le Coran*, Paris, Vrin, 1958. ID., *L'Islam*, Tournai, Casterman, 1962. ID., *L'Islam et le dialogue Islamo-Chrétien*, t.III de la Pentalogie, Beyrouth, Ed. du Cénacle libanais, 1972-1973.

NAU, F., *Les Arabes chrétiens de Mésopotamie et de Syrie du VIIe au VIIIe siècle*, Paris, Imprimerie Nationale, 1933.

RYCKMANS, G., *Les religions arabes préislamiques*, Louvain, Bibliothèque du Muséon, vol. 26, 1951.

SAUVAGET, J., *Introduction à l'histoire de l'Orient musulman*, Paris, Maisonneuve, 1961.

SIDERSKY, *Les origines des légendes musulmanes dans le Coran et dans la vie des Prophètes*, Paris, Geuthner, 1932.

Tor ANDRAE, *Mahomet, sa vie et sa doctrine*, Paris, Adrien Maisonneuve, 1945. ID., *Les origines de l'Islam et le Christianisme*, Paris, Adrien Maisonneuve, 1945.

TRIMINGHAM, J.S., *Christianity among the Arabs in the Pre-Islamic Times*, London and New York, Longman, Librairie du Liban, 1979.

VAN DEN BRANDEN, A., *Les inscriptions thamoudéennes*, Louvain, 1950.

QUELQUES ARTICLES DE REVUES

CHARLES, H., *Le christianisme des Arabes nomades sur le Limès et dans le désert syro-mésopotamien*, dans *Revue des Sciences Religieuses*, 52, Paris, 1936.

DEVREESSE, R., *Le christianisme dans le Sud-Palestinien (Négeb)*, dans *Revue des Sciences Religieuses*, 1940, pp. 235-251. ID., *Le christianisme dans la Province d'Arabie*, dans *Vivre et Penser*, 11, Paris, 1942.

LAMMENS, H., *Les chrétiens de La Mecque et la veille de l'Hégire*, dans *Bulletin français d'archéologie orientale*, Le Caire, t.XVIII, 1918.

PINES, Sh., *Notes on Islam and on Arabic Christianity and Judaeo-Christianity*, dans *Jerusalem Studies in Arabic and Islam*, 4, Jerusalem, Maques Press, 1984, pp. 135-152.

RYCKMANS, J., *Le christianisme en Arabie du Sud préislamique*, dans *L'Oriente cristiano nella storia della civiltà*, Rome, 1964, pp. 413-453.

IV. RENCONTRE DE L'ISLAM ET DU CHRISTIANISME ET

DIALOGUE ISLAMO-CHRÉTIEN

BIBLIOGRAPHIES

Islamochristiana, vol. annuel publié depuis 1975 à Rome par Pontificio Istituto di studi arabi; recherches, études historiques et doctrinales, bibliographie.

DANIEL, N., dans *Islam and the West*, Edimbourg, 1960.

1980(4), *Bibliographie* pp. 395-432.

MANNIS, F., *Bibliographie du Judéo-Christianisme*, Jérusalem, Franciscan Print-Press, 1979.

LIVRES

ABD-EL-JALIL, *Aspects intérieurs de l'Islam*, Paris, Seuil, 1949. ID., *L'Islam et nous*, Paris, Cerf, 1981.

ARNALDEZ, R., *Trois messagers pour un seul Dieu*, Paris, Albin Michel, 1983.

BORRMANS, M., *Orientations pour un dialogue entre chrétiens et musulmans*, Paris, Cerf, 1981, 1987².

Chrétiens et Musulmans, Concilium, 116, Paris, 1976.

DANIEL, N., *Islam and the West. The Making of an Image*, Edimbourg, Univers. Press, 1960, 1980(4).

DUCELIER, A., *Le miroir de l'Islam. Musulmans et chrétiens au Moyen Age (VIIe-XIe siècles)*, Paris Julliard, Archives 46, 1971.

GARDET, L., *Regards chrétiens sur l'Islam*, Paris, Desclée de Brouwer, 1986.

GRIC, *Ces Ecritures qui nous questionnent. La Bible et le Coran*, Paris, Centurion, 1987.

HARPIGNY, G., *Islam et Christianisme selon Louis Massignon*, Louvain-la-Neuve, Centre d'histoire des religions, 1985.

HARPIGNY, G., (éd.), *Aspects de la foi de l'Islam*, Bruxelles, Facultés universitaires Saint-Louis, 1985.

HAYEK, M., *Le Christ de l'Islam*, Paris, Seuil, 1959. ID., *Le mystère d'Ismaël*, Tours, Mame, 1964.

JOMIER, J., *Bible et Coran*, Paris, Cerf, 1958.

KOURY A.Th., *Les théologiens byzantins et l'Islam. Textes et auteurs (VIIIe-XIIIe siècles)*, Louvain, Nauwelaerts, 1969. ID., *Polémique byzantine contre l'Islam (VIIIe-XIIIe siècles)*, Leyde, Brill, 1972².

LEDIT, Ch.J., *Mahomet, Israël et le Christ*, Paris, La Colombe, 1956.

Lumière et Vie, Foi islamique et foi chrétienne, 163, Lyon, 1983.

MASSON, Denise, *Le Coran et la Révélation judéo-chrétienne. Etudes comparées*, 2 vol., Paris, Adrien Maisonneuve, 1958 et *Les trois voies de l'Unique*, Paris, Desclée de Brouwer, 1983.

MILLET-GERARD, D., *Chrétiens mozarabes et culture islamique dans l'Espagne des VIIIe-IXe siècles*, Paris, Etudes Augustiniennes, 1984.

MONNOT, G., *Islam et religions*, Paris, Maisonneuve et Larose, 1986.

MOUBARAC, Y., *Pentalogie islamo-chrétienne*, 5 vol., Beyrouth, Ed. Cercele libanais, 1972-1973. ID., *Recherches sur la pensée chrétienne et l'Islam dans les temps modernes et à l'époque contemporaine*, Beyrouth, Université Libanaise, 1977.

RIES, J., *Les chrétiens parmi les religions, Des Actes des Apôtres à Vatican II*, Paris, Tournai, Desclée, Manuel de théologie, 5, 1987.

RODINSON, M., *La fascination de l'Islam*, Paris, Petite Collection Maspero, 1982.

ZAEHNER, *Inde, Israël, Islam. Religions mystiques et révélations prophétiques*, Paris, Desclée de Brouwer, 1965.

ZANANIRI, G., *L'Eglise et l'Islam*, Paris, Spes, 1969.

*Une copieuse bibliographie est publiée dans *Islamochristiana*, fondé en 1975, 13 vol., de 1975 à 1987, Rome, Pontif. istituto di studi arabi. De nombreux documents sont signalés dans *Bulletin, secretariat pro non christianis*, Rome, Vatican, 23 vol., de 1966 à 1987. Pour les documents chrétiens, il faut consulter la *Patrologie grecque*, la *Patrologie orientale* et la *Collection Sources chrétiennes*, Paris, Cerf.

LEXIQUE

Abassides : dynastie de califes musulmans qui régna à Bagdad de 750 à 1258.

Abu Bakr : premier calife, successeur de Mohammed (632-634).

Arius (256-336) : prêtre d'Alexandrie, d'origine libyenne, il enseignait que le Verbe était créé et intermédiaire entre le Dieu unique et les hommes.

Aspebet : vers 420 ce chef de tribu se fit instruire dans le christianisme par le moine Euthyme et fut baptisé sous le nom de Pierre. Son apostolat parmi les bédouins lui valut d'être consacré évêque des nomades. Il siégea entre autres au concile d'Ephèse. Son fils Térébon lui succéda dans les fonctions épiscopales et à la tête de la tribu.

Bokhari : (Abou Abd-Allah Mohammed El) : théologien et canoniste musulman (810-870). Il voyagea dans tout le monde musulman pour y recueillir les 16000 dires (haddith) de Mohammed contenus dans son principal ouvrage le "Sahih".

Coran : (de l'arabe Qur'an : récitation), livre sacré des musulmans qui le considèrent comme la Parole même de Dieu en langue arabe, transmise à Mohammed durant 21 ans par l'ange Gabriel. Il est composé de 114 sourates ou chapitres rangés par ordre décroissant de longueur. C'est le fondement du dogme et de la morale de l'Islam.

Ebionites : ou "pauvres", considèrent Jésus comme prophète, né de Joseph et de Marie et fait Christ par son obéissance à la Loi et enlevé au ciel avant la Passion.

Elchasaï : dit avoir reçu en l'an cent une révélation d'un ange merveilleux à la suite de quoi il fonda parmi les Arabes une secte judéo-chrétienne syncrétiste.

Encratisme : doctrine qui considère la matière comme impure, condamne le mariage et la procréation et interdit la consommation de viande et de toute alimentation non végétale.

Epiphane (315-403) : voyagea beaucoup, il connaissait plusieurs langues dont l'arabe et écrivit entre autres "Le Panarion" ou La Boîte à Remèdes contre les hérésies de son temps.

Eusèbe de Césarée (265-340) : historien chrétien qui grâce à la bibliothèque laissée par Origène à Césarée, put écrire son "Histoire ecclésiastique" qui est une des mines de renseignements les plus considérables et les plus sûrs sur l'Eglise primitive.

Eutychès (378-474) : professait que la nature humaine du Christ avait été absorbée par sa nature divine.

Evangelies apocryphes : écrits non canoniques, souvent fantaisistes des 2e, 3e et 4e siècles concernant l'enfance de Jésus ou les révélations personnelles faites par le Christ après sa résurrection à certains privilégiés.

Fūtuhat : littéralement "ouvertures" à l'Islam, en fait conquêtes musulmanes.

Ghassanides : confédération de tribus bédouines monophysites au service des Byzantins dans leur lutte contre les nomades pillards et les Perses.

Gnosticisme : doctrine ésotérique et dualiste, rejetant la matière et proposant le salut par la seule connaissance.

Haddith : dires de Mohammed. D'innombrables "chafnes" de transmetteurs ont rapporté les paroles et actes du Prophète de l'Islam au cours des siècles. L'authenticité des traditions est basée sur la foi musulmane sincère de ceux qui ont fait passer le message.

Hénothéisme : croyance en un Dieu unique secondé par d'autres puissances célestes.

Islam : (soumission en arabe) : religion fondée par Mohammed qui exige des croyants une soumission absolue aux volontés souveraines de Dieu codifiées dans le Coran. Musulman signifie "soumis" en arabe.

Judéo-chrétiens :

- 1) les premiers disciples du Christ;
- 2) les chrétiens d'origine juive qui veulent conserver les rites, la Loi et les traditions et coutumes juives. Ils veulent être juifs et chrétiens;
- 3) les ébionites qui ne reconnaissent en Jésus qu'un prophète parmi les autres.

Kalis : magnifique église de Sana au Yémen, construite vers 760 par Abraha, roi du Yémen.

Khalid : fameux général mecquois passé à l'Islam qui conquiert l'Arabie, l'Iraq et la Syrie.

Lakhmides : confédération de tribus au service du pouvoir sassanide contre les nomades pillards d'Arabie et les "Roums".

Marcion (85-165) : fondateur d'une église gnostique. Sa pensée dualiste et encratique se répandit parmi les Araméens et les Arabes.

Māwiyya : dans sa révolte contre Rome, cette reine arabe créa un royaume composé de la Palestine, de la Phénicie, du Nord de l'Egypte et de l'Arabie. Grâce au saint moine Moïse, elle évangélisa ses tribus arabes.

Mini : nom donné dans le Talmud et les écrits religieux juifs aux hérétiques et spécialement aux judéo-chrétiens.

Mithaq : pacte = alliance, testament.

Mobahela : soumission de deux parties adverses au jugement de Dieu par un jeu d'imprécations mutuelles.

Mohammed (ou Mahomet) : fondateur de l'Islam né à La Mecque vers 570 ou 580. Il se sent appelé par Dieu à être prophète de l'unicité divine et du jugement de Dieu (Allah en arabe). Il croit que la Parole même de Dieu lui est transmise en arabe par l'ange Gabriel. Après l'échec de sa mission à La Mecque, il émigre en 622 vers Médine (Hégire et début de l'ère islamique) d'où il conquiert par les armes l'Arabie. Il meurt en 630.

Monophysisme : hérésie chrétienne qui ne reconnaît qu'une seule nature dans le Christ.

Mosaïlama : diminutif de Maslama. Prophète de tendance chrétienne qui s'opposa à Mohammed et à l'Islam.

Nestorius (380-451) : patriarche d'Alexandrie, distinguait deux personnes dans le Christ, une divine née de Dieu et une humaine née de Marie.

'Omar : second calife (634-644).

Omeyyades : dynastie des califes musulmans qui régna à Damas de 661 à 750.

Origène (185-254) : théologien chrétien d'Alexandrie. Successeur de Clément d'Alexandrie. Il voyagea beaucoup dans les contrées arabes et araméennes. Il vécut longtemps à Césarée de Palestine et écrivit d'innombrables ouvrages d'exégèse, philosophie, théologie et ascétisme.

Roums : nom donné par les populations araméennes et arabes aux Byzantins ou "Romains" de l'Empire de Constantinople. Pour les musulmans arabes actuels tous les chrétiens sont des "roums", et les chrétiens du Proche-Orient appellent les grecs orthodoxes "roums".

Sadjāh : prophétesse chrétienne de la tribu des Beni-Taghlib.

Sassanides : dynastie perse en lutte constante contre les Byzantins.

Sourate : chapitre du Coran. Celui-ci est divisé en 114 sourates, rangées suivant l'ordre décroissant de longueur. Mais les sourates les plus courtes sont en général les premières dans l'ordre chronologique et les dernières du Coran.

Tabari (Abū Ja'far Mohammed Ibn Jarīr) (838-923) : historien et théologien arabe, célèbre par sa "Chronique des prophètes et des rois" qui veut être une histoire universelle, et "Jamīl al Bayān" (Tafsīr) qui est un des principaux commentaires du Coran.

Zénobie : reine arabe de Palmyre de 267 à 272, qui se révolta contre Rome et fonda un empire indépendant. Elle fut défaite par Aurélien qui l'amena prisonnière à Rome.

Zocomus : chef de tribu, devenu chrétien avec tout son clan.

CITATIONS DU CORAN

Coran	page	Coran	page
2, 77-78	85	9, 30	21
2, 97	18	9, 31-33	39
2, 165	42	9, 34-35	40
2, 195	42	9, 97	10, 100
2, 222	42	9, 98	102
3, 35	90, 91	16, 2	94
3, 45	18	16, 57-59	23
3, 49	86	17, 85	94
3, 52	20	19, 16-17	94
3, 59	23	19, 27-28	91
3, 76	42	19, 35	29
3, 113-114	13	21, 91	94
3, 146	42	24, 35-39	41
4, 156-157	32	26, 192-196	19
4, 163	14	30, 1-5	57
4, 171	21, 23, 95	40, 4	42
5, 12-14	89	43, 57-58	23
5, 17	29	43, 59	86
5, 42	42	45, 24	102
5, 72	29, 87	49, 14	102
5, 73	24	57, 27	37
5, 77	22	61, 6	16, 87, 88
5, 78	87	61, 14	87
5, 82	38	66, 12	94
5, 83-86	38	70, 4	94
5, 116	25, 34	85, 4-8	65
9, 29	72	105, 1-5	70

INDEX GÉNÉRAL

Abbassides : 121.	102, 103, 104, 105, 106, 107, 109, 115, 116, 122.
Abraha : 68, 70.	Ben-Zvi : 66, 67.
Abu Bakr : 102, 108, 109, 113, 117.	Bible : 22, 54.
Alexandrie : 46.	Blachère : 11, 16, 17, 22, 37, 41, 57, 58, 66, 91.
'Ali : 35, 119.	Bostra : 45, 46, 47, 62.
Allah (Dieu) : 9, 10, 13, 14, 16, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 32, 33, 34, 37, 39, 40, 41, 42, 43, 48, 50, 57, 58, 65, 71, 72, 76, 77, 78, 86, 87, 88, 89, 100, 101, 102, 105, 107, 108, 116.	Byzance, Byzantins : 57, 58, 59, 60, 61, 62, 64, 66, 67, 101, 115, 116.
Allat, Astarté, Ishtar, Vénus : 35, 59.	***
Amour : 42, 43.	Chrétiens, Christianisme : 9, 11, 13, 14, 16, 17, 20, 21, 22, 26, 27, 28, 30, 31, 34, 36, 37, 38, 39, 40, 42, 43, 45, 46, 47, 48, 51, 55, 62, 63, 67, 68, 72, 75, 78, 82, 83, 85, 99, 100, 101, 109, 110, 118, 122.
Ange(s) : 18, 19, 49, 54, 93, 94.	Concile(s) : 49, 50, 51, 53, 81, 82.
Apôtres : 17, 19, 20, 23, 33, 37, 42, 79, 87.	Coran : 9, 11, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 21, 22, 23, 24, 27, 28, 30, 31, 32, 34, 36, 37, 39, 40, 41, 42, 43, 47, 57, 65, 66, 72, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 85, 86, 88, 89, 90, 93, 94, 95, 97, 105, 106, 112, 113.
Arabes : 15, 28, 35, 45, 47, 51, 57, 58, 67, 99, 104, 105, 110, 111, 114, 118, 122.	Croix, Crucifixion : 31, 32, 33, 34, 77, 80, 107.
Arabie : 9, 10, 40, 45, 46, 48, 49, 50, 51, 54, 59, 62, 66, 71, 76, 107, 110, 117, 118.	***
Araméens : 47, 51, 99, 105, 116.	Damas : 45, 53, 101, 116, 121.
Arius : 50.	Daniélou : 96.
Arnaldez : 9, 42, 91.	Dhu-Nawâs : 64, 67, 68.
Aspebet Pierre : 52, 53, 103.	Diatessarion : 49, 79.
Aurélien : 48.	Divinités : 9, 21, 22, 23, 25, 34, 61, 63, 64.
***	Doura-Europos : 53.
Ba'hîra : 36.	***
Banû Isra'îl (fils d'Israël) : 86, 87, 88, 89, 90.	
Baradaï (Jacques Baradée) : 61, 62, 101.	
Bédouins, Nomades : 9, 10, 41, 46, 48, 51, 52, 55, 59, 61, 62, 99, 100, 101,	

Ebionites : 49, 77, 80, 83, 84, 86.
 Eglise(s) : 9, 48, 49, 51, 54, 76, 77, 85, 88, 101, 104, 105, 123.
 Elchasaïtes : 49, 50, 78.
 Encratisme : 47, 104, 112.
 Epiphane : 35, 48, 49, 84, 86.
 Esprit Saint : 17, 19, 23, 24, 26, 47, 83, 94, 95, 96, 110.
 Ethérie : 54.
 Eusèbe de Césarée : 46, 49, 83, 88.
 Euthyme : 52, 53.
 Eutychès : 50.
 Evangile(s) : 9, 14, 15, 16, 17, 18, 24, 33, 37, 42, 43, 51, 78, 79, 80, 89, 103, 113, 115.
 Evangiles apocryphes : 48, 78, 83, 86, 106, 108.

 Frères musulmans : 15, 50, 72, 96.
 Futuhât (conquêtes) : 113.

 Gabriel : 18, 23, 24, 54, 92, 95, 96.
 Gens du Livre, Détenteurs de l'Ecriture : 13, 14, 22, 23, 29, 32.
 Ghassanides : 55, 60, 61, 62, 81, 101, 107, 115, 116.
 Ghazali : 19.
 Gnostique : 32, 48, 78, 95, 104, 112, 113.

 Haddith : 9, 35, 36.
 Hamidullah : 17, 21, 32, 39, 65, 70, 90, 91.
 el Hârith : 60, 61, 64.
 Haurân : 35, 45, 47.
 Hégire : 71.
 Hénithéisme : 21, 22.

Héraclius : 58.
 Himya : 66, 67.
 Hippolyte : 47, 49.
 Hira : 61, 62, 63, 64, 67, 88, 107, 108, 114, 115, 122.

 Imrou el Qaïs : 59.
 Incarnation : 27, 31, 46.
 Ischoyahd : 119.
 Islam : 9, 10, 11, 38, 39, 42, 62, 67, 71, 75, 76, 78, 91, 101, 102, 106, 108, 109, 110, 113, 118, 120, 121.
 Israël : 15, 77, 79.

 Jahalia : 59.
 Jérôme : 52, 85, 86.
 Jérusalem : 25, 32, 33, 34, 35, 59, 77, 79, 81, 84, 88, 93, 116, 118.
 Jésus : 9, 10, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 19, 20, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 31, 32, 33, 34, 37, 41, 42, 46, 47, 48, 49, 50, 76, 77, 78, 79, 80, 82, 83, 86, 87, 88, 89, 93, 94, 107, 110.
 Jihad : 72.
 Judéo-chrétiens : 55, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 88, 89, 90, 91, 93, 95, 96.
 Juifs : 13, 15, 21, 22, 31, 32, 33, 38, 39, 40, 66, 67, 72, 76, 78, 79, 84, 85, 87, 88, 89, 90, 115, 116.
 Justin : 46.
 Justinien : 54, 59.

 Ka'aba : 69, 70.
 Khadija : 13, 36.
 Khaïba : 10.
 Khalîd : 109, 114, 115, 116.

Lakhmides : 55, 63, 64, 115.
 Le Déaut : 91, 92.

 Marcion : 47, 48, 79, 104, 112.
 Marie : 9, 13, 14, 16, 18, 20, 23, 24, 25, 26, 29, 31, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 41, 51, 78, 80, 85, 86, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 96, 107.
 Mârib : 65.
 Mawiyya : 51, 52, 103.
 Médine, Yatrib : 10, 13, 15, 31, 32, 53, 60.
 Mekka (la Mecque) : 13, 23, 53, 60, 69, 70.
 Messie (Christ) : 18, 19, 21, 26, 27, 28, 29, 39, 43, 48, 51, 52, 63, 72, 76, 77, 78, 80, 82, 83, 84, 85, 87, 88, 93, 96, 103, 107, 123.
 Michel le Syrien : 81.
 Minim : 84, 85, 86.
 Moâwia : 119, 120.
 Mobâhela : 72.
 Moines, Monachisme, Monastères : 14, 36, 37, 38, 39, 40, 42, 45, 48, 51, 54, 55, 59, 72, 103.
 Mohammed : 9, 10, 11, 13, 14, 15, 16, 17, 21, 22, 24, 27, 30, 32, 35, 36, 39, 41, 42, 43, 50, 71, 72, 76, 77, 78, 82, 91, 93, 96, 97, 99, 100, 102, 106, 108, 110, 111, 112, 117.
 Moïse, le moine : 51, 52, 103.
 Monophysites, Jacobites : 21, 24, 61, 62, 78, 81, 107, 122.
 Mosaïlama : 110, 111, 112.
 Mouta' : 58.
 Musulmans : 14, 16, 20, 21, 22, 26, 30, 35, 42, 43, 57, 76, 77, 82, 90, 102,

106, 109, 117, 119.

 Nabonide : 10.
 Nasâra, Nazaréens : 20, 83, 84, 85.
 Nedjrân : 67, 68, 71, 72, 73, 91, 121, 122.
 Nestoriens : 24, 51, 78, 107, 122.

 'Omar : 72, 117, 118.
 Origène : 46, 47, 89.
 Othman : 119.
 'Ozaïr : 21.

 Palmyre (Tadmor) : 35, 48, 115, 123.
 Parakletos : 17, 24, 95.
 Parembôle : 53, 54, 103.
 Paul, saint : 33, 45, 46, 83, 87, 88, 92.
 Paul de Samosate : 48.
 Persécutions : 48, 115, 119, 120, 121, 122, 123.
 Perses, Sassanides : 52, 58, 60, 61, 63.
 Personnes de la Trinité : 21, 31, 95, 96.
 Philippe l'Arabe : 47.
 Prophètes : 14, 15, 17, 95.

 Qoraïchites : 15.

 Roums : 57, 58, 68, 117, 118.
 Rufin : 65.

 Sadjâh : 109, 110, 111, 112, 113, 117.
 Samaritains : 60, 81, 115.
 San'â : 68, 69.
 Siméon le Stylite : 63, 100.

Skénites, Sécénites : 45,
52, 53, 59, 103.
Socotora : 55, 65, 122.
Sozomène : 52.
Syrie : 10, 19, 41, 47, 68,
81, 110, 115, 116, 117,
121.

Tabari : 16, 18, 19, 20,
23, 24, 25, 26, 27, 28,
29, 30, 32, 33, 34, 36,
37, 66, 67, 70, 91, 102,
108, 110, 112, 113, 114,
115, 116, 117.
Talmud : 85.
Tatien : 49, 112.

Thâr : 59, 100.
Thora : 14, 15, 16, 85, 86.
Trinité : 21, 22, 23, 24, 25,
31, 95.

Verbe : 18, 23, 46, 50, 83,
95, 96, 107.

Yémen : 64, 66, 68.

Zénobie : 48, 51.
Zocomos : 52, 103.

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE	5
INTRODUCTION	9
Chapitre I : LES CHRÉTIENS SELON LE CORAN	13
I. Le Livre unique	13
II. L'Evangile et Mohammed	16
III. Les mots chrétiens dans le Coran	18
IV. Jésus, fils de Dieu, selon le Coran	20
V. La Trinité selon le Coran	23
VI. Une Parabole	25
VII. La théologie des mots	27
VIII. La croix	31
IX. L'Elévation	33
X. Marie	34
XI. Les moines	36
XII. Conclusions	41
Chapitre II : LES CHRÉTIENS ARABES	45
I. L'origine des chrétiens arabes	45
II. Les hérésies	47
III. L'évangélisation	51
IV. Les Eglises	53
V. Les tribus chrétiennes	55
Chapitre III : LES ROMAINS ET LE CORAN	57
I. Les Roums	57
II. Les Byzantins	58
III. Les Ghassanides	60
IV. Les Lakhmides	63
V. Le Yémen	64
VI. Le Yémen chrétien	68
VII. L'Eléphant	70
VIII. L'ambassade	71

Chapitre IV : LES JUDÉO-CHRÉTIENS	75
I. Les controverses	75
II. Un Coran judéo-chrétien	75
III. Le problème	77
IV. Les judéo-christianismes	79
V. La formation du Coran	82
VI. Les Nasârâ	83
VII. Les Banu-Isra'îl	86
VIII. Mithaq	89
IX. Marie	90
X. Les Anges	93
XI. Conclusion	96
 Chapitre V : LE DEVENIR DES CHRÉTIENS ARABES	99
Le problème	99
§ I. Les structures religieuses nomades	99
I. Les nomades et la religion	99
II. Les nomades chrétiens	100
III. Les nomades musulmans	102
IV. L'évangélisation des nomades	103
V. La langue arabe des nomades	104
VI. Le fond païen des nomades	106
§ II. Les guerres de conquête	108
I. La "révolte" des tribus	108
II. Sadjâh, la prophétesse	109
III. Mosaïlama, le prophète	111
IV. L'écrasement des tribus chrétiennes	113
V. Les débuts de la conquête	114
VI. Les causes du succès musulman	115
VII. Les suites de la conquête	118
VIII. Les persécutions	120
IX. La fin des arabes chrétiens	122
 NOTES	125

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES	131
I. Sources musulmanes	131
II. Sources chrétiennes, juives, judéo-chrétiennes et païennes arabes	132
III. L'Islam et le christianisme	133
Quelques articles de Revues	136
IV. Rencontre de l'Islam et du christianisme et dialogue islamo-chrétien	136
Bibliographies	136
Livres	137
 LEXIQUE	139
 CITATIONS DU CORAN	142
 INDEX GÉNÉRAL	143
 TABLE DES MATIÈRES	147
 HORS TEXTE	
I. Carte de l'Arabie pré-islamique	56
II. Carte des tribus arabes	98

PUBLICATIONS
DU CENTRE D'HISTOIRE DES RELIGIONS
 Chemin du Cyclotron, 2
 B-1348 LOUVAIN-LA-NEUVE (BELGIQUE)

Directeur des publications: Julien RIES

COLLECTION HOMO RELIGIOSUS

1. L'EXPRESSION DU SACRÉ DANS LES GRANDES RELIGIONS I. *Proche-Orient ancien et traditions bibliques*. ARTICLES: J. Ries, *Le sacré et l'histoire des religions*. H. Sauren, *Le sacré dans les textes sumériens*. G. Kestemont, *Le sacré dans le poème babylonien de la création*. R. Lebrun, *Les Hittites et le sacré*. M. Gilbert, *Le sacré dans l'Ancien Testament*. J. Ries, *Les résultats de l'enquête*. 1978, 325 pages, 600 FB.
2. L'EXPRESSION DU SACRÉ DANS LES GRANDES RELIGIONS II. *Peuples indo-européens et asiatiques. Hindouisme, Bouddhisme, Religion égyptienne, Gnosticisme, Islam*. ARTICLES: J. Ries, *Les traces de la pensée indo-européenne*. H. Fugier, *Sémantique du sacré en latin*. J. Ries, *Le sacré dans la religion des anciens Germains et Scandinaves*. H. Limet, *L'expérience existentielle du sacré chez les sumériens*. R. Lebrun, *Le sacré chez les Hourrites*. J.M. Verpoorten, *Le sacré dans la littérature rituelle védique*. C.A. Keller, *Le sacré et l'expression du sacré dans l'hindouisme*. J. Masson, *Sacralité dans le bouddhisme du canon pâli*. Fr. Daumas, *L'expression du sacré dans la religion égyptienne*. J.M. Sevrin, *Le sacré dans les textes gnostiques*. J. Jomier, *Le sacré dans le Coran*. J. Ries, *Conclusions*. 1983, 414 pages, 900 FB.
3. L'EXPRESSION DU SACRÉ DANS LES GRANDES RELIGIONS. III. *Religion mazdéenne, Cultes isiaques, Religion grecque, Manichéisme, Nouveau Testament*. ARTICLES: J. Ries, *Retour ou permanence du sacré?* J. Duchesne-Guillemin, *Le sacré dans le mazdéisme*. M. Malaise, *L'expression du sacré dans les cultes isiaques*. A. Motte, *L'expression du sacré dans la religion grecque*. J. Ries, *Sacré, sainteté et salut gnostique dans la liturgie manichéenne copte*, J. Ponthot, *L'expression du sacré dans le Nouveau Testament*. J. Ries, *Homo Religiosus, sacré et sainteté. Index des 3 volumes. Bibliographie*. 1986, X + 440 pages, 1200 FB.
4. R. LEBRUN, *Hymnes et prières hittites*, 1980, 500 pages, 1100 FB.
5. H. LIMET et J. RIES (éd.), *L'expérience de la prière dans les grandes religions. Actes du Colloque de 1978*. ARTICLES: A. Descamps, *Introduction*. H. Limet, *La prière chez les Sumériens*. R. Lebrun, *La prière hittite*. M. Malaise, *La piété isiaque*. F. Daumas, *L'expérience religieuse égyptienne de*

- la prière. J. Kellens, *La prière zoroastrienne*. B. Servais-Soyez, *La prière des Adonies de Byblos*. J. Labarbe, *La prière dans la poésie grecque*. L. Bodson, *La prière grecque pour les animaux*. A. Motte, *La prière de Platon*. M. Simon, *Prière du philosophe et prière chrétienne*. M. Gilbert, *La prière des sages en Israël*. P.M. Bogaert, *Le cantique d'Anne*. J. Giblet, *La prière de Jésus*. J. Ponthot, *La prière dans le Nouveau Testament*. A. Guillaumont, *La prière dans le monachisme ancien*. L. Leloir, *La prière des Pères du désert*. A.M. Denis, *La prière de Qumrân*. A. Houssiau, *La prière eucharistique*. C.A. Keller, *Prière et mystique dans l'hindouisme*. A. de Halleux, *Syméon le Théologien*. J.M. Sevrin, *La prière gnostique*. J. Ries, *La prière pascale des manichéens*. J. Feghali, *La prière dans le Coran*. Ph. Marçais, *La prière populaire dans l'Islam*. L. Halkin, *Montaigne et la prière*. G. Moreau, *La prière de Jean Crespin*. M. Derwa, *La prière de Sébastien Castellion*. Ph. Denis, *Prière et Réforme à Strasbourg*. 1980, 474 pages, 800 FB.
6. G. HARPIGNY, *Islam et Christianisme selon Louis Massignon*. Préface de Y. Moubarac, 1981, 335 pages, 700 FB.
7. G. CHEMPARATHY, *Bible et Veda comme Parole de Dieu*. (En préparation).
8. P.H. POIRIER, *L'hymne de la Perle des Actes de Thomas*. Introduction, texte, traduction, commentaire, 1981, 455 pages, 750 FB.
9. H. LIMET et J. RIES (éd.), *Le mythe, son langage et son message*. Actes du Colloque de Liège et Louvain-la-Neuve de 1981. ARTICLES: J. Ries, *Langage et message du mythe d'Homère au 19^e siècle*. J. Vidal, *Aspects d'une mythique*. D. Dubuisson, *Récit et genèse du mythe*. H. Limet, *Le mythe d'Enki*. M. Malaise, *Calebours et mythes en Égypte*. R. Lebrun, *Les mythes anatoliens*. P.M. Bogaert, *Montagne et jardin d'Eden*. M. Defourny, *Déeses et héroïnes hindoues*. C.A. Keller, *Virtualités du mythe hindou*. B. Servais-Soyez, *Symbolisme de l'échelle*. P. Wathelet, *Homère, mythe, mythologie*. Fr. Jouan, *Le cheminement d'un mythe*. J. Duchemin, *La triade des Euménides*. R. Van Ex (+), *Mythe, médecine et guérison*. A. Ferette, *Le mythe indien de l'émergence du rocher*. C. Leroy, *Le mythe Navaho*. P. Gossiaux, *Mythe et pouvoir en Afrique*. J. Hani, *Pensée mythique et crosse épiscopale*. Ch. M. Ternes, *La mythologie païenne au Luxembourg*. J.CI. Polet, *Mythe et création poétique dans «la fin de Satan» de V. Hugo*. J. Ries, *Synthèse et perspectives*. 1983, 474 pages, 1000 FB.
10. R. DONCEEL et R. LEBRUN (éd.), *Mélanges d'archéologie et d'histoire des religions de l'Anatolie ancienne*. ARTICLES: E. de Crombrughe-Sneyers d'Attenhoven, *Un huitième relief de Ain Dara au Musée d'Alep*. R. Donceel, *Représentations archaïsantes de femmes assises sur des stèles de la région de Kastamonu*. R. Donceel, *Taureaux de pierre de la vallée du Gökirmak et de ses abords*. P. Donceel-Voûte, *Un banquet funéraire perse en Paphlagonie*. H. Gonnet, *Nouvelles données relatives aux inscriptions hiéroglyphiques de Hartapusa à Kızıldag*. E. Laroche, *Les dieux du paysan hittite*. R. Lebrun, *Réflexions relatives à la complémentarité entre l'archéologie et la philologie hittites*. R. Lebrun, *A propos de quelques rois hittites bâtisseurs*. G. Le Rider, *Un tétradrachme de Prusias I de Bithynie*. R. de Mérode et N. Dambon-Willemaers, *Essai sur l'iconographie des cervidés chez les Hittites*. Ch.-H. Nyns, *Une classe de sceaux-cachets syro-anatoliens*. N. Reding-Hourcade, *Recherches sur l'iconographie de la déesse Anahîta*. Th. Urbin-Choffray, *Six figurines de déesses-mères de Çatal-Huyuk*. A. Van Haepereen-Pourbaix, *Recherches sur les origines, la nature et les attributs du dieu Mên*. M. Waelkens, *Privatdeifikation in Kleinasien und in der griechisch-römischen Welt. Zu einer neuen Grabinschrift aus Phrygien*. 316 pages et 16 planches. 1200 FB.
11. J. RIES (éd.), *Le symbolisme dans le culte des grandes religions*. Actes du Colloque de Louvain-la-Neuve 1983. ARTICLES: J. Ries, *Un colloque au carrefour de l'histoire, de la phénoménologie et de l'herméneutique*. J. Vidal, *Symboles et symboliques*. M. Van Overbeke, *Relativité linguistique et universaux symboliques*. M. Delahoutre, *Le culte hindou et sa symbolique*. J. Duchesne-Guillemin, *Le symbolisme dans le culte mazdéen*. R. Lebrun, *Le symbolisme dans le culte hittite*. H. Limet, *Le divin en Mésopotamie*. CI. Vandersleyen, *L'Égypte pharaonique et ses symboles*. M. Malaise, *Symboles isiaques*. A. Motte, *Le symbolisme des repas sacrés en Grèce*. M. Meslin, *La symbolique des cultes de Cybèle et de Mithra*. Ch. M. Ternes, *Éléments d'une symbolique de Mercure*. M. Michaux, *Symbolisme, droit et religion dans le monde romain*. Ch. Fontinoy, *Le symbolisme à Qumrân*. E. Cothenet, *Le symbolisme du culte dans l'Apocalypse*. A. Houssiau, *Le symbolisme dans la liturgie chrétienne*. L. Leloir, *Symbolisme dans la liturgie syriaque primitive*. M. van Parys, *Le symbolisme dans la liturgie byzantine*. G. Harpigny, *Le symbolisme dans l'œuvre de Henry Corbin*. J. Ries, *Le signe et le symbolisme de la croix dans les religions non chrétiennes*. J. Hani, *Le signe de la Croix*. J. Ries, *Symbolisme culturel et homo religiosus*. 1985, 384 pages, 1000 FB.
12. M. DELAHOUTRE et Harbans SINGH. *Le sikhisme. Anthologie de la poésie religieuse sikh. Le Guru Granth. Bhai Vir Singh*. Préface d'Olivier Lacombe. 1985, 265 pages, 105 illustrations, 800 FB.
13. J. RIES et H. LIMET (éd.), *Les rites d'initiation*. Actes du Colloque de Liège et Louvain-la-Neuve, 20-21 novembre 1984, 1986, 559 pages, 1.400 FB.

COLLECTION CERFAUX-LEFORT

1. Julien RIES, *Les Études manichéennes depuis la Réforme jusqu'aux découvertes de Médinet Mâdi. Quatre siècles de recherches*. (En préparation).
2. Robert SMET, *Essai sur la pensée de Raimundo Panikkar. Une contribution indienne à la théologie des religions et à la christologie*. Préface de M. DELAHOUTRE. 1981, 117 pages, 260 FB.
3. Catherine LEROY, *Sens anthropologique et éthique du mythe Navaho de l'émergence*. Préface de J. RIES. Postface de Mgr Ph. DELHAYE. 1982, 100 pages, 260 FB.
4. Lucienne PORTIER, *Christianisme, Églises et Religions. Le dossier Hyacinthe Loyson (1827-1912). Contribution à l'histoire de l'Église de France et à l'histoire des religions*. Postface de J. RIES, *Quelques aspects de la science des religions à la fin du XIX^e siècle*, 1982, 190 pages, 400 FB.

5. Julien RIES (ed.), *La mort selon la Bible, dans l'Antiquité classique et selon le manichéisme. Actes d'un colloque de Louvain-la-Neuve*. Contributions de A. DISCAMPS (), L. ELDERS, J. RIES, 1983, 165 pages, 350 FB.
6. Monique VERHEECKE, *Dieu et l'homme, dialogue et combat*, 1986, 221 pages, 460 FB. Une étude sur les *Exercices Spirituels* de saint Ignace.

COLLECTION CONFÉRENCES ET TRAVAUX

1. Julien RIES, *Le sacré comme approche de Dieu et comme ressource de l'homme*, 1983, 90 pages, 200 FB.
2. George CHEMPARATHY, *L'autorité du Veda selon les Nyaya-Vaisésikas*, 1983, 96 pages, 200 FB.
3. Guiseppina SCALABRINO BORSANI, *Aspects et évolutions du système védanta au cours des siècles du Moyen Âge*, 1983, 77 pages, 170 FB.
4. Joseph HAJJAR, *Bible et témoignage chrétien en pays d'Islam*, 1983, 51 pages, 120 FB.
5. Robert SMET, *Le problème d'une théologie hindoue-chrétienne selon Raymond Panikkar*, 1983, 66 pages, 150 FB.
6. Jean-Claude POLET, *Mythe de création et création poétique. Deux conférences de religion et littérature comparées*, 1984, 96 pages, 200 FB.
7. René LEBRUN, *Ebla et les civilisations du Proche-Orient ancien*. 72 pages, 200 FB.

Alfred HAVENITH est né à Anvers en 1921. Il a fait ses études en Belgique, à Arras et au Maroc. Membre de la SAM, il a vécu plus de trente ans au Proche-Orient dont vingt-cinq ans au Liban. Il a beaucoup voyagé dans les pays musulmans d'Afrique et d'Asie.

Dans l'amitié avec les populations, il a travaillé constamment en milieu chrétien et musulman, cherchant à exprimer en arabe la recherche de Dieu ainsi que les valeurs spirituelles communes aux deux religions. Le dialogue islamo-chrétien fait partie de sa vie.

Durant douze ans de guerre au Liban, il a maintenu ce dialogue d'amitié, de réflexion et de prière avec les Chrétiens et les Musulmans des diverses communautés et de toutes les conditions sociales.

Condamné à ne plus voyager sous peine de se faire enlever comme otage, il s'est vu forcé de revenir en Belgique. Profitant de ces années, il a fait une licence en sciences ecclésiastiques à la Faculté de théologie de l'UCL à Louvain-la-Neuve.

Il a publié en arabe un commentaire de l'Évangile selon saint Marc et diverses brochures sur Dieu, sur les religions, sur les mystères chrétiens, sur le mal dans le monde. Sa connaissance du Coran et des traditions religieuses rencontrées par l'Islam lui a permis d'élaborer cette étude sur les Chrétiens et leur rencontre avec l'Islam aux premiers siècles de l'hégire.